

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES MORTS VONT VITE

I

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté........ 1
Amaury........ 1
Ange Pitou........ 2
Ascanio........ 2
Aventure d'amour........ 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers........ 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black........ 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe........ 1
La Boule de neige........ 1
Bric-à-Brac........ 1
Un Cadet de famille... 3
Le Capitaine Pamphile.. 1
Le Capitaine Paul........ 1
Le Capitaine Rhino.... 1
Le Capitaine Richard... 1
Catherine Blum........ 1
Causeries........ 2
Cécile........ 1
César........ 2
Charles le Téméraire... 2
Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein. 2
Chevalier d'Harmental.. 2
Le Chevalier de Maison-Rouge........ 2
Le Collier de la Reine. 3
La Colombe........ 1
Compagnons de Jéhu.. 3
Comte de Monte-Cristo. 6
Comtesse de Charny... 6
Comtesse de Salisbury. 2
Confessions de la marquise........ 2
Conscience l'Innocent.. 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté.. 2
Les Deux Diane........ 3
Les Deux Reines........ 2
Dieu dispose........ 2
Le Docteur mystérieux. 2
Le Drame de 93........ 3
Les Drames de la mer.. 1
Les Drames galants.... 2
Emma Lyonna........ 5
La Femme au collier de velours........ 1
Fernande........ 1
La Fille du Marquis.... 2
Une Fille du régent.... 1
Filles, Lorettes et Courtisanes........ 1
Le Fils du Forçat........ 1
Les Frères corses........ 1
Gabriel Lambert........ 1
Les Garibaldiens........ 1
Gaule et France........ 1
Georges........ 1
Un Gil Blas en Californie. 1
La Guerre des femmes. 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu........ 2
Histoire de mes bêtes... 1
Histoire d'un casse-noisette........ 1
L'Homme aux contes... 1
Les Hommes de fer.... 1
L'Horoscope........ 1
L'Ile de Feu........ 2
Impressions de voyage :
Une Année à Florence. 1
L'Arabie Heureuse... 3
Les Bords du Rhin.. 2
Le Capitaine Arena... 1
Le Caucase........ 3
Le Corricolo........ 2
Le Midi de la France. 2
De Paris à Cadix........ 2
15 jours au Sinaï.... 1
En Russie........ 4
Le Speronare........ 2
En Suisse........ 3
Le Véloce........ 2
La Villa Palmieri.... 1
Ingénue........ 2
Isaac Laquedem........ 2
Isabel de Bavière........ 2
Italiens et Flamands... 2
Ivanhoe........ 2
Jacques Ortis........ 1
Jacquot sans Oreilles... 1
Jane........ 1
Jehanne la Pucelle........ 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour... 2
Louis XVI et la Révolution........ 2
Louves de Machecoul.. 3
Madame de Chamblay.. 2
La Maison de Glace.... 2
Le Maître d'armes........ 1
Mariages du Père Olifus. 1
Les Médicis........ 1
Mes Mémoires........ 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo........ 5
Le Meneur de loups... 1
Mille et un fantômes... 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite.... 2
Napoléon........ 1
Une Nuit à Florence... 1
Olympe de Clèves........ 3
Page du duc de Savoie.. 2
Parisiens et Provinciaux........ 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu........ 1
Le Père Gigogne........ 2
Le Père la Ruine........ 1
Le Prince des Voleurs.. 2
Princesse de Monaco... 2
La Princesse Flora........ 1
Propos d'Art et de Cuisine........ 1
Les Quarante-Cinq........ 3
La Régence........ 1
La Reine Margot........ 2
Robin Hood le Proscrit. 2
La Route de Varennes.. 1
Le Saltéador........ 1
Salvator........ 5
La San-Felice........ 4
Souvenirs d'Antony.... 1
Souvenirs dramatiques.. 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts........ 1
Sultanetta........ 1
Sylvandire........ 1
Terreur prussienne.... 2
Testament de Chauvelin. 1
Théâtre complet........ 25
Trois Maîtres........ 1
Trois Mousquetaires.... 2
Le Trou de l'enfer........ 1
La Tulipe noire........ 1
Vicomte de Bragelonne. 6
La Vie au Désert........ 2
Une Vie d'artiste........ 1
Vingt Ans après........ 3

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALEXANDRE DUMAS

LES
MORTS VONT VITE

I



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LES

MORTS VONT VITE

CHATEAUBRIAND

I

L'année 1769 fut féconde en grands hommes. La nature, prévoyante, semait pour l'avenir.

Presque en même temps, deux enfants naquirent pendant cette année.

L'un, dans une île enveloppée de ce doux murmure que fait la Méditerranée; l'autre, près des grèves arides que vient battre de son fracas et de ses flots l'Océan sauvage de la Bretagne.

L'un, dans une maison que la proscription habita dès sa naissance; l'autre, dans un château que la tristesse habita toujours.

L'un était inscrit, depuis le XIIe siècle, au livre d'or de Florence ; l'autre était inscrit, depuis le Xe siècle, au nobiliaire français.

L'un portait, sur son blason d'azur, l'aigle aux ailes éployées ; l'autre, sur son écu de gueules, les fleurs de lis semées sans nombre.

L'un devait être empereur par le glaive ; l'autre devait être roi par la pensée.

L'un devait reconstruire la société écroulée ; l'autre devait retrouver la religion perdue.

L'un devait dicter le Code civil, c'est-à-dire la loi des hommes ; l'autre devait écrire le *Génie du Christianisme*, qui est la gloire de Dieu.

L'un s'appelait Napoléon Bonaparte, l'autre s'appelait François-Auguste de Chateaubriand.

Voici ce que l'empereur disait du poëte :

« Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré ; ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui est grand et national convient à son génie. »

Voici ce que le poëte disait de l'empereur :

« Bonaparte combat sur une vieille terre, environné d'éclat et de bruit; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que de son propre sort; il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui tombe de si haut s'écoulera promptement. Il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde; il paraît sur tous les rivages; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main, il terrasse les rois, de l'autre, il abat le géant révolutionnaire. Mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille. »

Chacun de ces hommes se regardait donc comme quelque chose de grand, puisque chacun d'eux mesurait l'autre.

Ces deux hommes, nés à trois cents lieues de distance, qui devaient se rencontrer, se prendre, se quitter et se reprendre, grandirent sans se connaître, l'un, sous le niveau de l'étude, à l'ombre de ces grands murs de

collége, soumis à ces règlements sévères qui font les généraux et les hommes d'État; l'autre, errant au bord des grèves, compagnon des vents et des flots, n'ayant d'autre livre que la nature, d'autre instituteur que Dieu, ces deux grands maîtres qui font les rêveurs et les poëtes.

Aussi, l'un eut toujours un but, but qu'il atteignit; l'autre n'eut jamais que des désirs, désirs qu'il ne réalisa jamais; l'un voulait mesurer l'espace; l'autre tentait de conquérir l'infini.

En 1791, Bonaparte revient passer un semestre dans sa famille pour y attendre les événements. — En 1791, Chateaubriand s'embarque à Saint-Malo, pour tenter de découvrir le passage aux Indes par le nord-ouest de l'Amérique.

Suivons ce dernier. — Le sillon de lumière que tracera le poëte vaut bien le sillon de sang que tracera l'empereur.

Chateaubriand quitte Saint-Malo le 6 mai, à six heures du matin. Il touche aux Açores, où, plus tard, il conduira Chactas. Le vent le pousse sur le banc de Terre-Neuve; il traverse le détroit, relâche à Saint-Pierre, y reste quinze jours, se perdant au milieu des brouillards dont

l'île est sans cesse couverte, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, écoutant les mugissements d'une mer invisible, s'égarant sur une bruyère laineuse et morte, et n'ayant pour guide qu'une espèce de torrent rougeâtre roulant entre les roches.

Après quinze jours de relâche, le voyageur quitte Saint-Pierre, atteint la latitude des côtes de Maryland. Là, les calmes le prennent; mais qu'importe au poëte! Les nuits sont admirables, les aurores splendides, les crépuscules merveilleux : assis sur le pont, il suit le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots, et qui lui apparaît entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes de l'Océan.

Enfin, un jour, on aperçut au-dessus des vagues quelques cimes d'arbres qu'on eût pu prendre pour des flots d'un vert un peu plus foncé, s'ils n'eussent été immobiles. C'était l'Amérique.

Vaste sujet de réflexions pour le jeune poëte, que ce monde aux destinées sauvages, aux annales inconnues, que Sénèque devina, que Colomb découvrit, que Vespuce baptisa, mais dont nul n'a pu se faire l'historien.

C'était l'heure heureuse pour visiter l'Amérique,

l'Amérique qui, à travers l'Océan, venait de renvoyer à la France la révolution qu'elle avait faite, la liberté qu'elle avait conquise à l'aide des épées françaises. C'était une curieuse chose que d'assister à l'édification d'une ville florissante, là où, cent ans auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens errants. C'était un beau spectacle, enfin, que de voir naître une nation sur un champ de bataille, comme si quelque nouveau Cadmus eût semé des hommes dans le sillon des boulets.

Chateaubriand s'arrête à Philadelphie, non pas pour voir la ville, mais pour voir Washington, auquel il raconte son projet, qui l'encourage en lui tendant la main, et qui finit par lui montrer une clef de la Bastille. Le lendemain, le voyageur partit pour New-York, et Washington pour la campagne.

Chateaubriand garda toute sa vie le souvenir de cette visite. Le soir du même jour où il l'avait reçu, Washington l'avait sans doute oublié. Washington était à l'apogée de sa gloire, président du peuple dont il avait été à la fois le général et le législateur. Chateaubriand était dans toute l'obscurité de sa jeunesse, et les splendeurs de sa renommée future n'avaient point encore jeté leur pre-

mier rayonnement. Washington mourut sans avoir rien deviné dans celui qui, plus tard, a dit de lui et de Napoléon :

« Ceux qui, comme moi, ont vu le conquérant de l'Europe et le législateur de l'Amérique, détournent aujourd'hui les yeux de la scène du monde ; quelques histrions qui font pleurer ou rire ne valent pas la peine d'être regardés. »

Washington était tout ce que Chateaubriand avait à voir de curieux dans les villes américaines. D'ailleurs, ce n'était point pour voir des hommes, à peu près les mêmes partout, que le voyageur avait traversé l'Atlantique et touché un nouveau monde. C'était pour chercher au fond de ses forêts vierges, au bord de ses lacs grands comme des océans, au centre de ses prairies infinies comme des déserts, cette voix qui parle dans la solitude.

Chateaubriand acheta donc deux chevaux, prit à son service un Hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens, s'avança à travers le pays que coupe aujourd'hui le canal de New-York, mais qui alors était désert.

C'était le premier pas dans la liberté et dans l'infini.

Écoutons le voyageur rendre compte de ses propres sensations :

« Lorsque, après avoir passé le Mohawk, je me trouvai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse. J'allais d'arbre en arbre, à droite, à gauche, indifféremment, me disant à moi-même : « Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, » plus d'étroites maisons, plus de présidents, plus » de république, plus de rois! » et, pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide et qui, dans son âme, me croyait fou. »

Le hasard a de curieuses fantaisies, et c'est surtout en faveur des voyageurs qu'il met en jeu les plus capricieuses combinaisons. Par qui le nôtre est-il reçu sur les frontières de la solitude ? qui va être son introducteur, dans ce grand édifice de la nature qu'on appelle le désert ?

Un compatriote, un Français, un maître de danse.

« M. Violet était maître de danse chez les sauvages ; on lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Au milieu d'une forêt, on voyait une espèce

de grange. Je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers; le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines.

» Leur professeur était un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline; il raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ses Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours : « Ces messieurs les sauvages et ces dames « les sauvagesses ; » il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers. En effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet tenait son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal, criait en iroquois : « À vos places ! » et toute la troupe sautait comme une bande de dindons. »

Le voyage continue. En disant adieu à M. Violet, le voyageur a dit adieu à la civilisation : plus d'autre abri que l'ajoupa, plus d'autre lit que la terre, plus d'autre oreiller que la selle, plus d'autres couvertures que les manteaux.

Quant aux chevaux, ils erraient en liberté, une son-

nette au cou, et, par un admirable instinct de conservation, ne perdant jamais de vue le feu allumé par leurs maîtres pour chasser les insectes et éloigner les serpents.

Alors commence un voyage à la manière de Sterne; seulement, au lieu de labourer la civilisation, le voyageur sillonne la solitude. De temps en temps, un village indien surgit tout à coup à ses regards, ou une tribu errante s'offre inopinément à ses yeux; alors l'homme de la civilisation fait à l'homme du désert un de ces signes de fraternité universels compris sur toute la surface du globe; alors ses hôtes futurs entonnent le chant de l'étranger.

« Voici l'étranger, voici l'envoyé du Grand-Esprit. »

Après ce chant, un enfant venait prendre sa main et le conduisait à la cabane.

Lorsque l'enfant touchait le seuil de la porte, il disait :

— Voici l'étranger.

Et le sachem répondait :

— Enfant, introduis l'homme dans ma cabane.

Alors le voyageur entrait sous la protection de l'enfant, et allait, comme chez les Grecs, s'asseoir sur la cendre du foyer. On lui présentait le calumet de paix;

il fumait trois fois, et les femmes disaient le chant de la consolation.

« L'étranger a retrouvé une mère et une femme ; le soleil se lèvera et se couchera pour lui comme auparavant. »

Puis on remplissait d'eau une coupe d'érable, une coupe consacrée. C'était une calebasse ou un vase de pierre qui reposait ordinairement dans un coin de la cheminée. Le voyageur buvait la moitié de l'eau et passait la coupe à son hôte, qui achevait de la vider.

Au reste, les oppositions ne manquaient point au tableau ; après avoir demandé l'hospitalité au wigwam de l'Iroquois, le voyageur allait frapper à la porte d'un planteur.

Là, il trouvait souvent une famille charmante, entourée de toutes les élégances de l'Europe : des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces, et cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres, et les jeunes filles du planteur chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paesiello et de Cimarosa, à la vue du désert et au murmure lointain de quelque cataracte.

Au lieu de ce spectacle de la vie sauvage, au lieu de ce souvenir de la vie civilisée, veut-on la nuit, le silence, le recueillement, la mélancolie? Le voyageur peint, regardez.

« Échauffé de mes idées, je me levai et je fus m'asseoir à quelque distance sur une racine qui pendait au bord d'un ruisseau. C'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé les souvenirs avec délices.

» La lune était au plus haut point du ciel; on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles; tantôt, la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer. Une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate

éblouissante de blancheur si doux à l'œil, que l'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour cérusien et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, pénétrant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes, de saules et d'arbres à sucre, et paraissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons, où elle était étendue comme une toile. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon les caprices des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles ; tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité et formant comme des îles d'ombre flottante sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit,

les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalle, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de déserts en déserts, et expiraient à travers les forêts lointaines.

» La grandeur, l'étonnement mélancolique de ce tableau ne saurait s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits d'Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre. Elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes. Mais, en ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer et à se perdre dans un océan d'éternelles forêts; elle aime à errer à la lueur des étoiles au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et, pour ainsi dire, à se mêler, à se fondre avec toute cette nature sauvage et sublime. »

Enfin, le voyageur arriva à cette chute du Niagara, dont le bruit se perdait chaque matin dans les mille bruits de la nature qui s'éveille, mais qui, au milieu du silence de chaque nuit, grondait plus rapproché, comme pour lui servir de guide et l'attirer à lui

Un jour, il l'atteignit. Cette splendide cataracte, que Chateaubriand était venu chercher si loin, manqua en peu d'instants d'être deux fois pour lui la mort. Nous n'essayerons pas de raconter; quand Chateaubriand raconte, nous le laissons dire :

« En arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras ; tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins : le cheval s'effraye, recule et se cabre, et, en approchant du gouffre, je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il n'y tenait plús que par la force des reins : c'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds du bord. »

Ce n'est pas tout, sauvé de ce péril accidentel, le voyageur se livre lui-même à un péril cherché, à un danger prévu. Mais il y a certains hommes qui sentent dans leur for intérieur qu'ils peuvent tenter impunément Dieu.

Laissons continuer le voyageur :

« L'échelle qui se trouvait jadis à la cataracte était rompue. Je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic de deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente; malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond ; mais, ici, le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main de toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les passai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Alors, mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais pu me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal. J'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais, lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché

que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessus du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux. »

Juste au même moment, un jeune lieutenant, nommé Napoléon Bonaparte, manquait de se noyer en se baignant dans la Saône.

Le voyageur continue son chemin par les lacs. Le lac Érié fut le premier qu'il côtoya. Du bord, il pouvait voir, chose effrayante, les Indiens s'aventurer dans leurs canots d'écorce, sur cette mer incertaine dont les tempêtes sont si effrayantes. D'abord, et avant toutes choses, ils suspendent leurs munitions, comme autrefois les Phéniciens leurs dieux, à la poupe de leurs canots, et s'élancent au milieu des tourbillons de neige, au milieu des vagues soulevées. Ces vagues, qui surmontent le bordage des canots, semblent sans cesse près de les engloutir. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords, poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, en silence et sans autre mouvement que celui qui est commandé par la manœuvre, frappent en

mesure les flots avec leurs pagayes. Les canots s'avancent à la file ; à la proue du premier, se tient debout un chef qui, à titre d'encouragement ou d'invocation, répète à chaque instant le monosyllabe *Oha*. Dans le dernier canot, à la poupe, et fermant cette ligne d'hommes et de barques, un autre chef est encore debout, gouvernant une longue rame en forme de gouvernail. A travers le brouillard, la neige, les vagues, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée ; le cou allongé des dogues hurlant et les torses des deux sachems, pilote et augure.

« On dirait les dieux inconnus de ces eaux lointaines et ignorées. »

Maintenant, reportons nos yeux du lac à ses bords, des eaux au rivage.

« Dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nénufars. En été, les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque ces reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'or, de pourpre et d'ébène ; alors, on ne distingue plus dans ces horribles nœuds, doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des

gueules de feu, des queues armées d'aiguillons et de sonnettes qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continuel, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte. »

Pendant un an, le poëte voyageur erra ainsi, descendant les cataractes, traversant les lacs, franchissant les forêts, ne s'arrêtant au milieu des ruines de l'Ohio que pour jeter un doute de plus dans le sombre abîme du passé, suivant le cours des fleuves, mêlant, le matin et le soir, sa voix à la voix universelle de la nature qui proclame Dieu, rêvant son poëme des *Natchez,* oubliant l'Europe, vivant de liberté, de solitude et de poésie.

A force d'errer de forêts en forêts, de lacs en lacs, de prairies en prairies, il s'était, sans le savoir, rapproché des défrichements américains. Un soir, il avise au bord d'un ruisseau une ferme bâtie de troncs d'arbres; il demanda l'hospitalité, elle lui fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer. Il s'assit dans un coin de la cheminée, et, tandis que son hôtesse préparait le souper, il s'amusa à lire, à la lueur du feu, un journal anglais tombé à terre.

A peine eut-il jeté les yeux dessus, que ces quatre mots le frappèrent :

Flight of the king (fuite du roi).

C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et son arrestation à Varennes.

Le même journal racontait l'émigration de la noblesse et la réunion des gentilshommes sous les drapeaux des princes.

Cette voix qui pénétrait jusqu'au fond des solitudes pour lui crier : « Aux armes ! » parut au voyageur un fatidique appel.

Il revint à Philadelphie, traversa la mer, poussé par une tempête qui le jeta en dix-huit jours sur les côtes de France, et, au mois de juillet 1792, il aborda au Havre en disant :

— Le roi m'appelle ; me voici !

Au moment même où Chateaubriand mettait le pied sur le bâtiment qui le ramenait au secours du roi, un jeune capitaine d'artillerie, appuyé contre un arbre de la terrasse du bord de l'Eau, regardait Louis XVI se montrant à une terrasse des Tuileries coiffé du bonnet rouge, et, d'une voix où le mépris se mêlait à la pitié, il murmurait :

— Cet homme est perdu!

« Ainsi, dit le poëte, ce qui me sembla un devoir renversa les premiers desseins que j'avais conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avaient point besoin, sans doute, qu'un cadet de Bretagne revînt du fond de l'Amérique pour leur offrir son obscur dévouement. Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence; car personne ne savait que j'existais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde. J'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat. Mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. »

Chateaubriand rapportait *Atala* et *les Natchez*

II

A peine arrivé, comme si le jeune voyageur voulait clouer son avenir à la France, il se marie. Est-ce une

précaution qu'il prend contre lui-même? L'époux veut-il brider le poëte?

M. de Chateaubriand et sa femme vont habiter l'impasse Férou, un nid sombre caché derrière Saint-Sulpice. D'ailleurs, le futur soldat de Condé ne peut ni trop vite ni trop bien se cacher.

La France est bien changée depuis dix-huit mois qu'il l'a quittée; il y a beaucoup de choses nouvelles et surtout beaucoup d'hommes nouveaux.

Ces hommes nouveaux s'appellent Barnave, Danton, Robespierre. Il y a bien encore Marat; mais, celui-là, ce n'est pas un homme, c'est une bête fauve. Quant à Mirabeau, il est mort.

N'importe! notre gentilhomme prend langue; il aborde les uns après les autres tous ces hommes voués à des partis divers, mais à un même échafaud.

Il visite les Jacobins, le club Aristocratique, le club des gens de lettres, le club des artistes; les gens comme il faut y sont en majorité; il y a même des grands seigneurs. La Fayette et les deux Lameth y vont. La Harpe, Chamfort, Andrieux, Sedaine, Chénier y représentent la poésie; la poésie du temps, c'est vrai; mais, au bout du compte, on ne peut pas demander au temps plus

qu'il ne peut donner : David, qui a fait une révolution dans la peinture; Talma, qui a fait une révolution au théâtre, manquent rarement une séance. Il y a deux censeurs à la porte chargés de reconnaître les cartes : l'un est Laïs le chanteur; l'autre est le fils naturel du duc d'Orléans.

L'homme du bureau, l'homme noir dont les façons sont si élégantes et dont l'air est si sombre, c'est l'auteur des *Liaisons dangereuses,* le chevalier de Laclos.

Pourquoi Crébillon fils est-il mort? Il serait président, ou, tout au moins, vice-président.

Un homme est à la tribune, à la voix faible et grêle, à la maigre et triste figure, à l'habit olive un peu sec, un peu râpé, mais aux cheveux poudrés, au gilet blanc, au linge irréprochable.

C'est Robespierre, cette expression de la société, qui marche au pas avec elle, et qui, le jour où il aura l'imprudence de la devancer, glissera dans le sang de Danton.

Chateaubriand visite les Cordeliers.

Étrange destinée que celle de cette église, qui est devenue un club!

Saint Louis, cordelier lui-même, la fonda à la suite d'un coup d'État révolutionnaire. Un grand seigneur, le

sire de Coucy, commet un crime : le justicier de Vincennes lui impose une amende, et cette amende bâtit l'école et l'église des Cordeliers.

Aux Cordeliers retentit, en 1300, la dispute de l'Évangile éternel. On y pose cette question, que l'athéisme doit résoudre quatre siècles plus tard : « Christ est-il passé ? »

Le roi Jean est fait prisonnier à Poitiers. La noblesse, décimée, battue, est faite prisonnière avec lui. Un homme s'empare, au nom du peuple, du pouvoir royal, et établit son quartier général aux Cordeliers. Cet homme, c'est Étienne Marcel, le prévôt de Paris.

« Si les seigneurs se font la guerre, dit Étienne Marcel dans un décret, les bonnes gens leur courront sus. »

Au reste, les moines cordeliers sont, eux aussi, les dignes prédécesseurs de ceux qui, plus tard, doivent prendre leur église ; sans-culottes du moyen âge, ils ont dit longtemps avant Babeuf : « La propriété est un délit public ; » longtemps avant Proudhon : « La propriété est un vol. »

Ils ont soutenu leur aphorisme ; car ils ont mieux aimé se laisser brûler que de rien changer à leur robe de mendiant.

Si les Jacobins sont l'aristocratie, les Cordeliers, c'est le peuple; le peuple de Paris, remuant, actif, violent; le peuple représenté par ses écrivains favoris, par Marat, qui a son imprimerie dans les caves de la chapelle; par Desmoulins, Fréron, Fabre d'Églantine, Anacharsis Clootz; par les orateurs Danton et Legendre, ces deux bouchers dont l'un changea les prisons de Paris en abattoirs.

Les Cordeliers, c'était la ruche; les abeilles demeuraient alentour :

Marat, presque en face; Desmoulins et Fréron, rue de la Vieille-Comédie; Danton, à cinquante pas, passage du Commerce; Clootz, rue Jacob; Legendre, rue des Boucheries-Saint-Germain.

Chateaubriand vit et entendit tous ces hommes : Desmoulins grasseyant, Marat bégayant, Danton tonnant, Legendre jurant, Clootz blasphémant; ils lui firent peur.

Il résolut d'aller rejoindre à l'étranger les gentilshommes enrôlés sous la bannière des princes; malheureusement, un fait rendu par deux mots s'opposait à cette résolution :

L'argent manquait.

Madame de Chateaubriand n'avait apporté en dot que des assignats, et les assignats commençaient à avoir un peu moins de valeur que le papier blanc, sur lequel on peut, au moins, faire un billet ou une lettre de change.

Enfin, on trouva un notaire qui avait encore de l'argent; le notaire prêta douze mille francs. M. de Chateaubriand plaça son trésor dans un portefeuille et mit le portefeuille dans sa poche. Ces douze mille francs, c'était sa vie et celle de son frère.

Mais l'homme propose et Satan dispose. Le futur émigré rencontre un ami. Il lui avoue qu'il a douze mille francs. L'ami est joueur; le jeu est épidémique. M. de Chateaubriand entre dans un tripot du Palais-Royal, joue et perd dix mille cinq cents francs sur douze mille.

Heureusement, ce qui eût dû lui faire tourner la tête la lui rend. Ce n'était pas un vrai joueur que le futur auteur du *Génie du Christianisme*. Il remet dans son portefeuille les quinze derniers cents francs, prêts à suivre les autres, s'élance hors de la maison maudite, monte en fiacre, arrive impasse Férou, rentre chez lui, cherche son portefeuille, mais inutilement.

Le portefeuille est resté dans le fiacre. Il descend précipitamment; le fiacre était parti. Il court après lui. Des

enfants ont vu le fiacre repasser chargé. Heureusement, un commissionnaire connaît le cocher, sait où il demeure et donne son adresse. M. de Chateaubriand l'attend à sa porte; à deux heures du matin, le cocher entre.

On visite la voiture; le portefeuille a disparu.

Le cocher a conduit en tout, depuis qu'il a descendu M. de Chateaubriand impasse Férou, trois sans-culottes et un prêtre.

Il ne sait pas où demeurent les sans-culottes, mais il sait où demeure le prêtre.

Il est trois heures du matin, on ne peut pas aller réveiller un honnête homme à cette heure-là : M. de Chateaubriand rentre chez lui, écrasé de fatigue, et s'endort.

Le même jour, il est réveillé par le prêtre, qui lui rapporte son portefeuille et ses quinze cents francs.

Le lendemain, M. de Chateaubriand part pour Bruxelles avec son frère aîné et un domestique, habillé comme eux et qui passe pour leur ami.

Le malheureux domestique avait trois défauts : le premier, d'être trop respectueux d'abord; le second, d'être trop familier ensuite; le troisième, de rêver tout haut.

Malheureusement, ces rêves étaient des plus compro-

mettants : il croyait toujours qu'on venait l'arrêter, et voulait toujours sauter hors de la diligence. La première nuit, les deux frères le retinrent à grand'peine; la seconde, ils ouvrirent la portière toute grande; le pauvre diable sauta, et, continuant son rêve tout éveillé, s'enfuit sans chapeau à travers champs.

Les deux voyageurs croyaient être débarrassés de lui, un an après, sa déposition coûtait la vie au frère aîné de M. de Chateaubriand.

Enfin, les deux frères gagnèrent Bruxelles.

Bruxelles était le rendez-vous des royalistes. De Bruxelles à Paris, il y avait quatre ou cinq journées de marche; on serait donc à Paris dans quatre ou cinq jours; les pessimistes en mettaient huit.

Aussi s'étonnait-on fort que les deux frères fussent venus au lieu d'attendre; ce n'était pas la peine de quitter Paris, puisque c'était sur Paris qu'on allait marcher; aussi n'y eut-il pas place pour le nouveau venu, même dans le régiment de Navarre, où il avait autrefois été lieutenant.

Des compagnies bretonnes, dans le genre des anciennes compagnies franches, allaient faire le siége de Thionville. Elles étaient moins fières que MM. de Navarre, elles

accueillirent leur compatriote et lui permirent de prendre place dans leurs rangs.

Comme on le voit, M. de Chateaubriand n'était point destiné à faire son chemin dans l'armée. Promu au grade de capitaine de cavalerie pour monter dans les carrosses de la cour, redevenu sous-lieutenant après cette promotion, il marchait maintenant au siége de Thionville comme simple soldat.

En sortant de Bruxelles, M. de Chateaubriand rencontra M. de Montrond; les deux hommes se reconnurent pour être de même race.

— D'où vient monsieur? demanda le citadin au soldat.

— Du Niagara, monsieur.

— Où va monsieur?

— Où l'on se bat.

Les deux interlocuteurs se saluèrent, et chacun tira de son côté.

Dix lieues plus loin, M. de Chateaubriand rencontre un homme à cheval.

— Où allez-vous, lui dit le cavalier?

— Je vais me battre, répondit le piéton.

— Comment vous nomme-t-on?

— M. de Chateaubriand... Et vous?

— M. Frédéric-Guillaume.

Cet homme à cheval, c'était le roi de Prusse. Il s'éloigna en disant :

— Je reconnais bien là la noblesse de France.

M. de Chateaubriand était parti pour prendre Thionville, comme il était parti pour trouver le passage du Nord-Ouest; il n'avait pas trouvé le passage, il ne prit pas Thionville. Seulement, dans la première entreprise, il s'était cassé le bras; à la seconde, il fut blessé à la jambe par une poutre enflammée.

En même temps que M. de Chateaubriand était blessé à la jambe par cette poutre enflammée, un jeune chef de bataillon, nommé Napoléon Bonaparte, était blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse au siége de Toulon.

Une balle aussi fit ce qu'elle put pour tuer le volontaire royaliste; mais elle trouva, entre son habit et sa poitrine, le manuscrit d'*Atala* et s'amortit dessus.

A cette blessure se joignit la petite vérole, et, à ces deux fléaux, un fléau bien plus grave chez nous, la déroute.

A Namur, le jeune émigré passait dans les rues en tremblant la fièvre, une pauvre femme lui jeta une couverture trouée sur les épaules; cette couverture était la

seule qu'elle possédât. Saint Martin, qui a été canonisé, ne donna au pauvre que la moitié de son manteau.

En sortant de la ville, M. de Chateaubriand tomba dans un fossé.

La compagnie du prince de Ligne passait; le mourant allongea un bras. On vit que le corps frémissant vivait encore, on eût pitié de lui; on le mit dans un fourgon et on le déposa aux portes de Bruxelles.

Les Belges, qui exploitent si bien le passé, mais qui n'ont pas encore reçu du ciel la faculté de lire dans l'avenir; les Belges, qui ne devinaient pas qu'un jour la contrefaçon des ouvrages que publierait ce jeune homme enrichirait trois ou quatre contrefacteurs; les Belges fermèrent leurs portes au pauvre blessé.

A bout de forces, il se coucha au seuil d'une auberge et attendit. La compagnie du prince de Ligne était bien passée, peut-être viendrait-il quelque soutien inconnu, envoyé par la Providence.

C'est bon d'espérer, même quand on meurt.

La Providence ne fit pas défaut au mourant; elle lui envoya son frère.

Les deux jeunes gens se reconnurent du même coup, et tendirent leurs bras l'un vers l'autre. M. de Chateau-

briand aîné était riche, il avait douze cents francs sur lui; il en donna six cents à son frère.

Il voulut l'emmener avec lui; heureusement, notre poëte était trop malade pour le suivre. Notre poëte entra chez un barbier, où il revint à la vie; son frère reprit la route de France, où l'attendait l'échafaud.

Guéri, après une longue convalescence, M. de Chateaubriand partit pour Jersey. De Jersey, il comptait gagner la Bretagne. Las de l'émigration, il voulait se faire vendéen.

On fréta une petite barque; une vingtaine de passagers s'étaient réunis pour en faire les frais. En mer vint un gros temps, il fallut descendre dans l'entre-pont; on y étouffait. Le convalescent n'était pas bien fort; on roulait sur lui, on l'écrasait. A Guernesey, où l'on relâcha, on le trouva évanoui, près d'expirer.

On le descendit, et on le mit contre un mur, le visage tourné au soleil pour qu'il pût doucement rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier passa et appela son mari. Aidé de trois ou quatre matelots, on déposa le moribond dans un bon lit; le lendemain, on l'embarqua sur le sloop d'Ostende. Il arriva à Jersey avec le délire.

Ce ne fut qu'au printemps de 1793 que le malade se

crut assez fort pour continuer sa route. Il partit pour l'Angleterre, espérant s'y rallier à un drapeau blanc quelconque. Mais, là, au lieu que le mieux se soutînt, la poitrine s'entreprit, et les médecins, consultés, ordonnèrent un repos absolu, en déclarant que, toutes précautions prises, le malade n'avait pas plus de deux ou trois ans à vivre.

Même prédiction avait été faite à l'auteur de *la Pucelle*. Dieu nous devait bien ce dédommagement, de faire mentir encore une fois les médecins, à l'endroit de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

L'arrêt des médecins condamnait M. de Chateaubriand à quitter le fusil ; il prit la plume. Il écrivit les *Essais*, et esquissa le plan du *Génie du Christianisme*. Puis, comme ces deux grandes œuvres si opposées d'esprit n'eussent point empêché leur auteur de mourir de faim, il faisait, dans ses moments perdus, des traductions payées une livre la feuille.

Ce fut dans cette lutte qu'il passa les années 1794 et 1795.

Un autre homme luttait en même temps contre la faim, c'était ce jeune chef de bataillon qui avait pris Toulon. Le directeur du comité de la guerre, Aubry,

lui avait ôté le commandement de l'artillerie ; il était venu à Paris, où on lui avait offert le commandement d'une brigade dans la Vendée ; il avait refusé ce commandement, de sorte que, privé de tout emploi, tandis que Chateaubriand faisait des traductions, il prenait, lui, des notes sur les moyens d'augmenter la puissance de la Turquie contre les envahissements des monarchies européennes.

Vers le commencement de septembre, le chef de bataillon, poussé à bout, avait pris la résolution de se jeter à la Seine. Il s'acheminait vers le fleuve, quand, à l'entrée d'un pont, il rencontre un de ses amis.

— Où vas-tu ? lui demande celui-ci.

— Je vais me noyer.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas le sou.

— J'ai vingt mille francs ; partageons.

Et l'ami donne dix mille francs au jeune officier, qui ne se noie pas ; qui, le 4 octobre, va au théâtre Feydeau, où il apprend que la garde nationale de la section Letellier a fait reculer les troupes de la Convention, commandées par le général Menou, et qu'on cherche un général pour réparer l'échec.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le général Alexandre Dumas recevait de la Convention l'ordre de prendre le commandement de la force armée. Le général Alexandre Dumas n'était point à Paris, et Barras, nommé général à sa place, sollicitait et obtenait l'autorisation de s'adjoindre l'ex-chef de bataillon Bonaparte.

Le 5 octobre est le 13 vendémiaire.

Napoléon venait de sortir de son obscurité par une victoire; Chateaubriand allait sortir de la sienne par un chef-d'œuvre.

La journée du 13 vendémiaire attira, sans doute, l'œil de l'écrivain sur le général; mais, à son tour, l'apparition du *Génie du Christianisme* attira l'œil du général sur le poëte.

Lequel des deux fit les premières avances à l'autre ? C'est un secret de coquetterie scrupuleusement gardé par tous deux.

M. de Chateaubriand, rentré en France en 1800, dédia au premier consul une édition du *Génie du Christianisme*.

Nous avons cette dédicace sous les yeux. La voici ; nous la croyons devenue assez rare;

Au premier consul, le général Bonaparte.

« Général,

» Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme.* C'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans votre destinée, la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre la main à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis, avec un profond respect, général, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» CHATEAUBRIAND. »

Le succès du *Génie du Christianisme* fut immense;

on avait marché sur tant de ruines, qu'on avait hâte de se reposer sur un monument.

Mais la chose la plus ruinée, la plus écrasée, la plus mise en poussière parmi toutes les choses détruites : c'était la religion.

On avait fondu les cloches, on avait renversé les autels, on avait brisé les statues des saints, on avait égorgé les prêtres, on avait inventé de faux dieux éphémères et vagabonds qui avaient passé comme des trombes d'hérésie en desséchant l'herbe, en dévastant les cités ; on avait fait de l'église Saint-Sulpice le temple de la Victoire, et de Notre-Dame le temple de la Raison.

Il n'y avait plus de véritable autel que l'échafaud ; il n'y avait plus de vrai temple que la Grève.

Les grands esprits eux-mêmes secouaient la tête ; il n'y avait plus que les grandes âmes qui espérassent.

Lorsque parurent les premiers fragments du *Génie du Christianisme,* on les aspira comme les premiers souffles d'un air pur après la contagion, comme les émanations de la vie après les miasmes de la mort.

N'était-ce point, en effet, une chose consolante, qu'au moment même où tout le peuple, hurlant aux portes des prisons ensanglantées, dansant sur la place de la Révo-

lution autour d'un échafaud sans cesse actif, criait : « Il n'y a plus de religion, il n'y a plus de Dieu ! » n'était-ce pas une chose consolante, qu'un homme perdu par une nuit sereine au milieu des forêts vierges de l'Amérique, couché sur la mousse, le dos appuyé au tronc d'un arbre séculaire, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur la lune, dont le rayon visiteur semblait le mettre en contact avec le ciel, murmurât ces paroles :

« Il est un Dieu ! Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, l'éléphant le salue au lever du soleil, les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans la forêt, la foudre tonne sa présence, l'Océan mugit son immensité.

» Seul, l'homme dit : « Il n'y a pas de Dieu ! »

» Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel ? ses regards n'ont donc jamais erré dans les régions étoilées où les mondes furent semés comme des sables ? Pour moi, j'ai vu, et c'est assez : j'ai vu le soleil suspendu aux portes du couchant, dans des draperies de pourpre et d'or; la lune, à l'horizon opposé, montait comme une lampe d'argent dans l'orient d'azur ; les deux astres mêlaient au zénith leurs teintes de céruse et

de carmin. La mer multipliait la scène orientale en girandoles de diamants, et roulait la pompe de l'occident en vagues de roses. Les flots, calmes, mollement expiraient tour à tour à mes pieds sur la rive, et les premiers silences de la nuit, et les derniers murmures du jour luttaient sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées.

» O toi que je ne connais pas, toi dont j'ignore le nom et la demeure, invisible architecte de cet univers, qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre, ne serais-tu qu'un être imaginaire, que le songe doré de l'infortune ? Mon âme se dissoudra-t-elle avec le reste de ma poussière ? Le tombeau est-il un abîme sans issue ou le portique d'un autre monde? N'est-ce que par une cruelle pitié que la nature a placé dans le cœur de l'homme l'espérance d'une meilleure vie à côté des misères humaines ?

» Pardonne à ma faiblesse, Père des miséricordes Non, je ne doute point de ton existence, et, soit que tu m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive seulement passer et mourir, j'adore tes décrets en silence et ton insecte confesse ta vérité. »

On comprend quel effet devait produire une pareille

prose, après les imprécations de Diderot, les discours théophilanthropiques de Laréveillère-Lepaux, et les pages baveuses et sanglantes de Marat.

Aussi Bonaparte, incliné sur l'abîme de la Révolution, d'où il n'osait point encore détourner les yeux, arrêta-t-il au passage cet ange sauveur, qui traçait dans cette nuit du néant le premier sillon de lumière ; il accepta la dédicace du *Génie du Christianisme,* et, comme il envoyait le cardinal Fesch à Rome, il lui adjoignit le grand poëte : aigle qui avait remplacé la colombe, et qui, comme elle, était chargé de porter au saint-père le rameau d'olivier.

M. de Chateaubriand allait donc visiter l'Italie.

L'Italie ! mot magique pour les soldats d'Annibal comme pour ceux de Napoléon, pour le guerrier comme pour le poëte, pour le savant comme pour le chrétien.

L'Italie, c'était tout le contraire de l'Amérique : l'Amérique, c'est l'avenir ; l'Italie, c'est le passé.

L'Italie est l'héritière de six mille ans qui se sont écoulés ; c'est la fille du monde romain, c'est-à-dire de l'empire le plus vaste qui ait jamais existé ; c'est la reine de ce grand lac qu'on appelle la Méditerranée, bassin merveilleux, unique, providentiel, creusé par la

civilisation de tous les temps, par l'unité de tous les pays ; miroir où se sont réfléchies tour à tour Marseille, Gênes, Rome, Venise, Corinthe, Athènes, Smyrne, Tyr, Alexandrie, Cyrène, Carthage et Cadix. Autour de lui, les trois parties du vieux monde, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, sont groupées à quelques journées de distance. Grâce à lui, on va à tout et partout : par le Rhône, au cœur de la France ; par le Guadalquivir, au cœur de l'Espagne ; par l'Éridan, au cœur de l'Italie ; par le détroit de Gibraltar, au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance, aux deux Amériques ; par le détroit des Dardanelles, à la mer de Marmara, au Bosphore, au Pont-Euxin, c'est-à-dire à la Tatarie ; par la mer Rouge, à l'Inde, au Tibet, à la Chine, à l'océan Pacifique, c'est-à-dire à l'immensité ; par le Nil, à l'Égypte, à Thèbes, à Memphis, à Éléphantine, à l'Éthiopie, au désert, c'est-à-dire à l'inconnu. Le monde païen a grandi autour de cette mer ; l'unité chrétienne l'a prise un instant entre ses bras ; Alexandre, Annibal, César sont nés sur ses bords ; Napoléon, dans son sein. Milan a un écho qui dit : « Charlemagne ; » Tunis un écho qui dit : « Saint Louis. » Les invasions arabes se sont répandues sur une de ses rives ; les croisades ont remonté l'autre. Depuis

trois mille ans, la civilisation l'éclaire ; depuis dix-huit siècles, le Calvaire la domine.

Voilà le monde à travers lequel l'auteur du *Génie du Christianisme* allait commencer son second pèlerinage après avoir achevé le premier.

Aussi, son enthousiasme est grand, si grand, que lui seul peut le peindre.

Il traverse Gènes, Milan, Florence, atteint Rome, Rome, qu'il n'a vue qu'avec les yeux de l'esprit, comme dit Hamlet.

Quelque temps, il s'arrête à Rome, étourdi, confondu, émerveillé ; puis il part pour Naples, cette maison de campagne des anciens empereurs.

Il monte au Vésuve ; puis, comme tous ces esprits insensés et sublimes qui veulent toujours pénétrer au fond des choses, il se penche sur le cratère, et dit à son guide :

— Descendons.

C'est le poëte qui parle maintenant.

« A cette proposition, mon guide fait quelque difficulté pour obtenir un peu plus d'argent ; nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ ; je la lui donne. Il dépouille son habit ; nous marchons

quelque temps sur les bords de l'abîme pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer : nous allons nous précipiter.

» Nous sommes au fond du gouffre.

» Je désespère de pouvoir peindre ce chaos. Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour !

» Quelle providence m'a conduit dans ce lieu ? Par quel hasard les tempêtes de l'océan américain m'ont-elles jeté aux champs de Lavinie ?... Je ne puis m'empêcher de faire un retour sur les agitations de cette vie, où les choses, dit saint Augustin, sont pleines de misères, et l'espérance vide de bonheur... Né sur les rochers de l'Armorique, le premier bruit qui a frappé mon oreille est celui de la mer. Sur combien de rivages n'ai-je pas vu déjà se briser ces mêmes flots que je retrouve ici !...

» Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre ou sur les grèves du Maryland ? Mon nom était dans la cabane du sauvage de la Floride, le voilà sur le livre de l'ermite du Vésuve. Quand donc

déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et le manteau du voyageur? »

Qui pouvait répondre à ces questions? Dieu seul. Dieu qui suit chaque homme au milieu des hommes, comme le flot au milieu des flots.

Dieu ramena M. de Chateaubriand en France; puis, le 20 mars 1804, à cinq heures du matin, une voix lui dit :

— Tends l'oreille du côté de Vincennes, et écoute.

Le poëte entendit le bruit d'une fusillade : le duc d'Enghien avait cessé d'exister.

M. de Chateaubriand prit sur une table, où elle avait été déposée la veille, la commission de chargé d'affaires du Valais et la renvoya déchirée au premier consul.

Un ruisseau de sang venait de passer entre ces deux hommes.

III

Le grand avantage qu'il y a pour un peuple à appeler aux affaires un homme de génie, c'est que, comme il y a pour lui perte de gloire et perte d'argent, à toute place qu'il occupe, il ne transige pas avec sa conscience,

puisque, lorsque sa conscience lui dit de donner sa démission, il y trouve en même temps son intérêt.

Supposez un homme médiocre et embarrassé de l'avenir, à la place de M. de Chateaubriand, il fût resté chargé d'affaires du Valais, et ce grand exemple du poëte, protestant seul contre l'assassinat, comme le chrétien avait protesté contre l'impiété, était perdu.

Les forêts de l'Amérique ont inspiré au poëte *le Génie du Christianisme ;* le Colysée lui fait rêver *les Martyrs*. Cette Méditerranée, dont nous avons parlé, bruit sans cesse à son oreille. Il veut revoir Rome, qu'il a entrevue à peine ; Naples, qui l'appelle avec une voix plus douce que celle de ses sirènes ; il veut voir Venise, cette halte des vieux croisés, qui y laissèrent leur argenterie en gage et qui en payaient les intérêts en prenant Zara ; Athènes, qu'il devine ; Sparte, qu'il cherche inutilement.

Un cicerone le conduit à Misitra.

— Misitra, c'est Lacédémone, n'est-ce pas ? s'écrie le voyageur.

— Signor, Lacédémone ? répond le cicerone en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Lacédémone, comment?

— Je vous dis Lacédémone ou Sparte.

— Sparte, quoi?

— Je vous demande si Misitra est Sparte?

— Je n'entends pas.

— Comment, vous, Grec, vous, Lacédémonien, vous ne connaissez pas le nom de Sparte?

Ce nom qui remplit l'univers n'a plus d'écho sur le lieu même où il fut si grand ; c'est la fumée qui s'élève, qui se condense en nuages que le vent pousse de l'orient à l'occident, qui passe sur le monde et dont on cherche en vain le vestige au lieu d'où elle est partie.

C'est donc seul avec ses souvenirs que le voyageur retrouve la citadelle, le temple de Minerve, le temple de Vénus Armée, le temple de Lycurgue, le temple d'Hélène, la maison de Ménélas; il écarte les roseaux mêlés aux lauriers-roses, et découvre un ruisseau, c'est l'Eurotas.

— Léonidas! Léonidas! s'écrie le voyageur.

C'est l'écho d'Iéna qui lui répond.

En même temps que le voyageur entre à Athènes, l'Alexandre moderne entre à Berlin.

Après l'Eurotas, M. de Chateaubriand retrouve le Céphise.

« Nous distinguâmes enfin le lit du Céphise, dit le voyageur ; il était caché entre les troncs d'oliviers qui le bordaient comme de vieux saules. Je mis pied à terre pour saluer le fleuve et boire de son eau ; je trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive ; le reste avait été détourné plus haut pour arroser des plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie : ainsi, j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes, au bord de ces fleuves, peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus.* »

Mais Athènes n'est qu'un relai sur la route du voyageur ; c'est Jérusalem qui est le but. Ce n'est point le Parthénon qu'il vient admirer, c'est le saint sépulcre qu'il faut qu'il adore ; il va suivre la même route que ces croisés du XIIIe siècle, qui, partis pour délivrer le tombeau du Christ, s'arrêtèrent à Byzance pour y fonder un empire. Il s'engage dans ce dédale d'îles jetées comme un pont pour unir l'Europe à l'Asie, touche à Zéa, l'ancienne Céos, trouve à terre une felouque

grecque qui s'engage à le conduire à Smyrne, reconnaît Scyros, où se cache l'enfance d'Achille; Délos, où naissent Diane et Apollon; Naxos, où Thésée abandonne Ariane ; Chio, l'une des sept patries d'Homère, et qui, seule de toutes les îles turques, a le privilége de sonner les cloches ; enfin, il arrive à Smyrne, où les Grecs, sortis d'un quartier d'Éphèse nommé Smyrna, n'avaient qu'un petit hameau, qu'Alexandre changea en ville et qu'ils baptisèrent du nom de leur ancienne patrie.

Smyrne, comme Chio, réclame Homère; Smyrne montre sur les bords du Mélès le lieu où sa mère Critheïs lui a donné le jour, et la grotte où il se retirait pour rêver l'*Iliade*. Enfin, ils avaient battu monnaie à son effigie, afin que, si on leur contestait de l'avoir eu pour concitoyen, on ne leur contestât pas de l'avoir eu pour roi.

Chateaubriand visite le Mélès, et part après avoir fait prix avec son guide pour aller à Constantinople, en passant par Troie.

Le voyageur est en Syrie : terre nouvelle, ciel nouveau; terre où le genre humain prend naissance, ciel d'où descendent les anges et où remontent les prophètes. Nouveaux noms, nouveaux échos : Achille et Hector,

Cyrus et Alexandre, Agésilas et Xerxès. Il traverse l'Hermus, qui est toujours fangeux, mais qui ne roule plus d'or. Depuis qu'il avait quitté l'Italie, c'était le premier fleuve qu'il rencontrait. Bientôt il arrive à Cymes.

C'est là qu'une tradition veut qu'Homère soit venu.

Il traverse la plaine de l'Hermus et arrive à Néon-Tichos, colonie de Cymes, et, là, entrant chez un armurier, il y récita les premiers vers qu'il eût jamais faits, et qui avaient pour but de demander l'hospitalité.

« O vous, dit le divin mendiant, ô vous, citoyens de l'aimable fille du Cymes, qui habitez au pied du mont Sardène, dont le sommet est ombragé de bois qui répandent la fraîcheur, et qui vous abreuvez de l'eau du divin Hermus qu'enfanta Jupiter, respectez la misère d'un étranger qui n'a pas une maison où il puisse trouver un asile. »

Le 5 septembre, il arriva à Pergame; Pergame, où règnent les Attales, ce nom cher aux lettres, fatal aux rois. Pergame, où le troisième du nom dit en mourant : « *Popule romane, bonorum meorum hæres esto;* Peuple romain, sois héritier de mes biens. »

Et le peuple romain, qui regarde le royaume d'Attale

comme faisant partie de ses biens, et ses sujets comme faisant partie de ses meubles, confisque et royaume et sujets.

Le voyageur ne fait que passer à Pergame. Troie l'attire : l'aimant attire le fer, la poésie le poëte.

Son guide le conduit à Somma.

Alors le voyageur s'oriente; il lui semble que l'on appuie trop à l'ouest; il envoie chercher le drogman, l'interroge; le drogman s'embarrasse, lui répond qu'il est impossible de traverser la montagne à cause des voleurs, et qu'il le conduit à Kirkagach.

Quand un Turc a décidé une chose, cette chose est écrite au livre du destin. Malgré sa colère, malgré ses menaces, le voyageur est donc conduit à Kirkagach, où la cause est portée devant un aga.

L'aga est un beau jeune homme, issu d'une famille de vizirs, mou comme un satrape, insolent comme un pacha; il fait attendre le voyageur, et, comme il n'est pas Attila, et que le voyageur s'ennuie, le voyageur entre tout botté, tout éperonné, prend à la gorge un esclave qui lui barre le chemin, coupe d'un coup de fouet la figure d'un spahis qui veut l'empêcher de passer, et va s'asseoir tout poudreux sur le divan de l'aga.

— Vous n'êtes donc pas un Franc? demanda l'aga étonné.

— Non, je suis un Français.

Et justice lui est rendue à l'instant même, justice turque, bien entendu, c'est-à-dire demi-justice.

L'aga déclare que le guide, n'ayant pas tenu sa promesse, rendra moitié de l'argent qu'il a reçu, mais que, les chevaux étant trop fatigués, le voyageur renoncera à voir Troie et continuera sa route pour Constantinople.

Il n'y avait pas à lutter contre la décision d'un homme aussi puissant que l'était l'aga. Le voyageur se consola en pensant qu'il passerait nécessairement devant Troie en allant de Constantinople à Jérusalem, et qu'alors il se ferait descendre au cap Sigée.

Ce qu'il y avait de plus pressé était de continuer la route.

Ce mot *marche!* que l'ange répète sans cesse au Juif errant, ne semble-t-il pas être le mot d'ordre du genre humain!

Le voyageur se remet en chemin. Un ciel nébuleux et un air froid, qu'il remarque pour la première fois, lui rappelle la France; la France, qu'on regrette partout et que l'on quitte toujours.

La route est belle ; elle aurait des moissons si les Turcs ne les foulaient pas aux pieds ; elle aurait des forêts si les Turcs n'y mettaient pas le feu. Les Turcs savent bien que leur vie est un campement ; ils détruisent sans cesse et ne fondent jamais.

Le 10, on arrive pour déjeuner à un charmant village nommé Souseverlé ; à cinq cents pas coule une rivière ; au delà de cette rivière s'étend une plaine magnifique.

—Cette rivière, dit le guide, c'est le *Sousong-Herbi*, c'est-à-dire la rivière des buffles d'eau. Cette plaine est une plaine, elle n'a pas de nom.

Le guide se trompe : cette rivière, c'est le Granique ; cette plaine inconnue, c'est la plaine de la Mysie.

« Oh ! dit le poëte, quelle est donc la magie de la gloire ! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable. On lui dit que le fleuve se nomme le Sousong-Herbi, il passe et continue sa route. Mais, si quelqu'un lui crie : « C'est le Granique ! » il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure le regard attaché sur le cours de l'eau comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive.

» Et cependant, c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert ! »

Oui, cela est ainsi, poëte, et Dieu veut que cela soit ainsi ; Dieu veut, et glorifiez-en Dieu, Dieu veut que ce qui fut véritablement grand, grandisse toujours.

C'est un homme qui a immortalisé ainsi un petit fleuve dans un désert ; oui, mais cet homme, c'est Alexandre.

Quatre noms pareils à celui-là ont seulement retenti depuis que le monde existe :

Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon.

Ces quatre noms, ce sont les quatre colonnes qui soutiennent la voûte du monde.

Tout ce qui fut grand après eux a passé devant eux, autour d'eux, au-dessous d'eux.

Eux seuls sont restés.

Darius régnait. Sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin, de l'Iaxarte à l'Éthiopie, continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie, et attaquaient la Grèce d'Europe, tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues. Darius rêvait une troisième invasion, lorsque, dans une province de cette Grèce, province bornée à l'orient par le mont Athos, au

couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hœmus, au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva, qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement.

Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante et dix talents, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes de l'Amphipolis, passe le Strénion, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie Mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halycarnasse, soumet la Galatie, traverse la Cappadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses, qu'il chasse devant lui comme une poussière; monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sidon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Datis, comme fit autrefois Achille à Hector; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie au dieu des Juifs

et au dieu des Égyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mœris, et, arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dinocrate de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

Puis il repart comme un ouvrier qui n'a pas achevé sa journée, gagne la bataille d'Arbèles, qui lui donne l'Asie, pousse ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, passe le Caucase, soumet la Perse, tue dans une orgie son ami Clytus, pleure et venge Darius, fait périr Harmolaus, fait mutiler Callisthène; passe aux Indes comme Bacchus, se couronne de lierre comme lui. Pourquoi pas? N'est-il pas jeune, beau et vainqueur? Ne sera-t-il pas immortel? Donc, il est dieu! Il dépossède Porus et lui rend ses États, va inscrire son nom au delà de l'Indus, fonde sur ses bords plusieurs colonies, descend le fleuve, s'arrête en face de l'Océan, lui demande inutilement le secret de son flux et de son reflux, apaise une sédition et revient mourir à Babylone, après avoir mis moins de temps à conquérir qu'il n'en eût fallu à un autre roi pour voyager.

Tout le génie d'Alexandre est dans ces deux mots.

Il part pour combattre Darius et distribue ses États à ses généraux.

— Que vous réservez-vous donc, à vous? lui demandent ceux-ci étonnés?

— L'espérance!

Il expire à la suite d'une orgie.

— A qui laissez-vous le monde? lui demandent ceux qui l'entourent.

— Au plus digne!

Étonnons-nous donc maintenant qu'on s'arrête devant le Granique, et qu'on s'incline encore sous ce nom : Alexandre!

M. de Chateaubriand continue sa route. Il retrouvera ailleurs les souvenirs qu'il emporte. Il s'embarque pour gagner la mer sur la rivière de la Mikalitza, peut-être le Rhindaque, peut-être le Hycus. Celle-là n'a pas eu d'Alexandre pour lui donner un nom éternel.

On approche de la mer : des cygnes voguent devant la barque; des hérons vont chercher à terre leur retraite accoutumée. Cela rappelle au voyageur les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque, quittant le soir son canot d'écorce, il allumait le feu sur un rivage inconnu.

On atteint la mer, on laisse à droite les côtes d'Ana-

tolie, on navigue au milieu du brouillard; puis, tout à coup, le vent du nord se lève, et l'on se trouve en face de Constantinople, ou plutôt en face de trois villes, Galata, Constantinople, Scutari.

Notre ambassadeur à Constantinople est Sébastiani; Sébastiani, le premier Français qui ait parlé à un sultan l'épée au côté.

L'absence des femmes, le manque de voitures et les bandes de chiens sans maîtres, sont les trois choses qui frappent le voyageur lorsqu'il met le pied dans la capitale de la barbarie.

Puis, son second étonnement, c'est le silence. Point de cloches, point de bruit de charrettes, point de métiers à marteaux, point de cris dans les rues; chacun passe grave et muet; la foule se tait comme si elle avait peur que sa parole ne la dénonçât au maître qui a sur elle le droit de vie et de mort. Sans cesse on passe d'un bazar à un cimetière, comme si la vie tout entière des Turcs était enfermée dans ces trois mots : vendre, acheter, mourir.

M. Sébastiani reçut M. de Chateaubriand comme, autrefois, nos ambassadeurs recevaient leurs compatriotes; il se mit, lui, ses aides de camp et sa bourse à la disposition du voyageur.

Mais le voyageur est comme Attila, il va où Dieu le pousse, c'est-à-dire au tombeau sacré.

Il y avait en ce moment, à Constantinople, une députation des Pères de la terre sainte qui étaient venus demander la protection de l'ambassadeur de France contre les commandants de Jérusalem. Ils donnèrent à M. de Chateaubriand des lettres de recommandation pour Jaffa.

Il y avait en ce moment, en rade, le bâtiment qui porte les pèlerins grecs en Syrie. Le voyageur fit marché avec le capitaine, à la condition qu'il lui laisserait prendre terre à Troie, et s'embarqua.

Le bâtiment portait deux cents passagers, hommes et femmes, enfants et vieillards. Chacun faisait son ménage à sa volonté ; les femmes soignaient les enfants et les vieillards, les hommes fumaient ou préparaient le dîner. On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On était dans la joie, on dansait, on chantait, on riait, on priait ; puis, au milieu de tout cela, on disait au Français, en lui montrant le midi : « Jérusalem, » et il répondait : « Jérusalem. »

On traversa rapidement la mer de Marmara; on rasa les promontoires de Sestos et d'Abidos, dont, quinze ans plus

tard, Byron, comme un autre Léandre, devait franchir l'intervalle à la nage. On arriva en face d'un haut promontoire dominé par neuf moulins ; c'était le cap Sigée.

Au pied du cap, on voyait les deux tombeaux d'Achille et de Patrocle; l'embouchure du Simoïs ; au fond, la chaîne du mont Ida; en face de la proue du bâtiment, Ténédos.

Il était décidé que M. de Chateaubriand ne reverrait pas Troie, ou plutôt le champ où fut Troie, comme dit Virgile.

Malgré le traité, le capitaine se refusa à descendre le voyageur à terre.

Le patron voulait doubler avant la nuit la pointe de Lesbos, où naquit Sapho, où vint rouler la tête d'Orphée, en répétant : « Eurydice ! Eurydice ! »

On mouilla au port de Tchesmé, où, cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ, les Romains brûlèrent la flotte d'Antiochus; où, dix-sept cent soixante et dix ans après, le comte Orloff brûla celle des Turcs.

On attendait les pèlerins de Chio.

Ils arrivèrent au nombre de seize ; on leva l'ancre ; on passa entre Nicaria et Samos, on s'engagea dans le canal des Sporades, on atteignit Rhodes; Rhodes, que

visitèrent Cicéron et Pompée; Rhodes, où demeura le jeune Tibère; Rhodes, prise par les califes en 617, par les Vénitiens en 1203, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en 1204, par Soliman en 1522.

Rhodes avec sa rue des Chevaliers, bordée de maisons gothiques, avec ses devises gauloises et ses écussons fleurdelisés; Rhodes était pour le voyageur un souvenir de la patrie, une petite France.

... *Parvam Trojam simulataque magnis Pergama.*

En quittant Rhodes, on se perdit pour ne se retrouver qu'à Chypre; chacun se désespérait. Nul n'était assez savant pour prendre la hauteur et pour diriger le bâtiment. Il y avait autant de chances, la terre une fois perdue de vue, pour aborder à Alexandrie ou à Tunis qu'à Jaffa; seulement, avant d'arriver de l'autre côté de la Méditerranée, on aurait dix fois le temps de mourir de faim.

Une hirondelle se repose sur le bâtiment. L'hirondelle rappelle au poëte le jour de son enfance et celui de sa jeunesse, l'étang de Combourg et le lac Érié; et le poëte ne pense plus au danger, le poëte rêve, le poëte oublie, le poëte est heureux. Pendant ce temps, Dieu, qui aime

les hirondelles et les poëtes, pousse le bâtiment avec la main ; on crie : Terre ! terre ! » et cette terre, c'est le Carmel.

Encore une terre nouvelle. Celle-ci, c'est celle de Godefroy de Bouillon, de Raymond de Saint-Gilles, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion et de saint Louis.

La dernière terre qu'on aperçoit à gauche, c'est Tyr; la première qu'on aperçoit à droit, c'est Jaffa.

Jaffa, l'ancienne Joppé; Joppé veut dire *belle ;* Jaffa ne veut rien dire. Pourquoi donc, presque toujours, villes et femmes changent-elles un nom qui dit quelque chose contre un nom qui ne dit rien ?

C'est à Joppé que Noé entra dans l'arche et qu'il entra dans la tombe; c'est à Joppé qu'arriva l'aventure merveilleuse de Persée ; c'est près de Joppé que Pausanias a vu la fontaine où Persée lava le sang dont il était couvert, et saint Jérôme, la pierre et l'anneau où Andromède fut attachée; c'est à Joppé qu'abordèrent les flottes d'Hiram, chargées de cèdres pour le temple ; c'est à Joppé que s'embarqua le prophète Jonas, fuyant devant la face de Seigneur ; c'est à Joppé enfin, qui s'appelle alors Jaffa, que la femme de saint Louis ac-

couche d'une fille nommée Blanche, et que, comme contre-coup à cet heureux événement, le roi de France apprend la nouvelle de la mort de sa mère, qui, elle aussi, s'appelait Blanche.

On descendit à Jaffa. Les lettres du voyageur produisirent leur effet. Trois religieux vinrent le chercher à bord, l'installèrent dans une cellule où il y avait de l'eau fraîche et du linge blanc, ce premier besoin de l'homme du monde ; de l'encre et du papier, ce premier besoin du poëte.

La nuit vint, et, au lieu de prendre ce repos dont il a si grand besoin, le voyageur passe une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr que les Hébreux, dans leur ignorance, appelaient la Grande Mer ; cette mer qui porta les flottes du roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Liban ; cette mer où, dit Isaïe, Léviathan laisse des traces comme des abîmes ; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des ports ; cette mer qui vit Dieu et l'Enfant.

M. de Chateaubriand reste cinq jours à Jaffa ; puis il part, traverse la plaine de Saaron, si belle et si odorante, selon l'Écriture, où les roses sont toujours en fleurs comme à Pæstum, où la mère de Constantin creusa un

puits, où Godefroy de Bouillon planta un bois d'oliviers, où saint Joseph, la Vierge et l'Enfant-Jésus firent une halte d'une heure lorsqu'ils fuyaient en Égypte.

A Rama, M. de Chateaubriand trouve un drogman du couvent de Jérusalem, que le gardien envoie au-devant de lui. Là, on prend une escorte ; c'est le fameux Abou-Gosh qui la commande ; de 1806 à 1835, c'est lui qui a escorté tous les voyageurs ; en 1830, comme sa vue baissait, il me fit demander, par un *ami commun*, une lunette d'approche et des pistolets à piston ; en 1846, je m'informai de lui à Ibrahim-Pacha ; depuis dix ans, Ibrahim-Pacha l'avait fait mettre aux galères.

A une demi-lieue de Rama, où Rachel mourut sans être consolée, où naquit cet homme juste qui ensevelit le Seigneur, s'élève le village du bon larron, qui donna au Christ mourant l'occasion d'accomplir son dernier acte de miséricorde. Le poëte continue son pèlerinage. Tout à coup, il entend crier près de lui :

— En avant, marche !

Ce sont de petits Bédouins qui font l'exercice avec des bâtons de palmier, et qui répètent ces mots retenus par leurs pères, et qui furent, pendant quinze ans, le mot d'ordre de nos armées.

« Enfin, dit le voyageur, la terre qui, jusque-là, avait conservé quelque verdure, se dépouilla ; les flancs des montagnes s'élargirent et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa, les mousses mêmes disparurent ; l'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre un col plus élevé que nous voyions devant nous. Parvenus sur le plateau, nous cheminâmes pendant une heure sur un sol nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques, flanqués de tours carrées, et derrière lesquels se levaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs, paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : *El Cods!* et s'enfuit au grand galop. »

Cette ville, c'était Jérusalem ; *el Cods* voulait dire *la Sainte.*

Le pèlerin était arrivé au but de son voyage ; il allait, dès le jour même, s'agenouiller au tombeau du Christ.

Presque au même moment, nous l'avons déjà dit, un pèlerin armé apercevait les murailles d'une ville non moins ardemment désirée par lui.

Celui-là avait aussi un tombeau à visiter.

Ce pèlerin armé, c'était Napoléon ; cette ville dans laquelle il entrait, c'était Berlin ; ce tombeau qu'il venait visiter, c'était celui du grand Frédéric.

Tous deux étaient de retour en France en juillet 1807;

L'un, rapportant l'épée du grand Frédéric ; l'autre une fiole d'eau puisée au Jourdain.

Sept ans après, cet épée était réclamée par Frédéric-Guillaume.

Quatorze ans plus tard, cette eau servait à baptiser le duc de Bordeaux.

Napoléon était au zénith de sa gloire ; la paix de Tilsitt venait de lui assurer sa place parmi les souverains. Comme César, il n'avait jamais eu une bataille douteuse, il avait encore la virginité de la victoire ; les trônes de la terre étaient à sa disposition : il avait fait son frère aîné, Joseph, roi de Naples; son frère cadet, Louis, roi de Hollande ; son beau-fils, Eugène, vice-roi d'Italie; son beau-frère, Murat, grand-duc de Berg. La France, comme le monde romain, n'avait plus de limites; au delà des frontières s'étendait le protectorat; au delà du protectorat, l'influence ; au delà de l'influence, le nom.

Chateaubriand vit, sans éblouissement, cette grande

fortune. Celui qui venait de visiter Venise, Corinthe, Sparte, Athènes, Constantinople, Tyr, Jérusalem, Alexandrie et Tunis; celui qui venait de voir les nations dans leur tombeau, les villes dans leur oubli, les civilisations dans leur poussière, celui-là pouvait poser l'échelle contre toute gloire et prendre la mesure de toute renommée.

D'ailleurs, n'avait-il pas, lui, de son côté, son œuvre religieuse à accomplir, comme l'autre son œuvre matérielle? N'avait-il pas sa bataille d'Eylau à livrer en faveur du christianisme, comme l'autre en faveur de la civilisation? *Les Martyrs* ne devaient-ils pas amener la paix de Tilsitt de la chrétienté?

Les Martyrs parurent en 1809. Napoléon était en Espagne; à son retour, il trouve le nom de Chateaubriand dans toutes les bouches. Il faut qu'il absorde cette gloire dans un des rayons de sa faveur. Il avait établi, en 1802, je crois, un prix décennal destiné à l'auteur de l'ouvrage littéraire réunissant au plus haut degré la nouveauté des idées, la valeur de la composition et la nouveauté du style; il invita l'Académie à lui présenter son rapport.

Malheureusement, César avait oublié de dire quelle était la pensée qu'il cachait sous cet ordre. L'Académie

savait Chateaubriand en disgrâce; elle présenta sa liste à Sa Majesté l'empereur et roi : *le Génie du Christianisme* y brillait par son absence.

Napoléon comprit qu'il fallait s'expliquer plus carrément; il demanda un rapport sur *le Génie du Christianisme*.

Le rapport fut fait et présenté.

Après *les Martyrs* parut l'*Itinéraire*. Napoléon feuilleta le livre et tomba sur cette phrase :

« J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui lui disait que, si l'empereur avait voulu prendre Jérusalem, il y serait entré aussi facilement qu'un chameau dans un champ de doura. »

Le même soir, Napoléon laissa tomber cette question:

— Pourquoi donc M. de Chateaubriand n'est-il pas de l'Académie française?

Justement, Marie-Joseph Chénier venait de mourir; un fauteuil était vacant; M. de Chateaubriand fut nommé de l'Académie à une grande majorité.

Cette nomination était le triomphe de la royauté et de la religion sur la révolution et l'athéisme.

Mais ce n'était point le tout d'être nommé à la place de Chénier, il fallait encore faire son éloge; or, pour

M. de Chateaubriand, faire l'éloge de Chénier, c'était mentir à toutes les sympathies de son cœur, à toutes les convictions de sa conscience.

Au lieu de faire un éloge, M. de Chateaubriand fit un ïambe.

Cet ïambe, c'était l'entrée de M. de Chateaubriand dans la vie politique.

M. de Chateaubriand avait quarante-trois ans ; c'est à cet âge de la vie que l'imagination et la raison se contre-balancent, et que les passions généreuses, au lieu de se neutraliser par une force égale, doublent leur puissance en se fondant l'une dans l'autre ; c'est l'âge où le poëte, las de remuer les mots, veut remuer les idées ; où, las de juger les événements, il veut enseigner les hommes.

M. de Chateaubriand a la mesure de sa force, la conscience de son génie. Il n'attend qu'une occasion pour réclamer la place qu'il s'est faite dans la société, non pas comme une faveur accordée, mais comme un droit acquis. Cette occasion, le premier événement venu devait la lui donner. Chénier meurt ; il remplace Chénier à l'Académie. Tout remplaçant doit faire un discours. Ce discours, ce sera l'occasion.

Seulement, ce discours ne peut être prononcé qu'avec l'approbation de l'Académie; on a compris que la vérité pourrait se faire jour sur la tombe de quelque immortel, et un décret a décidé que la vérité ne paraîtrait jamais qu'à la condition qu'elle soufflerait sur son miroir et qu'elle couvrirait son visage sévère du masque souriant de la louange.

Or, aux premières lignes de ce discours, voici ce que les académiciens étonnés entendirent :

« Les écrits de Chénier portent l'empreinte des jours désastreux qui les ont vus naître ; dictés par les partis, ils ont été applaudis par les factions. Cette fois, les intérêts de la société et les intérêts de la littérature sont mêlés ensemble, et je ne puis assez oublier ces intérêts, si importants, pour m'occuper uniquement de vers et de prose. »

Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin : s'occuper d'intérêts politiques sous Napoléon, et où cela ? à l'Académie !

Alors, on essaye de faire comprendre au récipiendaire que le poëte doit rester poëte ; mais il se révolte à cet étrange axiome.

« Eh quoi ! s'écrie-t-il, après une révolution qui

nous a fait parcourir en quelques années les événements de plusieurs siècles, on interdirait à l'écrivain toute considération morale, on lui défendrait d'examiner le côté sérieux des objets ; il passera une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ; il vieillira enchaîné dans les langes de son berceau ; il ne montrera point à la fin de ses jours un front sillonné par ces longs travaux, ces graves pensées, et souvent par ces mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme ! Quels soins importants auront donc blanchi ses cheveux ? Les misérables peines de l'amour-propre ou les jeux puérils de l'esprit. »

Puis, à propos de la liberté, de cette grande divinité dont tout grand esprit est l'adorateur, l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* ajoute :

« Nos chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient du tombeau, suivraient la lumière du siècle; on verrait se former une illustre alliance entre l'honneur et la liberté, comme, sous le règne des Valois, les créneaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie dans nos monuments les ordres empruntés de la Grèce. La liberté n'est-elle pas le premier des biens, le premier des besoins de

l'homme? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire. Les arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'un langage à part qui n'est point entendu de la foule; mais les lettres, qui parlent une langue universelle, languissent et meurent dans les fers. Comment tracera-t-on des pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire en écrivant toute pensée forte et grande? La liberté est si naturellement l'amie des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples, et c'est vous, messieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales, de la venger de ses ennemis et de transmettre son culte à la postérité. »

Ainsi, voilà l'homme qui était proscrit en 92 au nom de la liberté, dont le frère était guillotiné en 93 au nom de la liberté, qui, en 1812, vient à son tour glorifier et confesser le nom de la liberté.

C'est que la liberté, cette puissante déesse dont les pieds touchent la terre et dont la tête se perd dans les nuages, apparaît à celui qui la regarde selon la faiblesse de son esprit ou selon la puissance de ses yeux. Le serpent se roule à ses pieds dans la fange et dans le

sang, l'aigle plane autour de son front dans la splendeur étincelante du soleil.

Et cependant Napoléon biffa de sa propre main le discours de M. de Chateaubriand, et défendit qu'il fût prononcé.

Ce discours, biffé de la main de Napoléon, est au nombre des papiers de l'auteur.

IV

Chateaubriand se tut et attendit. Le poëte était-il prophète ; son œil perçant voyait-il, dans l'avenir, Moscou fumant, Waterloo grondant ; puis, au fond de cette mer qu'il avait sillonnée, Sainte-Hélène, sombre écueil, tombeau resplendissant !

Nul à cette époque ne jugeait Napoléon comme il devait être jugé, c'est-à-dire au point de vue de la Providence.

Deux mots sur l'homme providentiel : ils résumeront une opinion que nous croyons neuve, que nous espérons vraie.

Trois hommes ont été choisis de tout temps dans

l'esprit du Seigneur pour mener le monde moderne au but qui nous semble lui être assigné par les décrets de la Providence :

César, qui prépare le christianisme ;

Charlemagne, qui prépare la civilisation ;

Napoléon, qui prépare la liberté.

César, général et dictateur. Ses armées passeront à travers le monde, ainsi qu'un fleuve immense dans lequel se jettent, comme des torrents, quatorze nations, faisant un seul courant de toutes leurs eaux, une seule langue de tous leurs idiomes, un seul peuple de tous leurs peuples, et n'échappant à ses mains que pour aller former, entre les mains d'Octave Auguste, un seul empire de tous ces empires. Enfin, les temps étant venus, dans un coin de la Judée naîtra, vers l'orient où naît le jour, le Christ, ce soleil religieux dont les rayons séparent l'âge antique de l'âge moderne, et dont la lumière brille trois siècles avant d'éclairer Constantin.

Voilà pour le christianisme.

Charlemagne est un de ces hommes auxquels il faudrait pour lui seul un grand historien et une grande histoire. Sa mission fut d'élever, au milieu de l'Europe du IXe siècle, un empire colossal, aux angles duquel

viennent mourir les restes de ces nations fauves dont les passages réitérés à travers l'Europe empêchaient, en bouleversant toute civilisation naissante, de porter son fruit. Aussi, le long règne du vieil empereur n'est-il consacré qu'à une chose, à repousser la barbarie. Il rejette les Goths au delà des Pyrénées, va chercher jusqu'en Pannonie les Huns et les Avars, détruit le royaume de Didier en Italie, et, vainqueur obstiné de Vitikind, obstiné vaincu, lassé qu'il est d'une lutte qui dure depuis trente-trois ans, et voulant tuer d'un seul coup la résistance, la trahison et l'idolâtrie; il va de ville en ville, et, plantant au milieu de chaque cité son épée en terre, il pousse les populations sur les places publiques et fait tomber toute tête d'homme qui dépasse la hauteur de son épée ; pris entre deux invasions, il vit comme il est né, il meurt comme il a vécu : les Arabes se brisent contre son berceau ; les Normands se brisent contre sa tombe.

Voilà pour la civilisation.

Napoléon apparut à nos pères au moment où la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Lorsqu'il la prit au 18 brumaire, elle était toute fiévreuse encore de la guerre civile, et, dans l'un

de ses accès, elle s'était jetée si fort en avant des autres nations, qu'elle avait rompu l'équilibre du monde : l'unité du progrès général se trouva rompu par l'excès du progrès individuel ; c'était une folie de liberté qu'il fallait enchaîner pour la guérir.

Napoléon parut avec son double instinct de despotisme et de guerre, sa double nature populaire et aristocratique. En arrière des idées de la France, mais en avant des idées de l'Europe ; homme de résistance pour l'intérieur, mais homme de progrès pour l'extérieur. Les rois, qui eussent dû reconnaître en lui un frère au canon de la rue Saint-Honoré, le prirent pour un ennemi à la fusillade de Vincennes ; au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors, il prit ce qu'il y avait de plus pur, de plus brave, de plus progressif en France, il en forma des armées et répandit ces armées sur l'Europe.

Partout elles portèrent la mort aux rois et le souffle de vie aux peuples ; partout où passa l'esprit de la France, la liberté fit à sa suite un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions comme un semeur fait du blé. Une seule nation avait, par sa position topographique même, échappé à son influence, trop éloignée

qu'elle était de nous pour que nous pussions jamais penser à mettre le pied sur son territoire. Napoléon, à force de fixer les yeux sur elle, finit par s'habituer à cette distance; il lui paraît d'abord possible, ensuite facile de la franchir. Un prétexte, et nous conquerrons la Russie, comme nous avons conquis l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. Le prétexte ne se fait pas attendre : un vaisseau entre dans je ne sais quel port de la Baltique au mépris des promesses continentales, et la guerre est aussitôt déclarée par Napoléon le Grand à son frère le czar de toutes les Russies.

Et, d'abord, il semble, à la première vue, que la prévoyance de Dieu échoue devant l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie, mais la liberté et l'esclavage n'auront aucun contact; nulle semence ne germera sur cette terre glacée, car devant nos armées reculeront non-seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capitale incendiée qui tombe en notre puissance, et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide et Moscou est en flammes.

Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé, car sa chute maintenant

sera aussi utile à la liberté qu'autrefois l'avait été son élévation; le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent devant l'ennemi vaincu. Il avait reculé devant le conquérant, peut-être va-t-il suivre le fuyard.

Dieu retire donc sa main de Napoléon, et, pour que l'intervention céleste soit bien visible cette fois dans les choses humaines, ce ne sont plus les hommes qui combattent les hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées; ce n'est plus l'obus, ce n'est plus le canon, ce n'est plus la mitraille qui déciment une troupe, ce sont les éléments qui tuent une armée.

Et voilà que les choses prévues par la sagesse divine arrivent. Paris n'a pas pu porter sa civilisation à Moscou. Moscou viendra la demander à Paris. Deux ans après l'incendie de sa capitale, l'empereur de Russie entrera dans la nôtre.

Mais son séjour y sera de courte durée; ses soldats ont à peine touché le sol de la France : notre soleil, qui devait les éclairer, ne les a qu'éblouis.

Dieu rappelle son élu; et le gladiateur, tout saignant encore de sa dernière lutte, va, non pas combattre, mais tendre la gorge à Waterloo.

Alors, Paris ouvre ses portes au czar et à son armée sauvage. Cette fois, l'occupation retiendra trois ans au bord de la Seine ces hommes du Volga et du Don; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étrangères, balbutiant les noms inconnus de civilisation et d'affranchissement, ils retourneront à regret dans leur pays barbare, et, huit ans après, une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg.

Et lui, si aveugle pendant sa puissance, lui qui a été sans savoir où Dieu le poussait, comme un laboureur fatigué de sa journée, après avoir semé la liberté du monde, il a croisé ses bras et a regardé faire les peuples du haut de son roc de Sainte-Hélène. C'est alors qu'il eut la première révélation de sa mission divine, et qu'il laissa tomber de ses lèvres ces paroles que le vent des tropiques nous a apportées, malgré l'Angleterre, sa geôlière, malgré Hudson Lowe, son bourreau!

« Avant cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. »

Essayons de montrer comment M. de Chateaubriand contribua pour sa part à l'accomplissement de cette prédiction.

Lorsque Napoléon tomba, un cri grand se fit entendre, poussé par la France épouvantée.

— Qui remplacera l'empereur ?

— Le roi ! répondit M. de Chateaubriand.

M. de Chateaubriand aurait dû dire : « La Charte. » Le roi n'était que le mot ; la Charte, c'était la chose. Le roi n'était que le roi ; la Charte, c'était la royauté. Aussi, comme Chateaubriand, cette intelligence qui n'a plus de rivale en France quand Napoléon est tombé, comme Chateaubriand comprend bien cela !

« Se conformer en tout à l'esprit d'élévation et de douceur de l'Évangile, marcher avec le temps, *soutenir la liberté* par l'autorité de la religion, prêcher *l'obéissance à la Charte* comme la soumission au roi, faire entendre du haut de la chaire des paroles de compassion pour ceux qui souffrent quels que soient leur pays et leur culte, réchauffer la foi par l'ardeur de la charité ; voilà, selon moi, ce qui doit rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir. »

Aussi Louis XVIII, qui a accordé la Charte comme une condition de sa rentrée, et qui a caché, au profit de la monarchie, ce fameux article 14 qui doit tuer la monarchie ; aussi Louis XVIII, qui se croit déjà assez fort pour être ingrat, a eu hâte de se débarrasser de M. de Chateaubriand. La brochure *De l'Empereur et des*

Bourbons, le seul reproche littéraire que M. de Chateaubriand ait eu à se faire, la seule tache qui apparaisse, aux trois quarts effacée par la nécessité, dans le livre splendide de sa vie; la brochure *De l'Empereur et des Bourbons,* qui a valu à la Restauration une *bataille gagnée,* et que Louis XVIII n'eût pas changée contre une armée; la brochure *De l'Empereur et des Bourbons* est oubliée, et M. de Chateaubriand est nommé ambassadeur.

Au moment où il va partir, Bonaparte débarque au golfe Juan, fait trois pas, du premier atteint Grenoble, du second Lyon, et du troisième Paris.

M. de Chateaubriand s'exile dans le même pays, et pour la même cause; il arrive à Gand avec le roi, il y reste avec le roi, il en revient avec le roi; courtisan du malheur, peut-être aura-t-il le droit de dire la vérité quand les jours prospères seront revenus !

A son retour de Gand, M. de Chateaubriand est fait pair de France et conseiller d'État.

Il répond à cette double faveur en publiant *la Monarchie selon la Charte.*

« La publication de *la Monarchie selon la Charte*, dit lui-même M. de Chateaubriand, a été une des grandes époques de ma vie; elle m'a fait prendre rang parmi les

publicistes, et elle a servi à fixer l'opinion sur la nature de notre gouvernement. Je ne cesserai pas de le répéter: *Hors la Charte, point de salut.*

» Comme ce qui m'arrive ne ressemble jamais à rien, *la Monarchie selon la Charte* me fit ôter une place obtenue à Gand, et réputée jusqu'alors inamovible. Ce que je regrettai, ce ne fut point cette place ce fut la vente de mes livres, forcée par ma nouvelle situation, et surtout celle de la petite retraite que j'avais plantée de mes mains et acquise du fruit des succès du *Génie du Christianisme.* »

Ainsi le poëte est forcé de vendre sa maison et ses livres, un an après le retour de cette famille à laquelle il a consacré, jeune homme, son épée, homme mûr, sa plume. Horace, Virgile avaient moins fait pour Auguste. Est-ce pour cela qu'Auguste fit plus pour eux?

Au reste, l'ordonnance qui frappe le publiciste, à propos de sa brochure, fait pendant à la démission qu'il a donnée à propos de l'exécution de Vincennes : ce sont des titres de noblesse personnels à l'homme; nous n'avons pas pu donner le texte de la démission, donnons la teneur de l'ordonnance.

« Le vicomte de Chateaubriand ayant, dans un écrit

imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre ; nous avons ordonné ce qui suit :

» Le vicomte de Chateaubriand cesse, à partir de ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'État. »

C'est bien : M. de Chateaubriand aura tout le temps d'être publiciste ; puisque cette aveugle monarchie ne veut pas être soutenue, il la soutiendra malgré elle.

Du prix de ses livres et de sa maison, M. de Chateaubriand fonde *le Conservateur.*

C'est alors seulement que M. de Chateaubriand s'aperçoit que, contrairement aux lois de la perspective, certains hommes diminuent en se rapprochant, tandis que d'autres grandissent en s'éloignant. Louis XVIII, sur le trône, n'est qu'un roi de taille médiocre ; Napoléon, sur son rocher, lui apparaît comme un géant.

Jugez-en vous-mêmes :

« Jeté au milieu des mers où le Camoëns plaça le seuil des tempêtes, Bonaparte ne peut se remuer sur son rocher sans que nous soyons avertis de son mouvement par une secousse. Un pas de cet homme à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si la Providence déchaînait encore son fléau, si Bonaparte était libre

aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde, et sa présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé. »

Milton n'a rien dit de plus beau sur Satan.

Deux ans après que M. de Chateaubriand a écrit ces lignes, M. le duc de Berri tombe frappé d'un coup de couteau en sortant de l'Opéra.

M. de Chateaubriand tressaille jusqu'au fond du cœur à ce coup inattendu. Il semble qu'il ait senti la pointe du couteau pénétrer jusqu'au fond des entrailles de la France. Par la blessure, il voit la mort, non pas de l'héritier de la monarchie, mais de la monarchie elle-même. C'est pis qu'une bataille perdue. Pour une bataille perdue, il n'eût appelé que l'aide des vivants; sur cette tombe ouverte comme un abîme, il appelle le secours des morts. Oh! vienne toute la maison de Bourbon, depuis saint Louis jusqu'à Henri IV, depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV, depuis Louis XIV jusqu'à Charles X, et ce ne sera point encore assez, peut-être, des morts et des vivants pour soutenir ce trône qui chancelle, qui va tomber, qui tombe!...

Ce long cri de douleur, qui commence par une évocation, finit par une prophétie.

« Il s'élève derrière nous, dit M. de Chateaubriand, une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les rois. Elle rêve la république et est incapable, par ses mœurs, de vertus républicaines. Elle s'avance, elle nous presse, elle nous pousse ; bientôt elle va prendre notre place. Bonaparte l'aurait pu dompter en l'écrasant ou en l'envoyant mourir sur les champs de bataille, en présentant à son ardeur le fantôme de la gloire pour l'empêcher de poursuivre celui de la liberté.

» La nation prétend se gouverner elle-même, elle l'a déjà essayé ; une nouvelle démocratie amena un nouveau bouleversement des propriétés, la destruction de tous les intérêts nouveaux, puisque les anciens sont anéantis. Oh ! que ceux qui se laisseront entraîner aux exagérations populaires se repentiront alors ! Triomphants le premier jour, le second, ils seraient conduits à l'échafaud la tête encore ornée des couronnes de leur victoire. »

O poëte ! *o vates !*

Et c'était l'homme à qui l'on interdisait la politique en 1812, qui voyait ainsi 1848 en 1820.

Et voilà cependant comme voyait Lamartine, jusqu'au jour où il se laissa mettre deux mains sur les yeux.

Un an après, le bruit d'une autre mort retentit en France comme le dernier grondement d'une tempête atlantique; Napoléon venait d'expirer.

En 1822, une des révolutions que l'illustre mort avait semées éclate en Espagne. Un congrès se réunit à Vérone. M. de Chateaubriand et M. de Montmorency y représentèrent la France; ce fut M. de Chateaubriand qui détermina la campagne de 1823.

Au retour du congrès, il entra au ministère.

Mais, là, toujours fidèle à son système d'équilibre entre la monarchie et la liberté, il prit en plein conseil la défense des colonies espagnoles, après avoir oublié à la Chambre des pairs de prendre celle de la conversion des rentes. Aussi, un matin que, sortant des Tuileries, il rentrait au ministère des affaires étrangères, il reçut l'ordonnance suivante :

« Louis, etc.

» Le sieur comte de Villèle, président de notre conseil des ministres et ministre secrétaire d'État au département des finances, est chargé, par intérim, du

portefeuille des affaires étrangères, en remplacement de M. le vicomte de Chateaubriand. »

A cette ordonnance était jointe la lettre suivante :

« Monsieur le vicomte,

J'obéis aux ordres du roi et je vous transmets l'ordonnance suivante.

» J. DE VILLÈLE. »

M. de Chateaubriand répondit par cette lettre, qui contenait seulement un mot de plus que celle qu'il venait de recevoir :

« Monsieur le comte,

» J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères; le département est à vos ordres.

» F. DE CHATEAUBRIAND. »

— Tiens, c'est vous? dit-on à M. de Chateaubriand en le voyant revenir dans sa maison de la rue d'Enfer.

— Ma foi, oui; ils m'ont chassé comme un laquais.

Néanmoins, en y réfléchissant, le roi s'effraya de son ingratitude. M. de Chateaubriand fut nommé am-

bassadeur à Rome, où il arriva pour voir mourir Léon XII et pour assister au conclave.

Puis, comme si les malheurs l'attiraient, M. de Chateaubriand quitte son ambassade, où il a laissé un splendide souvenir, et revient en France. Souffrant, il va prendre les bains de Dieppe, quand tout à coup il entend les bruits d'une tempête; mais ce bruit vient du Midi et non du Nord, de Paris et non de l'Océan. C'est le canon des trois jours qui gronde; c'est le peuple de juillet qui se lève, c'est la monarchie des Bourbons qui tombe.

Ainsi, les jours prévus sont arrivés; cette dynastie à laquelle M. de Chateaubriand recommandait si instamment le respect de la Charte, est tombé pour avoir violé la Charte. Cette évocation du passé, cette prophétie de l'avenir, prononcée par le poëte sur la tombe du duc de Berri, n'a rien prévu, rien arrêté.

La carrière politique de M. de Chateaubriand est finie; il ne veut pas survivre à cette monarchie qu'il a défendue de son épée en 1791, de sa plume en 1814, de sa parole toujours; il proteste contre la révolution de juillet, donne sa démission de pair de France, rentre dans la vie privée et s'exile en Suisse.

C'est sa Sainte-Hélène, à lui.

De Lucerne, il examine, comme d'un port, cet océan où il a cessé de naviguer et que ses pensées tantôt rasent comme un souffle, tantôt illuminent comme un éclair, tantôt sillonnent comme une trombe.

Je le visitai à l'hôtel de l'*Aigle d'or;* je ne l'avais jamais vu : il était impossible d'être plus simple que ne l'était M. de Chateaubriand. Il paraissait complétement avoir oublié le monde. Il nous est si facile d'oublier le monde, quand le monde se souvient de nous!

A cette époque, il achevait sa traduction du *Paradis perdu.*

Cette traduction achevée, il commença ses *Mémoires d'outre-tombe.*

A partir de ce moment, M. de Chateaubriand cessa complétement de prendre part aux choses de la terre; son souffle continua de se mêler à la respiration générale, comme quelque émanation plus pure et plus poétique que celle du vulgaire, voilà tout. Assis à l'autre horizon de sa vie, les pieds dans le sépulcre, tourné vers son berceau, il évoqua les événements et les hommes qui, depuis trois quarts de siècle, avaient joué sur la scène de la France ce grand drame des révolu-

tions, que regarde en frissonnant l'Europe et qui n'est pas encore achevé; deux ou trois fois la mort impatiente, entendant sonner pour le poëte l'heure ordinaire des hommes, se présenta, jalouse d'une si longue, d'une si belle, d'une si grande existence, pour réclamer l'impôt suprême que Dieu l'a chargée de lever sur le monde. Mais le poëte n'avait pas fini son œuvre. À chaque fois il lui fit signe d'attendre, et la mort attendit.

Enfin, une dernière fois, elle est venue dans des jours si douloureux, que le poëte s'est soulevé de lui-même pour aller au-devant d'elle et a fermé les yeux en disant : « O Mort, me voilà; ce n'est plus la peine de vivre. »

M. le vicomte de Chateaubriand, grand poëte, magnifique historien, ministre intègre, ambassadeur regretté, honnête homme, est mort dans son appartement de la rue du Bac, n° 110, le 4 juillet 1848, à huit heures du matin, dans un état voisin de la misère.

M. Victor Hugo était à l'Assemblée nationale en ce moment; on lui annonça que M. de Chateaubriand venait d'expirer.

M. Victor Hugo se rendit immédiatement à la maison mortuaire.

M. de Preuil, neveu de M. de Chateaubriand, le précédait et l'introduisit dans la chambre où venait de s'endormir du sommeil éternel cette auguste renommée.

M. Victor Hugo, qui, enfant, avait été reçu par M. de Chateaubriand, reconnut les meubles d'autrefois; rien n'était changé dans la disposition de l'ameublement, bien que l'ameublement ne fût plus le même.

Le seul *meuble* nouveau était un buste en marbre de Henri V, qui, élevé sur un piédestal, semblait maître et roi de ce salon.

Par un hasard étrange, le doux et mélancolique regard du jeune prince exilé était tourné vers la porte qui conduisait à la chambre de l'illustre mort.

M. Victor Hugo entra le front découvert dans cette chambre doublement paisible, d'abord parce qu'elle était la demeure d'un poëte, ensuite parce qu'elle était celle d'un trépassé.

Sur un lit de fer, garni de rideaux blancs, derrière une rangée de cierges allumés, le corps complétement enseveli sous un drap mortuaire, M. de Chateaubriand était étendu dans l'immobile majesté de la mort.

La tête seule était découverte.

La belle et noble figure du poëte, plus douce peut-être après la mort qu'elle n'était pendant la vie, apparaissait lumineuse et rayonnante dans cette ombre.

Les yeux étaient fermés.

Au pied du lit, on remarquait une boîte de bois blanc.

Cette boîte contenait les *Mémoires d'outre-tombe.*

M. Victor Hugo demeura longtemps les mains croisées, les yeux fixés sur l'illustre mort, prit de l'eau bénite et en arrosa le linceul.

Puis il sortit.

Quelque chose de grand naîtra de cette silencieuse entrevue du poëte mort et du poëte vivant.

L'Académie apprit en séance la mort de M. de Chateaubriand ; la séance fut interrompue.

Les funérailles de M. de Chateaubriand eurent lieu le samedi, 8 juillet, dans l'église des Missions Étrangères ; puis le corps, après avoir reposé quelques jours dans un caveau provisoire, fut transporté dans le tombeau que M. de Chateaubriand s'était choisi lui-même.

Ce tombeau est une île de granit, située en avant de la ville de Saint-Malo ; la mer l'enveloppe entièrement, même au jour et à l'heure des plus basses marées.

C'est sur cette île que la mère du poëte fut prise des douleurs de l'enfantement. Celui qui croyait à l'éternité a voulu symboliser l'éternité, sans doute, par ce retour de la mort au point de départ de la vie.

Longtemps à l'avance, M. de Chateaubriand s'était préoccupé de son tombeau, comme Napoléon du sien. Sur la pierre de l'un, on dut écrire simplement : *Ci-gît Napoléon Bonaparte ;* sur la pierre de l'autre, on a écrit plus simplement encore : *Ci-gît un chrétien.*

Mais, un jour, la France ira prendre le corps de M. de Chateaubriand pour le placer au Panthéon, comme elle a été prendre celui de Napoléon pour le mettre aux Invalides.

Ce sera la dernière ressemblance entre le poëte et l'empereur.

M. LE DUC ET MME LA DUCHESSE D'ORLÉANS

Il y a bientôt seize ans qu'à la nouvelle de la mort du duc d'Orléans, j'écrivis ce que vous allez lire.

Aujourd'hui, une nouvelle non moins inattendue et non moins douloureuse nous frappe, — celle de la mort de sa veuve.

Laissez-moi consacrer quelques pages à de tristes et pieux souvenirs.

I

Ce jour-là, je roulais vers Quarto, maison de campagne que Son Altesse le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie, possède près de Florence. Je devais y dîner en petit comité avec le prince et ses deux fils, afin de réunir

à mes recherches, faites sur le champ de bataille même, ses souvenirs de Waterloo.

J'aperçus de loin ses deux fils, le prince Jérôme et le prince Napoléon, qui m'attendaient sur le perron. Je sautai à bas de ma voiture et je courus à eux. Ils me tendirent la main, mais avec une expression de tristesse et d'inquiétude qui me frappa.

— Qu'avez-vous donc? leur demandai-je en riant.

— Nous avons, me répondit le prince Napoléon, que nous sommes désolés de vous voir si gai.

— Vous savez, mon prince, que j'ai grand plaisir à vous voir; par conséquent, ma gaieté, lorsque j'ai l'honneur de venir chez vous, n'a rien qui doive vous étonner.

— Non; mais cela prouve que vous ne connaissez pas une nouvelle terrible, et nous aurions voulu que vous l'apprissiez, mon frère et moi, par d'autres que nous.

— Laquelle, mon Dieu? rien qui vous soit personnel, j'espère, monseigneur?

— Non; mais vous venez de perdre, vous, une des personnes que vous aimiez le plus au monde.

Deux idées se présentèrent simultanément à mon

esprit : mon fils et monseigneur le duc d'Orléans.

Ce ne pouvait être mon fils : si un accident lui fût arrivé, j'en eusse été prévenu tout d'abord et avant personne.

— Le duc d'Orléans? demandai-je avec anxiété.

— Il s'est tué en tombant de voiture, me répondit le prince Jérôme, le 13 juillet, à quatre heures et demie du soir.

Le 13 juillet! Qu'avais-je fait ce jour-là? quel pressentiment avais-je éprouvé? quelle voix était venue murmurer à mon oreille l'annonce de ce grand malheur?

Ce jour-là, sans doute, avait passé comme les autres jours : plus gaiement peut-être. Oh! c'est une des grandes tristesses de notre humanité que cette courte vue qui se borne à l'horizon, que cet esprit sans prescience, que ce cœur sans instinct. Tout cela pleure, tout cela crie, tout cela se lamente, quand on sait ce qui est arrivé, mais tout cela ne devine rien de ce qui arrive. Pauvres aveugles et pauvres sourds que nous sommes!

A force de chercher dans mes jours passés, voici ce que j'y retrouvai : c'est assez étrange!

Le 13 juillet, de deux à trois heures, c'est-à-dire

tandis que le prince royal mourait, j'écrivais la lettre suivante à sa mère :

« Majesté,

» Quand je me présenterai aux portes du ciel et qu'on me demandera sur quoi je m'appuie pour y entrer, je répondrai : « Ne pouvant pas faire le bien moi-même, » je l'ai indiqué quelquefois à la reine des Français, et » toujours le bien que je n'ai pu faire, pauvre et chétif » que je suis, la reine des Français l'a fait. »

» Laissez-moi donc, madame, vous remercier d'abord en passant, pour cette pauvre Romaine dont vous avez pris la fille, et qui priera toute sa vie, non pas pour vous, car c'est à vous de prier pour les autres, mais pour ceux qui vous sont chers.

» Or, un de ceux-là passait le 28 juin dernier, longeant l'île d'Elbe, conduisant une flotte magnifique qui allait où le souffle du Seigneur la poussait, d'Occident en Orient, je crois ; celui-là, c'était le troisième de vos fils, madame, c'était le vainqueur de Saint-Jean d'Ulloa, c'était le pèlerin de Sainte-Hélène, c'était le prince de Joinville.

» Moi, j'étais sur une petite barque, perdu dans l'immensité, regardant tour à tour la mer, ce miroir du ciel, et le ciel, ce miroir de Dieu; puis, comme j'appris qu'avec cette flotte un de vos enfants passait à l'horizon, je pensai à Votre Majesté, et je me dis qu'elle était véritablement bénie entre les femmes.

» Puis, ainsi rêvant, j'arrivai à une pauvre petite île dont le nom est inconnu, sans doute, à Votre Majesté, et qu'on appelle l'île de la Pianosa. Dieu a décidé que vous seriez bénie dans ce petit coin de terre, madame, et je vais vous dire comment.

» Il y avait là, dans cette petite île inconnue, deux pauvres pêcheurs qui se désespéraient; la flotte française, en passant, venait d'entraîner avec elle leurs filets, c'est-à-dire leur seule fortune, c'est-à-dire l'unique espoir de leur famille.

» Ils apprirent que j'étais Français; ils vinrent à moi; ils me racontèrent leur malheur; ils me dirent qu'ils étaient ruinés; ils me dirent qu'ils n'avaient plus d'autre ressource que de mendier pour vivre.

» Je leur demandai alors s'ils connaissaient une reine qui s'appelait Marie-Amélie.

» Ils me répondirent que c'était une de leurs compa-

triotes, et qu'ils en avaient entendu parler comme d'une sainte.

» Alors je rédigeai pour eux la demande ci-jointe, à laquelle les gouverneurs de l'île d'Elbe et de la Pianosa ajoutèrent un certificat revêtu de tous les caractères de la légalité, et je leur dis d'espérer.

» En effet, madame, vous serez assez bonne, j'en suis sûr, pour remettre à M. l'amiral Duperré la demande de ces pauvres gens. Recommandée par vous, cette demande aura le résultat qu'elle doit avoir.

» Et moi, je serai fier et heureux, madame, d'avoir encore une fois été l'intermédiaire entre le malheur et Votre Majesté. »

Aussitôt le dîner fini, je demandai au roi Jérôme la permission de me retirer : j'avais besoin de courir au-devant des détails; puis, la fatale nouvelle confirmée, de me renfermer seul avec moi-même. Mes souvenirs, c'était tout ce qui me restait du prince qui m'avait aimé; j'avais hâte de me retrouver avec eux.

Le prince Napoléon voulut m'accompagner. Nous ordonnâmes au cocher de nous conduire aux Cachines.

Les Cachines sont, à six heures, en été, le rendez-vous de tout Florence. Les attachés de l'ambassade française

s'y trouveraient sans aucun doute. Nous apprendrions certainement là quelque chose d'officiel.

Effectivement, là, tout nous fut confirmé. Comment, cinq jours après l'événement, cet événement était-il connu, quand il faut huit jours à la poste pour parcourir la distance qui existe entre Florence et Paris? Je vais vous le dire.

Le télégraphe avait porté la nouvelle jusqu'au pont de Beauvoisin. Là, le commandant des carabiniers du roi Charles-Albert, ayant jugé l'événement assez important pour le transmettre sans retard à son gouvernement, avait fait partir un de ses hommes en estafette, et, d'estafette en estafette, la nouvelle avait traversé les Alpes, était descendue à Turin et était enfin arrivée à Gênes. La *Gazette de Gênes* la rapportait telle que le télégraphe l'avait donnée, sans commentaires, sans explications, mais à sa colonne officielle; il n'y avait donc plus de doute à avoir, il n'y avait donc plus d'espoir à conserver.

La sensation était profonde. Tel est le pouvoir étrange de la popularité, que cet amour caché, plein de tendresse et d'espérance, que la France portait au prince royal, avec lequel elle l'accompagnait dans ses voyages pacifiques en Europe, dans ses campagnes guerrières en

Afrique, avec lequel enfin elle l'accueillait à son retour, s'était épandu au dehors, avait gagné l'étranger, et ce jour-là, peut-être, se manifestait à la fois en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Espagne, par une sympathie universelle.

On eût dit que le pauvre prince qui venait de mourir était non-seulement l'espoir de la France, mais encore le messie du monde.

Maintenant, tout était fini. Les regards qui le suivaient avec l'anxiété de l'attente étaient tous fixés sur un cercueil.

Le monde avait quelquefois porté le deuil du passé ; cette fois il portait le deuil de l'avenir.

Je laissai les promeneurs s'épuiser en conjectures. Que me faisaient les détails? la catastrophe était vraie!

Je rentrai chez moi, et je retrouvai sur mon bureau cette lettre à la reine qui ne devait partir que par le courrier de l'ambassade, c'est-à-dire le lendemain 19; cette lettre où je lui disais qu'elle était heureuse entre toutes les mères.

Un instant j'hésitai à jeter un malheur étranger et secondaire au milieu d'un malheur de famille, profond, suprême, irréparable ; mais je connaissais la reine : une

bonne œuvre à lui proposer était une consolation à lui offrir. Seulement, au lieu de lui adresser la lettre à elle, j'adressai la lettre à monseigneur le duc d'Aumale.

Ce que je lui écrivis, je n'en sais rien : ce sont de ces pages dont on ne garde pas copie ; de ces pages dans lesquelles le cœur déborde et que les yeux trempent de larmes.

C'est que, après le prince royal, monseigneur le duc d'Aumale était celui des quatre princes que je connaissais le plus. Je lui avais été présenté aux courses de Chantilly par le prince royal lui-même.

Le prince royal avait une profonde tendresse et une haute estime pour le duc d'Aumale. C'était sous lui que le jeune colonel avait fait son apprentissage de guerre, et, quand il avait, au col de Mouzaïa, reçu le baptême de feu, c'était lui qui lui avait servi de parrain.

Un jour, dans une de ces longues causeries où nous parlions de toutes choses, et où, las d'être prince, il redevenait homme avec moi, le duc d'Orléans m'avait raconté une de ces anecdotes de cour auxquelles la narration écrite ôte tout son charme ; puis le prince racontait admirablement bien ; il avait l'éloquence de la conversation, si cela se peut dire, au plus haut degré. Enfin,

il savait s'interrompre pour écouter, chose si rare chez tous les hommes, qu'elle devient merveilleuse chez un prince.

Il y avait dans la voix du duc d'Orléans, dans son sourire, dans son regard, un charme magnétique qui fascinait. Je n'ai jamais retrouvé chez personne, même chez la femme la plus séduisante, rien qui se rapprochât de ce regard, de ce sourire et de cette voix.

Dans quelque disposition d'esprit qu'on eût abordé le prince, il était impossible de le quitter sans être entièrement subjugué par lui. Était-ce son esprit? était-ce son cœur qui vous séduisait? C'étaient son cœur et son esprit; car son esprit, presque toujours, était dans son cœur.

Dieu sait que je n'ai pas dit un mot de tout cela pendant qu'il vivait. Seulement, j'avais une douleur, j'allais à lui; j'avais une grande joie, et, joie et douleur, il en prenait la moitié. Une partie de mon cœur est enfermée dans le cerceuil sur lequel j'écris ces lignes.

Or, voici ce qu'il me racontait un jour:

C'était sur les bords de la Chiffa, la veille du jour fixé pour le passage du col de Mouzaïa. Il y avait un engagement acharné entre nous et les Arabes. Le prince

royal avait envoyé successivement plusieurs aides de camp porter des ordres ; un nouvel ordre devenait urgent, par cela même que le combat devenait plus terrible ; il se retourna vers son état-major et demanda quel était celui dont le tour était venu de marcher.

— Moi, répondit le duc d'Aumale en s'avançant.

Le prince jeta un coup d'œil sur le champ de bataille ; il vit à quel danger il allait exposer son frère. A cette époque, qu'on se le rappelle, le duc d'Aumale avait dix-huit ans à peine. Homme par le cœur, c'était encore un enfant par l'âge.

— Tu te trompes, d'Aumale, ce n'est pas à toi, dit le duc d'Orléans.

Le duc d'Aumale sourit : il avait compris l'intention de son frère.

— Où faut-il aller, et que faut-il dire ? répondit le ieune prince en rassemblant les rênes de son cheval.

Le duc d'Orléans poussa un soupir ; mais il sentit qu'on ne marchandait pas avec l'honneur, et que celui des princes est plus précieux encore à ménager que celui des autres hommes.

Il tendit la main à son frère, la lui serra fortement, et lui donna l'ordre qu'il attendait.

Le duc d'Aumale partit au galop, s'enfonça dans la fumée et disparut au milieu de la bataille.

Le duc d'Orléans l'avait suivi des yeux tant que ses yeux avaient pu le suivre, puis il était resté le regard fixé sur l'endroit où il avait cessé de le voir.

Au bout d'un instant, un cheval sans cavalier reparut.

Le duc d'Orléans se sentit frémir des pieds à la tête. Ce cheval était du même poil que celui du duc d'Aumale.

Une idée terrible lui traversa l'esprit ; c'est que son frère était tué, et tué en portant un ordre donné par lui !

Il se cramponna à sa selle, tandis que deux grosses larmes jaillissaient de ses yeux et roulaient sur ses joues.

— Monseigneur, dit une voix à son oreille, il a une chabraque rouge !

Le duc d'Orléans respira à pleine poitrine. Le cheval du duc d'Aumale avait une chabraque bleue.

Il se retourna et jeta ses bras autour du cou de celui qui l'avait si bien compris. Le duc d'Orléans me le nomma alors. J'ai oublié son nom. C'est un de ses aides de camp, je le sais bien, ou Bertin de Vaux, ou Chabot-Latour, ou d'Elchingen.

Dix minutes après, le duc d'Aumale, sain et sauf, après s'être acquitté de son message avec le courage et le calme d'un vieux soldat, était de retour près de son frère.

Je vous l'ai dit, toute cette petite histoire est bien pâle, écrite par moi; racontée par le prince lui-même, avec sa voix tremblante, avec ses yeux mal essuyés, c'était une chose adorable.

Oh ! s'il m'avait été permis d'écrire cette vie si courte et cependant si remplie ; de raconter presque un à un, comme depuis quatorze ans je les avais vus passer devant moi, ces jours tantôt sombres, tantôt sereins, tantôt éclatants ; si de cette existence privée j'avais eu le droit de faire une existence publique, on se serait agenouillé devant ce cœur comme devant un tabernacle.

Il y avait en lui trop de choses venant de Dieu ; ses vertus appauvrissaient le ciel. Dieu l'a repris avec ses vertus, et maintenant c'est la terre qui est veuve.

Depuis quatorze ans, comprenez-vous bien, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort, et pas une seule fois, pas une seule fois, entendez-vous, je n'avais été refusé.

Aussi il était tout pour moi cet homme à qui cependant je n'avais rien demandé pour moi !

On venait à moi pour une chose juste, quelle qu'elle fût, réclamation ou prière, vieux compagnon du champ de bataille, ou jeune camarade de collége.

— C'est bien, disais-je, la première fois que je verrai le prince, je lui en parlerai.

La chose était faite, si toutefois, je le répète, la chose était juste à faire.

C'est que le prince avait autant de justesse dans l'esprit que de justice dans le cœur. C'était un mélange de bon et de grand.

Il sentait comme Henri IV, il voyait comme Louis XIV.

Aussi, en même temps qu'au duc d'Aumale, j'écrivais à la reine, non pas, Dieu merci ! pour tenter de la consoler ! La Bible elle-même avoue qu'il n'y a pas de consolation pour une mère qui perd son enfant. Rachel ne voulut pas être consolée, parce que ses enfants n'étaient plus. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

Ma lettre avait quatre lignes, je crois ; voici ce que je lui disais :

« Pleurez, pleurez, madame ; toute la France pleure avec vous. Pour moi, j'ai éprouvé deux grandes douleurs

dans ma vie : l'une, le jour où j'ai perdu ma mère ; l'autre, le jour où vous avez perdu votre fils. »

Puis, à la princesse royale, à la duchesse d'Orléans, à cette double veuve d'un mari et d'un trône, je n'écrivis rien, je crois ; je me contentai d'envoyer cette prière pour son fils :

« O mon père qui êtes au cieux, faites-moi tel que vous étiez sur la terre; et je ne demande pas autre chose à Dieu pour ma gloire à moi, et pour le bonheur de la France. »

Un mot sur le royal enfant et sur cette auguste veuve.

Le 2 janvier 1841, j'étais allé faire ma visite de bonne année au prince royal. Après quelques instants de causerie :

— Connaissez-vous le comte de Paris? me demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondis-je, j'ai eu l'honneur de voir Son Altesse déjà deux fois.

Et je rappelai au prince dans quelles circonstances.

— N'importe, me dit-il, je vais l'aller chercher pour que vous lui fassiez vos compliments.

Il sortit et rentra un instant après, tenant l'enfant par

la main ; puis, s'approchant avec cette gravité qui était un des charmes de sa plaisanterie intime ;

— Donnez la main à monsieur, lui dit-il, c'est un ami de papa, et papa n'en a pas trop.

— Vous vous trompez, monseigneur, lui dis-je : tout au contraire des autres princes royaux, Votre Altesse a des amis et pas de parti.

Le duc d'Orléans sourit, et, sur un signe de son père, le comte de Paris me donna sa petite main, que je baisai.

— Que souhaitez-vous à mon fils ? me dit alors le prince.

— D'être roi le plus tard possible, monseigneur.

— Vous avez raison, c'est un vilain métier.

— Ce n'est point pour cela, monseigneur, repris-je ; mais c'est qu'il ne peut être roi qu'à la mort de Votre Altesse.

— Oh ! je puis mourir maintenant, dit-il avec cette expression de mélancolie qui revenait si souvent sur son visage et dans sa voix. Avec la mère qu'il a, il sera élevé comme si j'y étais.

Puis, étendant la main vers la chambre de la duchesse, comme s'il eût pu deviner à travers la muraille la place où elle était :

— C'est un quine que j'ai gagné à la loterie, me dit-il.

Le fait est qu'il était impossible, je crois, d'avoir à la fois plus de respect, de tendresse, de vénération et de confiance que le duc d'Orléans n'en avait pour la duchesse. C'est qu'il avait retrouvé en elle une partie des hautes qualités qu'il avait lui-même. Quand il parlait d'elle, et il en parlait souvent, son bonheur intime débordait de son cœur, comme l'eau déborde d'un vase trop plein.

Je portai le soir même les trois lettres mortuaires à l'ambassade. Je trouvai M. Bellocq tout en larmes. Il ne savait encore rien d'officiel ; mais, comme la *Gazette de Gênes* est ordinairement le journal le mieux informé de l'Italie, il croyait à la réalité de la nouvelle.

Je rentrai donc chez moi, ayant fait un pas de plus dans cette affreuse certitude.

J'avais écrit à la reine que je n'avais éprouvé que deux grandes douleurs dans ma vie : c'était vrai. J'ajouterai que cette douleur que j'avais éprouvée en perdant ma mère, le prince royal l'avait tendrement partagée. Voilà comment les noms de ces deux aimés de mon cœur, que je vois maintenant ensemble en regardant le

ciel, se trouvent réunis l'un à l'autre dans mon souvenir.

Le 1er août 1838, on m'anonnça que ma mère venait d'être attaquée, pour la deuxième fois, d'une apoplexie foudroyante. La première avait précédé de trois jours seulement la première représentation de *Henri III*.

Je courus au faubourg du Roule, où demeurait ma mère. Elle était sans connaissance.

Cependant, à mes cris, à mes larmes, à mes sanglots, surtout grâce à cet instinct du cœur qui ne meurt chez la mère qu'après la mort, Dieu permit qu'elle ouvrît les yeux, qu'elle me regardât et qu'elle me reconnût.

C'était tout ce que j'avais à demander d'abord. Mais, cette grâce accordée, je demandai un miracle : je demandai sa vie.

Si jamais prière ardente et larmes désespérées coulèrent de la bouche et des yeux d'un fils sur le front d'un mourant, je puis dire que ce sont les prières et les larmes qui coulèrent de ma bouche et de mes yeux sur le front de ma mère.

Cette fois, je demandais trop sans doute : Dieu détourna la tête ; le mal fit, de minute en minute, de visibles et terribles progrès.

J'avais besoin de répandre mon cœur. Je pris une plume et j'écrivis au prince royal. Pourquoi à lui plutôt qu'à un autre? C'est que je l'aimais mieux que tout autre.

Je lui écrivis que, près du lit de ma mère mourante, je priais Dieu de lui conserver son père et sa mère.

Puis je revins suivre sur ce front bien-aimé la marche de l'agonie.

Une heure après, une voiture dont je n'entendis pas le roulement s'arrêtait à la porte de la rue.

J'entendis une voix qui disait :

— De la part du prince royal.

Je me retournai, je passai dans la chambre à côté, et je vis le valet de chambre qui avait l'habitude d'introduire chez le prince.

— Son Altesse, me dit-il, fait demander des nouvelles de madame Dumas.

— Oh! mal, très-mal, sans espoir! dites-le-lui et remerciez-le.

Au lieu de partir sur cette réponse, il resta un instant immobile et hésitant.

— Eh bien, mon ami, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— Il y a, monsieur, je ne sais si je dois vous le dire.

mais vous seriez peut-être fâché que je ne vous le disse pas, il y a que le prince est ici.

— Où cela ?

— A la porte de la rue, dans sa voiture.

Je courus. La portière était ouverte. Il me tendit les deux mains; je posai ma tête sur ses genoux et je pleurai.

Il avait cru que ma mère demeurait avec moi rue de Rivoli. Il avait monté mes quatre étages, et, ne m'ayant point trouvé, il m'avait suivi au fond du faubourg du Roule.

Il me disait cela pour excuser son retard, pauvre prince, noble cœur!

Je ne sais pas combien je restai là. Tout ce que je sais, c'est que la nuit était belle et sereine, et que, par le carreau de l'autre portière, je voyais, à travers mes larmes, briller les étoiles du ciel.

Six mois après, c'était lui qui pleurait à son tour; c'était moi qui lui rendais la visite funèbre qu'il m'avait faite. La princesse Marie, morte en dessinant un tombeau, était allée l'annoncer au ciel.

Et aujourd'hui, à son tour, c'est lui que nous pleurons.

Oh! quand la mort choisit, elle choisit bien.

Cette première grande douleur de ma vie, je viens de la raconter.

Au reste, je dois le dire, pauvre prince! personne moins que lui ne comptait sur l'avenir; on eût dit qu'il avait eu, tout enfant, quelque révélation de sa mort précoce. Il doutait toujours de cette haute fortune où chacun lui répétait qu'il était appelé.

J'arrivai à Paris quelques jours après l'attentat Quénisset. Je courus au pavillon Marsan. C'était d'ordinaire ma première visite quand j'arrivais, ma dernière visite quand je partais.

— Ah! vous voilà, voyageur éternel? me dit le duc.

— Oui, monseigneur; j'arrive tout exprès pour vous faire mon compliment de condoléance sur la nouvelle tentative d'assassinat faite sur notre jeune colonel.

— Ah! c'est vrai. Eh bien, vous le voyez, reprit-il en riant, voilà le pourboire des princes en l'an de grâce 1841.

— Mais, du moins, répondis-je, Votre Altesse doit-elle être rassurée en voyant le soin que met la Providence à ce que vous ne touchiez pas ces pourboires.

— Oui, oui, murmura le prince en prenant machi-

nalement un bouton de mon habit, oui, la Providence veille sur nous, c'est incontestable ; mais, ajouta-t-il en poussant un soupir, c'est toujours bien triste, croyez-moi, de ne vivre que par miracle !

La Providence s'était lassée.

Le lendemain au matin, je reçus une lettre de notre ambassadeur.

Cette lettre contenait la dépêche télégraphique que M. Bellocq venait de recevoir :

« Le prince royal a fait ce matin une chute de voiture.

» Il est mort ce soir à quatre heures et demie.

» 13 juillet 1842. »

Je n'avais plus qu'une chose à faire, c'était de partir de Florence pour assister à ses funérailles.

II

J'interrogeai tous les journaux qu'on reçoit à Florence pour savoir à quelle époque étaient fixées les funérailles du prince royal.

Je restai jusqu'au 26 juillet sans rien apprendre de positif. Le 26, je lus dans le *Journal des Débats* que,

le 3 août, aurait lieu la cérémonie à Notre-Dame, et, le 4, l'inhumation dans les caveaux de Dreux.

Je pris mon passe-port, et, le 27, à deux heures, je montai sur un bateau à vapeur qui partait pour Gênes.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je prenais terre et courais à la poste. La malle partait, il n'y avait pas de place ; elle emporta seulement une lettre de moi au directeur de la poste de Lyon.

Je pris une voiture et je partis.

Je voyageai jour et nuit, sans perdre une heure, sans gaspiller une seconde. J'arrivai à Lyon le 1er août, à trois heures de l'après-midi.

Je courus à la poste. Ma lettre était arrivée à temps. Une place avait été retenue. Si cette place m'avait manqué, j'arrivais trop tard. Seulement alors, je respirai.

Le surlendemain, j'entrais dans Paris à trois heures du matin.

Restait la crainte de ne pouvoir pas me procurer de billet pour la cérémonie. A sept heures du matin, je courus chez M. Asseline.

Il était déjà sorti, pauvre désolé qu'il était aussi.

Il y avait quinze jours qu'il ne dormait plus et qu'il mangeait à peine.

La première chose que je vis, ce fut la gravure de Calamata, cette belle gravure de ce beau tableau de M. Ingres.

J'avais vu le tableau dans l'atelier de notre grand peintre, la veille de mon départ. Je retrouvai la gravure dans le cabinet d'Asseline, le jour de mon arrivée. Dans l'intervalle, l'âme qui animait ces yeux si doux, si bons, si intelligents, s'était éteinte.

Il y a en Italie un proverbe qui dit, ou plutôt un préjugé qui croit que, lorsqu'on fait faire son portrait en pied, on meurt dans l'année.

J'avais demandé, six semaines auparavant, en voyant le portrait de M. Ingres, pourquoi le cadre coupait la peinture au-dessous des genoux.

On m'avait répondu, je ne sais si la chose est vraie, que la reine avait supplié son fils de ne point faire faire son portrait en pied, et que le prince, en souriant aux craintes maternelles, avait accordé cette demande à la reine.

Cette gravure était posée sur un canapé. Je m'agenouillai devant le canapé.

Asseline rentra. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Il m'avait gardé un billet ; je ne lui avais

pas écrit, mais il avait compris que je devais venir.

Puis il s'était douté que je ne voudrais quitter le corps du prince qu'à la porte du caveau royal, et il avait demandé pour moi la permission de le suivre à Dreux.

Alors recommencèrent les douloureuses questions et les tristes réponses. Le malheur était si inattendu, que je n'y pouvais croire, et qu'il me semblait que je faisais un rêve dont le bruit de mes paroles allait me réveiller.

A neuf heures, je partis pour Notre-Dame. Les rues de Paris avaient un aspect de tristesse que je ne leur avais jamais vu. Puis, pour moi, chaque signe de douleur était nouveau et parlait tout haut à ma douleur.

Ces drapeaux avec des crêpes, ces bannières avec leurs chiffres, Notre-Dame tout entière avec sa tenture, Notre-Dame, pareille à un grand cercueil, renfermant l'espoir public qui venait de mourir, Notre-Dame transformée en chapelle ardente, avec ses trente mille cierges qui en faisaient une fournaise; toutes ces choses que les Parisiens voyaient depuis longtemps, tout ce spectacle funèbre auquel ils étaient habitués depuis une semaine, je le voyais, moi, pour la première fois, et il me parlait à moi plus haut qu'à personne.

De la tribune où j'étais, je voyais parfaitement le cer-

cueil; j'aurais donné, je ne dirai pas de l'argent, mais des jours, mais des années de ma propre vie pour aller m'agenouiller devant ce catafalque, pour baiser ce cercueil, pour couper un morceau du velours qui le couvrait.

Une salve de canon annonça l'arrivée des princes. Les canons, comme les cloches, sont les interprètes des grandes joies et des grandes douleurs humaines. Leur voix de bronze est la langue que se parlent, dans les circonstances qui les réunissent, la terre et le ciel, l'homme et Dieu.

Les princes entrèrent. Cette fois, la sensation fut profonde et agit sur tout le monde. Le prince royal, c'était leur âme; leur lumière, à eux, émanait de lui. Aussi étaient-ils brisés de douleur; ils n'avaient pas songé qu'ils pouvaient deux fois perdre leur père.

La cérémonie fut longue, triste, solennelle. Quarante mille personnes, entassées dans Notre-Dame, faisaient un tel silence, qu'on entendait jusqu'à la moindre note du chant sacré, jusqu'au plus faible des frémissements de l'orgue, au milieu desquels venait de temps en temps mugir un coup de canon. J'ai peu vu de spectacles qui donnassent aussi puissamment l'idée du deuil d'une grande nation.

Puis vint l'absoute, c'est-à-dire la cérémonie touchante entre les cérémonies mortuaires. Les princes montèrent successivement, selon leur âge, jusqu'au cercueil fraternel, secouant l'eau bénite, et priant pour l'âme qui les avait tant aimés. Il y avait quelque chose de poignant dans ces ascensions successives et dans l'insistance de ces quatre jeunes gens, suppliant Dieu de recevoir dans son sein celui qu'ils avaient si souvent serré vivant dans leurs bras.

Je restai un des derniers ; j'espérais pouvoir me rapprocher du cercueil. C'était impossible.

Tous ceux qui liront ces lignes ont probablement perdu une personne qui leur était chère ; mais, si cette personne est morte lentement entre leurs bras, s'ils ont pu suivre sur son front les progrès de l'agonie, s'ils ont pu recueillir dans un dernier souffle l'âme qui, portée par ce souffle suprême, montait au ciel, il y a eu, certes, pour eux douleur moins poignante, que si, ayant quitté cette personne aimée, pleine de santé, de force et d'avenir, ils la retrouvent, au retour d'un long voyage, enfermée dans un cercueil que non-seulement ils ne peuvent ouvrir, mais dont ils ne peuvent pas même s'approcher. Comme j'enviais le désespoir de ceux-là qui, dans

cette pauvre maison de l'allée de la Révolte, l'avaient vu lentement expirer sur ces deux matelas posés par terre, qui avaient vu se fermer ses yeux, qui avaient suivi son agonie! Ceux-là avaient pu ramasser une boucle de ses cheveux, couper un morceau de son habit, déchirer un lambeau de sa chemise. Il fallut sortir.

Nous devions aller à Dreux en poste. Nous étions quatre dans la même voiture: trois amis de collége du prince et moi : c'était Guilhem, le député; c'était Ferdinand Leroy, secrétaire général de la préfecture de Bordeaux; c'était Bocher, bibliothécaire du prince royal. Tous trois avaient vécu dans l'intimité de l'illustre mort, car le prince royal était surtout fidèle à ses souvenirs de classe. Il y avait deux mois à peine que j'avais, avec l'aide d'Asseline, placé chez lui un de ses anciens condisciples, qui n'avait pour toute protection auprès du prince que ses souvenirs et un petit chiffon de papier déchiré à son cahier d'écolier de troisième.

Le hasard nous avait réunis; nous étions les seuls qui, en dehors de la maison du roi ou de la maison du prince, eussent eu l'idée de suivre le corps jusqu'à Dreux : nous étions les étrangers de la cérémonie.

Aussi nous fallut-il partir de bonne heure, de peur

de ne pas trouver de chevaux, car nous n'avions pas d'ordre d'en prendre.

Cette douleur dont j'ai parlé avait absorbé bien au delà de la capitale. Partout, sur notre passage, nous retrouvions le même aspect, triste et morne. Les grandes villes étaient tendues de noir ; les villages avaient des crêpes à leurs drapeaux ; dans quelques endroits s'élevaient des arcs mortuaires, des reposoirs funèbres, devant lesquels devait s'arrêter le cercueil du prince.

Les nations ont donc leur deuil comme les individus, triste à la fois comme celui d'une mère qui a perdu son fils, et de toute une famille qui a perdu son père.

Comparez à cela celui des trois derniers deuils royaux que nos pères et nous avons vus ; comparez à cela les chants joyeux et les danses insultantes qui accompagnèrent le cercueil de Louis XIV ; les malédictions qui accompagnèrent le cercueil de Louis XV, et l'indifférence qui accompagna celui de Louis XVIII.

Ceci est cependant un grand démenti à ceux qui nous appellent la nation régicide. Qu'était-ce donc que le duc d'Orléans, si ce n'était notre roi à venir? Pauvre prince! quel miracle il avait fait! Il nous avait réconciliés avec la royauté.

Nous arrivâmes à Dreux pendant la nuit. A peine trouvâmes-nous une petite chambre, où nous fûmes obligés de nous installer tous les quatre. Il y avait neuf nuits que je ne m'étais couché ; je me jetai sur un matelas et je dormis quelques heures.

Nous fûmes réveillés par le tambour : les gardes nationaux arrivaient par milliers, non-seulement des villages et des villes environnants, mais encore des points les plus éloignés. Nous vîmes encore la garde nationale de Vendôme. Ces braves gens qui la composaient avaient fait quarante-cinq lieues à pied, et s'éloignaient dix jours de leurs affaires pour venir assister à cette dernière revue que devait passer le prince royal.

Et cependant il n'y avait ni croix, ni coups de fusil à venir chercher ; ces deux mobiles avec lesquels on fait faire aux Français tant de choses !

Il y avait un cercueil à accompagner jusqu'au caveau mortuaire, voilà tout. Il est vrai que ce cercueil renfermait l'espoir de la France.

A mesure que les gardes nationaux arrivaient, on les plaçait en haie sur la route. A chaque instant, cette haie s'allongeait et s'épaississait : elle couvrit bientôt plus d'une demi-lieue de terrain.

Dès le matin, nous nous étions assurés que nous pourrions entrer dans la chapelle. Comme la chapelle de Dreux est une simple chapelle, il y tient à peine cinquante ou soixante personnes. J'avais été à cette occasion trouver le sous-préfet, et le hasard avait fait que ce sous-préfet était Maréchal, un de mes anciens amis. Lui aussi, il avait connu personnellement le prince; je n'eus donc point affaire à une douleur officielle, mais à une grande et réelle affliction. Il nous dit de ne pas le quitter, et qu'ainsi il nous répondait de nous faire entrer.

On annonça que le cercueil était en vue de la ville. De ce moment, le télégraphe avait commencé à marcher. Il correspondait avec celui du ministère de l'intérieur, qui, à l'aide d'hommes à cheval, correspondait lui-même avec les Tuileries. En moins d'un quart d'heure, la reine savait chaque détail de la cérémonie funèbre. Elle pouvait donc suivre du cœur ce cercueil bien-aimé qu'elle n'avait pu suivre des yeux; elle pouvait donc assister en quelque sorte à la messe mortuaire; elle pouvait, agenouillée dans son oratoire, mêler sa prière et ses larmes aux larmes et aux prières qui coulaient et qui murmuraient à vingt lieues de là. Aussi y avait-il quelque chose de triste et de poétique dans le mouve-

ment lent et mystérieux de cette machine qui, à travers les airs, portait à une mère en pleurs les dernières nouvelles de son fils trépassé, et qui ne s'arrêtait que pour savoir sa réponse.

Nous nous acheminâmes au-devant du corps. Tout le trajet que le char funèbre devait parcourir, depuis la poste jusqu'à la chapelle, était tendu de noir, et, à chaque maison, pendait un drapeau tricolore pavoisé de deuil.

Arrivés au bout de la rue, nous aperçûmes le char arrêté : on descendait le cœur, qui devait être porté à bras, tandis que le corps devait suivre, traîné par six chevaux caparaçonnés de noir. Je me retournai vers le télégraphe : le télégraphe annonçait à la reine la douloureuse opération qui s'accomplissait en ce moment.

O suprême bienfait des larmes! don céleste fait par la miséricorde infinie du Seigneur à l'homme, le même jour où, dans sa sagesse mystérieuse, il lui envoyait la douleur !

Nous attendîmes ; le cercueil s'approchait lentement, précédé par l'urne de bronze dans laquelle était renfermé le cœur. Urne et cercueil passèrent devant nous ; puis les aides de camp du prince, portant le grand cordon, l'épée et la couronne ; puis les quatre princes, têtes nues,

en grand uniforme et en manteau de deuil; puis la maison militaire et civile du roi, au milieu de laquelle on nous fit signe de prendre notre place.

J'aperçus Pasquier : il était changé comme s'il eût manqué de mourir lui-même.

Pauvre Pasquier! c'était à lui qu'était échue la rude épreuve.

Après avoir vu mourir le prince dans ses bras, c'est lui qui avait fait l'autopsie ; il avait coupé par morceaux ce corps auquel, pour lui épargner une souffrance, il eût, de son vivant, donné sa propre vie.

Comprenez-vous une douleur plus grande que celle du médecin qui, près d'un agonisant bien-aimé, lisant seul dans l'avenir de Dieu, et, reconnaissant qu'il n'y a plus d'espérance, est forcé d'arrêter les larmes dans ses yeux, de passer le sourire sur ses lèvres pour rassurer un père, une mère, une famille au désespoir ; qui ment par religion, et qui, sentant l'impuissance de son art, se condamne lui-même, pour accomplir le devoir qui lui est imposé par la science, à torturer, pieux bourreau, ce pauvre mourant dont, sans lui peut-être, l'agonie au moins serait douce; puis, après la mort, qui est condamné à aller, le scalpel à la main, chercher jusqu'au

fond du cœur, dont, trente ans, il a écouté avec inquiétude les pulsations, les causes de cette mort, et les traces qu'elle y a laissées en passant?

Voilà ce que Pasquier avait souffert. Aussi, en regardant en arrière, il ne comprenait pas le courage qu'il avait eu : il frissonnait à la seule pensée de ce qu'il avait fait.

Une fois, en 1839, on avait craint pour le prince. Quelques symptômes de phthisie pulmonaire avaient effrayé l'amitié de ceux qui l'entouraient.

Personne n'avait osé prévenir le malade, dont les journées pleines de fatigue et dont les nuits pleines de veilles pouvaient empirer l'état.

Alors je m'étais chargé d'écrire au prince, et je lui avais écrit.

L'autopsie prouva que ces craintes étaient non-seulement exagérées, mais encore dénuées de tout fondement. Il est vrai que Pasquier avait toujours répondu sur sa tête qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

Près de lui était Bois-Milon, sous l'œil duquel le prince royal avait grandi. Le maître, tout brisé de douleur, recevait le deuil de son élève.

— Il y a aujourd'hui douze ans, me dit-il, que le

prince rentrait à Paris à la tête de son régiment. Vous en souvenez-vous?

Oui, certes, je m'en souvenais! Il m'avait serré la main en passant, tout resplendissant d'enthousiasme et de joie, dans son uniforme de colonel de hussards.

Quatre ans après, en lui rappelant qu'il avait porté cet élégant uniforme, je sauvai, par son intermédiaire, la vie à un soldat de ce régiment condamné à mort.

Hélas! le pauvre ressuscité ne peut plus même prier aujourd'hui pour celui qui l'a tiré du tombeau. La mort n'a pas voulu tout perdre; elle a étendu la main si près de lui, qu'il en est devenu fou.

Le prince payait sa pension dans une maison de santé.

Oh! sa grandeur et sa richesse étaient, comme le dit Bossuet, une de ces fontaines que Dieu élève pour les répandre.

Le corps entra dans l'église de Dreux pour y faire une halte d'un instant : le télégraphe annonça à la reine cette station mortuaire. La touchante cérémonie de l'absoute recommença, puis l'on se remit en marche. En sortant de l'église, il y eut un moment d'embarras, et je me trouvai pris entre l'urne de bronze qui contenait le cœur et le cercueil de plomb qui renfermait le cadavre.

Tous deux me touchèrent en passant, comme si cœur et cadavre voulaient me dire un dernier adieu. Je crus que j'allais m'évanouir.

L'urne reprit la tête du cortége; le cercueil fut replacé sur la voiture, et l'on continua de s'avancer par une route circulaire qui rampe au flanc de la montagne, au sommet de laquelle s'élève la chapelle mortuaire.

Arrivés à la plate-forme, nous nous trouvâmes en face de l'église.

Sous le portique, étaient l'évêque de Chartres et son clergé. Au bas des degrés, seul et attendant, se tenait debout un homme vêtu de noir, pleurant à sanglots, et mordant un mouchoir entre ses dents.

Cet homme, c'était le roi !

C'était une chose profondément triste, triste en dehors de toutes les opinions et de tous les partis, que le roi attendant le cadavre du prince royal, que ce père attendant le corps de son fils, que ce vieillard attendant les restes de son enfant.

Il était arrivé depuis la veille; depuis la veille, il avait essayé plusieurs fois de travailler, pour faire diversion à sa douleur, et, le matin même encore, le maréchal Soult était entré dans son cabinet avec les rapports du jour. Il

avait lu deux ou trois dépêches, donné deux ou trois signatures, puis il avait jeté loin de lui plumes et papiers, et il était sorti pour voir venir le corps de son fils. Depuis plus d'une demi-heure, il attendait debout et pleurant, sur le dernier degré de la chapelle.

L'urne passa devant lui, puis le corps, puis les insignes royaux et guerriers.

Les princes s'arrêtèrent ; un intervalle se fit entre eux et l'officier portant la couronne; le roi entra dans cet intervalle.

On descendait alors le cercueil, et le télégraphe annonçait à la reine que le roi montait les degrés de la chapelle, menant les restes de leur premier né.

Pauvre reine ! En arrivant de Palerme, je lui avais rapporté un dessin représentant la chapelle où ce fils avait été baptisé.

Et celui qui le tenait entre ses bras, comme représentant de la ville de Palerme, sa noble marraine, avait dit en le rendant à son père :

— Peut-être venons-nous de baptiser un futur roi de France.

Un mois auparavant, qui aurait pu penser que cette étrange prédiction ne s'accomplirait pas?

Le futur roi des Français entrait dans la chapelle mortuaire.

La cérémonie s'accomplit, plus douloureuse qu'aucune autre. Celle-là, c'était la dernière, c'était la station suprême que faisait le cercueil entre le bruit et le silence, entre la vie et la mort, entre la terre et l'éternité.

Puis vint l'absoute, puis le *De profundis*.

Puis on enterra le cercueil et l'on commença, dans le même ordre, à s'acheminer vers le caveau.

Seulement, pendant l'espace qui séparait le chœur de l'escalier caché derrière l'autel, le roi s'appuya sur ses deux fils aînés, le duc de Nemours et le prince de Joinville; mais, arrivés à l'escalier, les trois affligés ne purent descendre de front, et le roi fut obligé de s'appuyer sur sa propre force.

Il y avait déjà deux cercueils dans le caveau : celui de la duchesse de Penthièvre et celui de la princesse Marie. Ils étaient posés à droite et à gauche de l'escalier. La place du milieu était réservée pour le roi. C'était, contre toute attente, son fils qui venait la prendre!

Pendant qu'on déposait le cercueil du prince royal sur ses supports préparés, le roi appuya son front et ses deux mains sur le cercueil de la princesse Marie. Puis les

prêtres murmurèrent un dernier chant, jetèrent une dernière fois l'eau bénite. Après les prêtres, vinrent le roi et les princes; après le roi et les princes, les quelques privilégiés de la douleur qui avaient obtenu d'accompagner le cercueil jusqu'au lieu de sa dernière station.

On remonta dans le même ordre, puis la porte se referma.

Le prince était désormais seul avec le silence et l'obscurité, ces deux fidèles compagnons de la mort.

Il y avait juste quatre ans, jour pour jour, heure pour heure, que j'avais mené le deuil de ma mère!

III

Trois ou quatre anecdotes, auxquelles j'ai fait allusion par un mot ou par une ligne dans les pages qui précèdent, ont besoin d'être racontées ici pour compléter le tableau nécrologique que nous venons de tracer.

J'ai dit entre autres choses : « Depuis quatorze ans, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort; et pas une seule fois, pas une seule fois, entendez-vous, je n'avais été refusé. »

Prenons un exemple :

Un jeune hussard, de mon pays, nommé Bruyant, avait tenté de faire révolter son régiment à Vendôme.

Il avait échoué dans cette tentative et avait fui.

A dix ou douze lieues de la ville, il s'aperçoit qu'il a emporté avec lui l'argent de la chambrée, — quinze ou vingt francs. — Rebelle, oui ; voleur, non.

Il revient, rentre, sans être reconnu, dans la caserne, dépose les quinze ou vingt francs sur la cheminée de la chambre et va pour sortir.

A la porte, il rencontre son brigadier.

Celui-ci veut l'arrêter ; Bruyant se défend, et, dans la lutte, tue son supérieur.

Traduit devant un conseil de guerre comme coupable de rébellion et de meurtre, il est condamné à mort.

J'ai dit que Bruyant était de mon pays, de Villers-Cotterets. Le maire de Villers-Cotterets était, à cette époque, un de mes amis, nommé Tronchet.

Il eut l'idée de rédiger, au nom du conseil municipal et au sien, une demande en grâce, qu'il m'envoya, pour le roi, me priant de la remettre au duc d'Orléans, en faisant celui-ci mon intermédiaire près de la Majesté royale.

Comment dire cela? je crains que la forme ne soit un peu familière; — j'étais en brouille à cette époque avec le duc d'Orléans.

Quelle était la cause de cette brouille?

Eh! mon Dieu, lâchons le mot terrible : mon républicanisme, la part que j'avais prise aux journées des 5 et 6 juin 1832; mon épilogue de *Gaule et France* en 1833; ma liaison persistante avec Cavaignac, Guinard et Bastide, mes bons amis et les ennemis déclarés du gouvernement de Louis-Philippe.

J'étais donc en brouille avec le duc d'Orléans lorsque je reçus cette lettre.

Mais je connaissais le prince. Je ne crus point que cette brouille fût un obstacle à l'élan de son cœur

Je lui écrivis :

« Mon prince,

» Je sais que j'ai perdu tout droit de recommander à Votre Altesse quelque chose que ce soit; mais je n'ai pas perdu celui de lui laisser faire une bonne action. Je reçois, à propos de la condamnation à mort du hussard Bruyant, cette demande en grâce du maire de Villers-

Cotterets, et je m'empresse de la faire parvenir à Votre Altesse.

» Si j'osais ajouter quelque chose à une demande faite dans ces termes, j'ajouterais que j'ai connu personnellement Bruyant, et j'affirmerais à Votre Altesse que ce n'est point un rebelle, mais un fou.

» Tous les respects du cœur.

» ALEX. DUMAS. »

Je fis porter cette lettre au pavillon Marsan.

Une heure après, le valet de chambre du prince était chez moi.

— Le prince vous attend, me dit-il.

Il n'y avait rien de changé à la manière dont le prince procédait vis-à-vis de moi. C'est ainsi qu'autrefois il répondait à une demande d'audience, en m'envoyant chercher.

Je me hâtai d'aller aux Tuileries. Il n'y avait pas de temps à perdre. Si la rigueur des lois militaires était observée, le hussard Bruyant devait être fusillé le lendemain.

Le duc d'Orléans me reçut comme s'il m'avait vu la veille.

— Vous voulez donc que je demande au roi la grâce de votre protégé ? me dit-il.

— Monseigneur, j'ai l'espoir que je vous retrouverai bon comme toujours, et que vous ne permettrez pas qu'un enfant du pays qui a toujours appartenu à vos ancêtres, soit fusillé pour un moment de folie.

— C'est qu'il m'est absolument impossible de me mêler de cette affaire, et c'est pour cela que j'ai voulu vous voir.

— Pourquoi monseigneur ne peut-il pas se mêler de cette affaire ?

Puis, tout à coup :

— Pardon, dis-je en souriant, j'oubliais que l'étiquette ne permet pas d'interroger les princes.

— Vous venez assez rarement me voir maintenant pour avoir oublié cela et bien d'autres choses encore ; mais revenons à votre protégé, nous causerons de vos affaires plus tard. Je vous disais qu'il m'était impossible de me mêler de cette affaire.

— Et je vous demandais pourquoi, monseigneur.

— Mais parce que votre compatriote Bruyant ne s'est pas contenté de conspirer contre le roi, ce qui ne serait rien : tout le monde conspire contre le roi, vous le savez

mieux que personne, mais parce qu'il a tué son supérieur. Je suis général dans l'armée, et pas un général ne me pardonnerait d'avoir oublié les conditions dans lesquelles Bruyant a été condamné.

— Alors, monseigneur, vous laisserez condamner, je ne dirai pas un innocent, mais un fou, un illuminé, si vous l'aimez mieux. Puis il y a une chose qui doit vous toucher, monseigneur, c'est que cet homme était en fuite, sauvé peut-être, et qu'il est revenu se faire prendre, ramené par un sentiment de délicatesse : il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il avait emporté vingt francs à la chambrée.

— Oui, circonstance atténuante ; mais, en matière militaire, nous ne connaissons guère cela.

— Monseigneur, il faut faire connaissance avec tout ce qui est bon.

— Écoutez, me dit le prince, trouvez-moi un ministre, n'importe lequel, qui m'encourage à faire au roi cette demande en grâce, et, pour vous, je la fais.

— Monseigneur sait bien que je ne connais pas les ministres.

— Comment, pas un?

— M. Guizot un peu.

— Diable! vous n'avez pas de chance. Un homme qui met des vésicatoires à la France, quand il lui faudrait des cataplasmes.

— N'importe, monseigneur, comme c'est ma seule chance, je la tenterai.

— Allez donc voir M. Guizot.

— Et, si je réussis, où retrouverai-je Votre Altesse?

— Je ne sors pas.

Je sautai dans ma voiture et courus chez M. Guizot.

Je lui fis passer mon nom et fus introduit.

Je le trouvai feuilletant les manuscrits de Jacquemont, qu'il venait de recevoir de l'Inde. Jacquemont était mort, et le ministère de l'instruction publique héritait.

J'avais un peu connu Jacquemont; je causai quelque temps avec M. Guizot du pauvre voyageur qui avait été laisser ses os à quatre mille lieues de sa terre natale; puis tout à coup :

— A propos, monsieur le ministre, lui demandai-je, il faut que je vous dise pourquoi je viens.

— Vous n'avez pas eu besoin de me le dire pour vous apercevoir que vous étiez le bienvenu.

— Je viens pour que vous m'aidiez à sauver la vie d'un homme.

— Comment cela?

— Oui; vous avez en ce moment le droit de grâce, ni plus ni moins que si vous étiez le roi de France.

Je m'expliquai, lui racontant ce qui venait de se passer; lui disant tout enfin, à l'exception des vésicatoires et des cataplasmes.

— Ce n'est pas moi qui ai l'initiative dans ces sortes d'affaires, me répondit M. Guizot; c'est le ministre de la justice.

— Prenez-la.

— C'est impossible.

— Mais enfin, donnez-moi pour le prince un mot qui lui prouve que, s'il est question de cela en conseil, il ne vous aura pas contre lui.

— Oh! quant à cela, bien volontiers.

M. Guizot prit une feuille de papier, et écrivit ces mots :

« Je ne vois aucun inconvénient à ce que Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans demande la grâce du hussard Bruyant.

» GUIZOT. »

Je lus.

— Ceci n'est point une recommandation, lui dis-je; c'est une consultation.

— C'est tout ce que je puis me permettre de faire.

— Enfin, lui dis-je en riant, d'un mauvais payeur, on tire ce que l'on peut. Je vous tiens quitte, le reste me regarde.

Et je pris congé de M. Guizot, profondément reconnaissant de ce peu qu'il venait de faire, qui était beaucoup pour lui.

Il a probablement oublié cette visite et les conséquences qu'elle a eues; mais, moi, je me souviens du moindre détail.

Bruyant doit la vie à ces deux lignes de M. Guizot bien plus qu'à toutes mes prières.

Je revins près du duc, et lui donnai le papier; il le lut.

— Il n'y a pas grand'chose à faire de cela, me dit-il; mais, enfin, j'en ferai ce que je pourrai. Attendez-moi.

— Où va Votre Altesse?

— Chez le roi.

— Dieu vous conduise, monseigneur!

Dix minutes après, il descendit.

— Tenez, dit-il, prenez toujours cela en attendant mieux; c'est tout ce que j'ai pu obtenir aujourd'hui.

— Qu'est-ce que cela, monseigneur?

— Un ordre pour le télégraphe.

Je l'ouvris et je lus.

« Surseoir à l'exécution du hussard Bruyant (1). »

Je m'aperçus à la porte que je sortais sans remercier le prince; je revins, je lui pris la main, je la lui baisai de force.

Oui, je la baisai. Que voulez-vous, messieurs les puritains! je m'engage à baiser toute main qui sauvera la vie d'un homme.

Je pleurais. Je le regardai à travers mes pleurs : il avait de son côté des larmes plein les yeux.

Cette fois, je sortis. Dix minutes après, l'ordre était transmis au ministère de l'intérieur, et je regardais jouer le télégraphe avec cette satisfaction de lire cette fois clairement dans son langage illisible.

Huit jours après, la peine de mort était commuée.

Un mois après, on reconnaissait que Bruyant était

(1) Je ne me rappelle plus aujourd'hui si Bruyant était brigadier ou simple hussard; mais je ne crois pas que le grade qu'il occupait ou n'occupait pas fasse grand'chose à l'affaire.

fou; une lettre de remercîment qu'il m'écrivait en faisait foi bien mieux que toutes les consultations des médecins.

— Eh bien, me demanda le duc, que voulez-vous que j'y fasse? J'ai pu lui sauver la vie; mais je ne puis lui rendre la raison.

— Non, monseigneur; mais vous pouvez le faire mettre dans un hospice et payer sa pension.

Il se mit à rire.

— C'est bien, dit-il; ne vous inquiétez plus de votre homme, je m'en charge. Mais, ajouta-t-il, en voilà un qui m'aura donné du mal!

Pauvre prince! il était admirable dans ces moments-là.

J'ai dit encore :

« Il y avait deux mois à peine que j'avais, à l'aide d'Asseline, placé chez lui un de ses anciens condisciples qui n'avait pour toute protection près du prince que ses souvenirs et un petit chiffon de papier, déchiré à son cahier d'écolier de troisième. »

Voici l'anecdote; qu'on nous permette de la raconter, elle nous montrera le prince sous une nouvelle face.

Dans le voyage que je fis en 1834, avec Jadin, dans le midi de la France, nous rencontrâmes un jeune

homme que je nommerai, si vous le voulez bien, du pseudonyme de Henri.

C'était un charmant garçon, mais qui avait son peti côté ridicule.

Hélas! qui n'a pas le sien?

J'eus le tort, en racontant mon voyage, de me moquer de lui. Dieu sait que je fais de ces sortes de choses plus que je ne voudrais, et surtout plus que je n'en devrais faire; mais c'est sans mauvaise intention.

Trois ou quatre ans après, je revis mon jeune voyageur. Il se fit annoncer; j'avais oublié son nom, je reconnus son visage.

J'allai à lui aussi franchement que si je n'avais pas eu de torts envers lui.

— Ah! dit-il, vous me reconnaissez? Tant mieux!

— Oui, et je vous fais des excuses, cher monsieur.

— De quoi?

— Mais de certains passages où vous vous êtes peut-être reconnu.

— Je le crois bien, que je me suis reconnu, et c'est ce qui m'enhardit à venir vous voir.

— Comment cela?

— Je me suis dit : « M. Dumas a un petit tort envers

moi; je le connais, ce sera une raison pour lui de me rendre un grand service! »

— Un grand service! Ah! par ma foi, je voudrais bien que la chose fût possible!

— J'ai perdu le peu de fortune que j'avais, je me trouve sans ressource aucune; il faut que vous me placiez chez le duc d'Orléans!

Ma figure se rembrunit. J'avais fait tant de demandes du même genre; on abusait tant de cette bienveillance que le prince me portait; je suis tellement entraîné malgré moi par mon penchant à rendre service, que je sentais que souvent, par mes demandes, je devais être à charge à un homme accablé de demandes.

— Ah! dis-je à Henri, quant à cela, non, non, non!

— Pourquoi non? me demanda-t-il.

— Parce que j'ai juré de ne jamais faire au prince de demande de ce genre.

— Il n'y a pas longtemps, vous venez de faire nommer Alfred de Musset bibliothécaire au ministère de l'intérieur.

— Ah! mon cher monsieur. Alfred de Musset est Alfred de Musset

— Après?

— Comment, après?

— Oui.

— C'est-à-dire un grand poëte, et, de plus, le condisciple de monseigneur le duc d'Orléans.

— Eh bien, j'ai la moitié des conditions d'Alfred de Musset : je suis condisciple de Son Altesse.

— Comment! vous êtes son condisciple?

— Oui.

— Vous avez été à Henri IV avec lui?

— J'étais de sa classe.

— Et vous croyez qu'il se rappellera votre nom?

— J'en suis sûr.

— Avez-vous, au cas où sa mémoire lui ferait défaut, quelque souvenir à lui rappeler?

— Tenez, me dit-il en tirant de son portefeuille un petit papier déchiré à l'angle d'un papier plus grand, voyez; plus d'une fois je lui ai fait sa version ou son thème, et en voici la preuve.

— Ah! vous étiez fort en thème?

— En thème et en version, très-fort.

Je lus le petit papier; il contenait ces mots :

« Mon cher ***, voulez-vous être assez bon pour

traduire depuis *Askrondè* jusqu'à *Olos?* Je vous serai infiniment obligé.

» CHARTRES. »

— Ah! mon cher, lui dis-je en poussant un cri de joie, vous avez votre affaire.

— Comment, j'ai mon affaire?

— Vous êtes placé.

— Où?

— Chez le duc d'Orléans.

— Vous croyez?

— Je vous en réponds.

— Vous le verrez, alors?

— C'est-à-dire que je vais le voir.

— Quand?

— Tout de suite; restez là; je passe un habit et je cours chez lui. Dans un quart d'heure, je serai de retour.

Je savais que j'allais faire plaisir au pauvre prince.

Je demeurais rue de Rivoli, 22; mes fenêtres donnaient sur le grand salon du prince. Souvent, l'été, quand les fenêtres de ce salon étaient ouvertes, qu'il était dans son salon et moi sur mon balcon, il m'envoyait un bonjour de la main. Alors je descendais mes

cinq étages, nous causions un instant; il me renvoyait s'il avait affaire, me gardait s'il était libre; m'imposait silence si je voulais parler politique, et cependant faisait son profit de ce que je le forçais d'entendre. Son testament en fait foi.

Je n'avais que la rue à traverser.

Je la traversai en courant. C'est le pas que j'adopte quand je vais rendre un service.

Je trouvai le prince.

— Me voilà, dit-il, que me voulez-vous?

Je n'allais guère chez lui que lorsqu'il me faisait appeler ou me faisait signe d'y venir; quand je me présentais dans d'autres conditions, c'est que j'avais quelque chose à lui demander.

— Monseigneur, répondis-je, je viens vous parler d'un de vos camarades de collége.

— Bon! me dit-il, je croyais les avoir tous placés.

— Votre Altesse en a oublié un.

— Lequel?

Je nommai mon protégé ***.

— ***, s'écria-t-il, quel cancre!

— Ah! monseigneur, lui dis-je, je suis perdu.

— Comment cela?

— J'avais une recommandation que je n'ose plus vous présenter.

— De qui la recommandation?

— De vous-même, monseigneur.

— Une recommandation de moi à moi?

— Oui, de vous à Votre Altesse.

— Je ne vous comprends pas.

— Tenez, lui dis-je en lui montrant le petit bout de papier, Votre Altesse comprend-elle maintenant?

Le prince lut :

« Mon cher ***, voulez-vous être assez bon pour me traduire depuis *Askrondè* jusqu'à *Olos?* Je vous serai infiniment obligé.

» CHARTRES. »

Au fur et à mesure que le prince lisait, son visage s'empourprait de cette rougeur que l'on appelait, dans la famille : le coup de soleil.

— Eh bien, me dit-il après avoir lu, qu'est-ce que cela prouve? C'est que j'étais plus cancre que lui.

— Eh bien, monseigneur, qui connaît si bien les lois de la discipline, ne fera-t-il rien pour son supérieur?

— Que veut-il? que désire-t-il? que demande-t-il? Voyons.

Et le prince s'approchait de la cheminée flambante pour y jeter sa recommandation.

Par bonheur, je passai entre lui et la cheminée.

— Pardon, monseigneur, lui dis-je, ce petit papier, c'est mon courtage.

— Hum! fit le prince, vous avez grande idée de mon humilité. Allons, mortifions-nous, l'Écriture le veut. Tenez, voici votre courtage, et dites à *** de voir Asseline.

— Asseline sera prévenu ?

— Conduisez-le vous-même à lui.

— Merci, monseigneur.

Et, huit jours après, *** était placé au secrétariat de madame la duchesse d'Orléans.

J'ai dit enfin, à propos de Pasquier... Pasquier était le chirurgien du prince :

« Pauvre Pasquier, c'était à lui qu'était échue la rude épreuve! Après avoir vu mourir le prince dans ses bras, c'est lui qui avait fait l'autopsie. Il avait coupé par morceaux le corps auquel, pour épargner une souffrance, il eût de son vivant donné sa propre vie. »

Voici à quel souvenir ces lignes se rapportent.

Vers la fin de 1836, monseigneur le duc d'Orléans m'avait invité à aller au camp de Compiègne.

J'avais accepté, à la condition que je ne logerais pas au château, mais soit dans la ville, soit dans la forêt.

Je faisais *Caligula;* j'avais besoin de solitude pour ce travail.

Je logeai, en effet, à Saint-Corneille, chez la veuve d'un garde, nommée madame d'Arras, à trois quarts de lieue de Compiègne, à peu près.

Quand le duc d'Orléans voulait m'avoir au château, il me faisait inviter.

Ces invitations avaient lieu, en général, deux fois la semaine. Il avait prévenu l'inspecteur d'une forêt voisine de la forêt de Compiègne que j'étais autorisé à me promener, avec mon fusil et mon chien, dans cette forêt.

Les inspecteurs des forêts princières ou royales ont pris la mauvaise habitude de regarder les forêts comme à eux. Il en résulte que, regardant la forêt comme à eux, ils regardent le gibier comme à eux.

Lorsqu'on tue ce gibier, cela leur fait mal.

Cela faisait mal à l'inspecteur de la forêt de L...; de

sorte que, parti trois fois pour chasser, grâce aux petites persécutions du digne fonctionnaire, je revins trois fois sans chasser.

Je m'en plaignis au duc d'Orléans.

— C'est bien fait, me dit-il, pourquoi ne venez-vous pas chasser avec moi ?

— Parce que, jusqu'à présent, Votre Altesse a oublié de m'inviter.

Le prince se mordit les lèvres.

— Eh bien, dit-il, on chasse demain au petit parc, venez chasser demain ; le rendez-vous est à huit heures ; on déjeunera à onze sur l'herbe, et l'on dînera au château à l'heure ordinaire ; vous quitterez la chasse quand vous voudrez pour changer de toilette.

Je m'inclinai. Le lendemain, j'étais au rendez-vous.

A onze heures, en effet, on s'arrêta, je ne sais à quel carrefour. Un déjeuner sur l'herbe attendait.

Autant monseigneur le duc d'Orléans, prince royal, et posant pour le prince royal, était rigide observateur de l'étiquette, autant le prince royal avait, je ne dirai pas de familiarité, mais d'abandon dans l'intimité.

Un dîner sur l'herbe avec lui était un vrai dîner sur l'herbe, où chacun se mettait à son aise, mangeait à sa

guise, buvait à sa convenance, mettait enfin la main au plat lorsque cela lui convenait, et sans l'assistance du majordome ni des laquais.

Il me poussa un faisan.

— Monsieur Dumas, me dit-il, découpez donc ce faisan.

— Monseigneur, lui répondis-je, quand il y a un chirurgien à table, il passe écuyer tranchant de droit. Pasquier va se charger de l'opération... Tiens, dis-je à Pasquier, tu as entendu l'ordre du prince, découpe, mon brave homme, découpe.

Pasquier prit le faisan, et, avec une admirable adresse, comme si le faisan eût été *un sujet* et le couteau un bistouri, il se mit à faire tomber successivement ailes et cuisses.

Le duc d'Orléans le regardait faire avec un sentiment de mélancolie que rien ne paraissait motiver, et qui cependant était si réel, que nos regards se fixèrent sur lui en l'interrogeant.

Il comprit.

— Ce à quoi je pense? dit-il, je pense qu'en sa qualité de mon chirurgien, Pasquier m'arrangera un our comme il arrange ce faisan.

Pasquier laissa tomber fourchette et couteau.

— Ah! monseigneur, lui dit-il, vous êtes vraiment cruel, de ne pas perdre une occasion de parler de votre mort. Eh! mordieu! dans l'ordre des choses, vous devez me survivre de vingt-cinq ans.

— Oui, dans l'ordre des choses, mon cher Pasquier; mais il y a un tel désordre dans les choses, qu'il ne faut pas trop compter là-dessus. Passez-moi une aile.

Je l'ai dit, le prince avait l'éternel pressentiment de sa mort.

Hélas! le pressentiment s'était réalisé!

Quelques jours après la mort du prince, je reçus la moitié de la serviette sur laquelle il était mort; la serviette est tachée de son sang, et brûlée par la cautérisation que l'on essayait pour réveiller la vie en lui.

L'autre moitié est aux mains de la personne qui avait partagé avec moi la pieuse et funèbre relique.

J'ai, en outre, et le prince me le donna lui-même, à l'époque où je faisais avec lui l'*Histoire des Régiments,* j'ai le portefeuille qu'il avait au siége d'Anvers.

J'ai encore un groupe de Barye, à son chiffre et au chiffre de madame la duchesse d'Orléans, qu'il m'envoya le soir de la représentation de *Caligula.*

Si j'avais une chapelle dans ma maison, et dans cette chapelle un tabernacle, j'y enfermerais ces trois objets sacrés pour moi.

*
* *

Et voilà qu'aujourd'hui la mort a frappé la veuve : elle aussi a été appelée à Dieu avant l'âge, comme il arrive souvent aux grands et aux nobles cœurs.

Le 18 mai, l'épouse immaculée, la mère irréprochable a rendu son âme à Dieu.

Voici la place que tient cette nouvelle dans nos grands journaux politiques :

« La duchesse d'Orléans est morte hier matin à Richemond. Le prince Albert et les autres membres de la famille royale ont fait, à cette occasion, des visites personnelles de condoléance. »

HÉGÉSIPPE MOREAU

Disons un peu, à ceux qui pourraient l'ignorer, ce que c'était que le poëte pour lequel nous réclamons aujourd'hui une tombe ; pas même un tombeau, comprenez-vous bien ?... une tombe. C'est-à-dire le repos du cadavre, une couche de terre après la mort pour les os de celui qui, de son vivant, n'a trouvé pour s'endormir du dernier sommeil que la couche de l'hôpital.

Pourquoi d'abord ce nom étrange d'Hégésippe ?

Que veulent dire, dans un nom de baptême, ces deux racines grecques, dont l'une signifie *bouc* et l'autre *cheval?*

Hélas ! c'est que son nom lui-même n'était pas à lui.

Il y a des êtres prédestinés au malheur comme à la fortune.

Hégésippe Moreau avait sa place marquée dans les rangs des premiers.

Il était fils naturel; il était né à Paris, rue Sainte-Placide, n° 9, le 9 avril 1810.

Les parents étaient pauvres; il fallut quitter Paris.

Le père obtint une place de professeur au collége de Provins. Sa mère entra, — eh! mon Dieu, oui, disons-le, il est bien rare qu'une grandeur intellectuelle quelconque ne jaillisse pas du sein de l'humilité, — sa mère entra comme femme de chambre chez madame F...

L'enfant n'avait pas six ans, que son père et sa mère étaient morts à l'hôpital.

Dur chemin qu'il devait prendre à son tour, pour y mourir le 20 décembre 1838, c'est-à-dire à vingt-huit ans; pour y mourir, non pas même sous son nom d'Hégésippe Moreau, mais sous la désignation du n° 12.

Madame F... s'en chargea, et le fit placer gratuitement au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau.

En 1824 ou 1825, j'allai, au moment où je faisais *Christine,* visiter le cimetière d'Avon, dans lequel est enterré l'amant et la victime de Christine. J'étais agenouillé devant une pierre perdue sous l'herbe, cachée dans la mousse, sur laquelle est gravée cette courte

inscription : *Ci-gît Monaldeski,* lorsque M. Jamin, me montrant un jeune homme vêtu de noir, qui passait, me dit :

— Tenez, voici un enfant qui sera probablement un grand poëte.

— Comment l'appelez-vous? demandai-je.

— Hégésippe Moreau.

Il était déjà loin.

Je ne l'ai jamais revu.

Étrange chose que la destinée! Si je lui eusse parlé ce jour-là, il eût probablement retenu mon nom; au jour du suprême malheur, il serait peut-être venu à moi... et, s'il était venu à moi, ses beaux vers à la main... eh bien, je le dis hautement, peut-être serait-il mort chez moi, peut-être serait-il mort dans mon lit; mais, du moins, il ne serait pas mort à l'hôpital.

Mais il ne songeait pas à la mort, le pauvre enfant! quoique la vie du séminaire lui fût bien pesante.

Écoutez ce qu'il en dit :

Pour être, jeune encor, vieux au métier du sage,
Il m'a fallu subir un rude apprentissage;
Comme Barthélemy, rapsode marseillais
Dont la voix m'a troublé lorsque je sommeillais,
Dans la brise soufflant d'Athènes ou de Rome

Je n'ai point respiré de poétique arome,
Et, né loin du Midi, je n'eus pas même, enfant,
A défaut de soleil, un foyer réchauffant.
Un ogre ayant flairé la chair qui vient de naître
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis captif parmi ces écoliers
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau,
Le camail me brûlait plus qu'un san benito;
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais dans l'ennui mes jours comme un rosaire.
Oh! quand les peupliers, longs rideaux du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissaient ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche.
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane, j'écrivais le sort d'Alain Chartier.
Et quand le mois de mai, pour la Reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Priant avec amour l'idole au doux souris,
Je convoitais un ciel parfumé de houris...

On voit que les dispositions du jeune homme ne l'entraînaient pas vers l'Église. Madame F... eut pitié de lui, le tira du séminaire et le mit en apprentissage chez un imprimeur.

Là commence les quelques jours de bonheur que

pauvre Hégésippe a vécus. Parfois, entre deux coups de tonnerre sortant de la nuit de l'orage, vous voyez tout à coup se dessiner une belle vallée sous un rayon de soleil brillant, mais éphémère. Hégésippe eut une de ces vallées-là dans sa vie. Le soleil qui l'éclaira fut l'amour, l'amour chaste, l'amour pur, sinon le plus brillant, du moins le plus doux de tous les soleils.

Aussi, voyez comme le cœur du poëte est reconnaissant à la petite ville où il a goûté le peu de jours heureux qu'il lui a été donné de compter.

Loin de cet Éden de sa jeunesse, c'est à ce paradis perdu qu'il pensait aux jours de la misère et du malheur.

Mon doux pays, alors, me souriait en rêve,
Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves;
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés;
Son dôme occidental dont chaque soir le faîte
S'illumine au soleil comme pour une fête,
Sa tour dont le lichen crevasse le granit,
Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid.
Géants contemporains qui, le front dans la nue,
Se parlent tête à tête une langue inconnue.
Médailles des césars ou des rois, sphinx jumeaux,
Qui jettent aux passants des énigmes sans mots.

Voilà un souvenir du paradis. On trouvera, dans le comte intitulé : *le Gui de Chêne,* un souvenir de l'Ève qui l'habitait, et qu'il appelle sa sœur.

C'est lui qu'il a personnifié dans Ixus ; c'est elle qu'il a essayé de peindre dans Marcaria.

Lisez la chanson d'Ixus, et voyez si la prose du pauvre Hégésippe n'est pas aussi mélodieuse que ses vers :

CHANSON D'IXUS.

I

« Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

» Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Marcaria !

» Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

II

« Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque » chose; apprends à élever des statues et des autels, » car nous serons dieux peut-être. » Et j'ai essayé d'obéir à mes frères; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros, et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Marcaria.

» Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

III

« Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour » hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui » sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses » leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des » trésors et des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Marcaria.

» Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

IV

« Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc e » des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru dans les bois avec un arc et des flèches; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Marcaria.

» Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

V

« Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Marcaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui » monte là-bas derrière ce bois de lauriers? — Oh! ce » n'est rien, » diront les convives. C'est le bûcher

d'Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent a fait mourir. »

Le talent précoce du jeune homme détermina madame F... à essayer de lui ouvrir les portes de la gloire et de la fortune, en lui ouvrant celles de Paris. Elle sollicita, fit solliciter pour lui, et obtint chez Firmin Didot une place de compositeur.

Il commençait comme Béranger ; — comme Béranger, il n'avait qu'un grenier ; — mais aussi, comme Béranger, il n'avait que vingt ans.

« Ma chambre est petite et froide, écrit-il à cette amie, qui sera, comme la Béatrix du Dante, le seul amour du poëte ; mais, la nuit, j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. »

Puis vous avez vu ses souvenirs poétiques ; — attendez, il ne se lasse jamais de les redire. Ceux dont le bonheur n'est que dans le passé regardent obstinément et mélancoliquement derrière eux.

« Je me console un peu de mon exil, en repassant une à une dans mon esprit toutes nos scènes de bonheur. Nous lisons notre auteur favori, nous entendons une douce musique, nous admirons le beau clair de lune ; ma main a touché la vôtre, nous parlons de nos

amours, du paradis. Il y a bien longtemps de tout cela, n'est-ce pas? Oui, entre cette époque et le moment où je suis, il me semble qu'il s'est écoulé des siècles de peine et d'ennuis... En écrivant cela, je souris, et en même temps j'ai envie de pleurer. Mon Dieu, comme j'étais heureux alors, et comme tout ce bonheur a passé vite! Du moins, je n'ai pas le regret de n'avoir pas su apprécier mes beaux jours quand je les tenais. Il vous souvient, n'est-ce pas, que quelquefois je vous disais avec épouvante : « Aimons-nous bien maintenant, car » un pressentiment me dit que nous ne nous verrons » pas toujours. » Eh bien, avais-je raison? Combien y a-t-il de temps que je ne vous vois plus; et quand vous reverrai-je? »

C'était surtout un bon cœur, que ce cœur de poëte. Le 28 juillet, il prend un fusil, court au feu et se bat. Mais, au milieu de la fumée, il voit tomber l'homme sur lequel il a visé. Singulière contradiction, il tirait pour tuer! Eh bien, un homme tué, il jette son fusil, rentre chez lui tout bouleversé, et, d'une main tremblante, écrit à celle qu'il appelle sa sœur :

« Oh! ma sœur! ma sœur! j'ai tué un homme; mais je te jure que j'en sauverai un autre! »

Et, le lendemain, en effet, il couvre de son corps un suisse blessé, le fait entrer dans une allée, lui donne son unique redingote, et rentre chez lui en bras de chemise.

Mais bah! pourquoi penser à cela? Il fait si chaud en juillet, et il y avait si loin de juillet à décembre !

Pourquoi songer à l'hiver en plein été? Puis, un homme sauvé, cela vêtit si bien le cœur, que le corps ne doit plus avoir froid.

Pauvre Hégésippe! c'est à partir de ce moment que commence sa vie nomade, cette vie qu'on lui reprochait tant autrefois, quand il s'agissait de lui donner un morceau de pain, qu'on lui reprochera peut-être encore aujourd'hui, qu'il s'agit de lui donner une tombe.

Mais, que voulez-vous! il n'y avait plus moyen de travailler dans les imprimeries; les ouvriers insurgés maltraitaient ceux qui ne voulaient pas faire grève avec eux. *Le Gui de Chêne* craignit d'être brisé au vent de l'émeute.

Hégésippe quitta l'imprimerie et se fit maître d'études.

C'est lui-même qu'il faut entendre parler de son propre enfer.

« Pourquoi, s'écrie-t-il, vous ai-je quittée, ma sœur? Pourquoi m'avez-vous laissé venir? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes quand vous deviez donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : « Je le veux; » vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir, et vous ne l'avez pas fait! Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter, pour me jeter, les yeux ouverts, dans un abîme de misère et de honte! Maintenant, je n'ai plus d'espérance. Vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées; pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime, et j'ai besoin de vous le répéter; car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas, et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer. Je vous aime, car je vous dois mes seuls ours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au der-

nier soupir, je vous aimerai et vous bénirai. Je ne vous donne pas d'adresse : qui peut savoir où je coucherai demain? »

En effet, nul, pas même Hégésippe, ne savait où il coucherait le soir.

Pendant trois mois, il coucha dans un chantier. Puis, au bout de trois mois, cet asile dont il se contentait fut découvert, et on l'en chassa.

Alors, à pied, un matin d'avril que le soleil brillait au ciel, il partit, laissant Paris derrière lui et marchant dans la direction de Provins.

Il était décidé à marcher tant que ses forces le lui permettraient. Aux premières maisons de la ville, il tomba exténué, mourant, évanoui. Une fermière le recueillit, — madame Guérard.

Tenez, voici le chant de grâce du convalescent. Oh! il est toujours bon de secourir un poëte

LA FERMIÈRE.

A MADAME GUÉRARD.

Amour à la fermière; elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.

Vieux vagabond qui tend la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer,
Là, le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore:
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette;
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats,
La ferme et la fermière!

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

Là, il retrouve encore un instant l'ange aux ailes d'azur qu'on appelle l'Espérance. Quelques bons cœurs lui viennent en aide : nommons-les, cela fait plaisir de nommer des hommes bons et compatissants; M. Gervais, M. Boby de la Chapelle l'encouragent à fonder un journal et lui font quatre-vingts souscripteurs.

Une chanson, fort innocente d'ailleurs, blesse un fonctionnaire puissant, un cartel est échangé entre le poëte et un jeune homme parent de ses hôtes; il doit

quitter cette douce maison qui s'est ouverte pour lui, et retourner dans l'enfer d'où il croyait être sorti.

Et, cependant, il était si bien dans cette petite ferme, il y avait si vite oublié les jours mauvais et les vers satiriques, il s'étonnait tant de la haine qu'il avait jurée au monde en sentant son pauvre cœur glacé se réchauffer sous le souffle de son ancien, de son seul amour !

Prophète de malheur, il avait prédit la destruction de Paris.

Il avait dit :

Alors s'accomplira l'épouvantable scène
Qu'Isnard prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert, les barbares, surpris,
Demanderont où fut ce qu'on nommait Paris.
Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra point l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera : les quatre vents du ciel
Sur le terrain fumant feront grêler le sel,
Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.

Maintenant, il s'étonne d'avoir écrit de pareils vers ; où donc était son esprit? où surtout était son cœur?

Aussi je m'égarais à des vers imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes ïambes ardents ;

Je haïssais alors, car la souffrance irrite;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poëte?... Un baiser et du pain.

Aussi, voyez comme ce calice lui coûte à boire, comme ce jardin des Oliviers, où il a sué sa passion, lui est rude à monter, comme le vers qui s'échappe d'un cœur nageant dans le fiel dit que ce cœur est triste jusqu'à la mort! Le voilà donc retombé dans la satire, à laquelle il croyait avoir dit adieu.

A partir de ce moment, c'est-à-dire de 1834 à 1838, sa vie n'est plus qu'une longue suite de douleurs, de besoins, de désespoirs, rendus plus grands et plus terribles par quelques heures pendant lesquelles le malheur semble se lasser.

Oh ! dans ces rares minutes d'apaisements, comme ses vers redeviennent harmonieux, comme sa poésie redevient douce !

Tenez, il croit avoir trouvé enfin une place de douze cents francs par an. Douze cents francs par an pour l'hôte des chantiers déserts, pour le mangeur de trognons de choux et de feuilles de salade ramassées au coin des bornes, c'est le Pactole

Il chante, alors.

Dites-moi s'il y a fauvette ou rossignol chantant un chant plus suave et plus mélodieux!

LA VOULZIE.

ÉLÉGIE.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures:
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons
Dans le langage humain traduit ses vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère,
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,

Bluet éclos parmi les roses de Provins:
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique, est bordé de tombeaux
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encor au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Par malheur, le poëte, si facile à l'espérance, si crédule au bonheur, si prompt à la haine, car il a tous les défauts des âmes ardentes, par malheur, le poëte ne sait pas mendier. C'est un secret qu'il demande à un chien de ses amis.

Dites-moi, avez-vous lu vers plus charmants que ceux-ci?

A MÉDOR.

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux.

Chien sans pâtée et poëte sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbottions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos se meuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent:
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale;
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale,
Si j'égratigne, on m'appelle enragé!
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait,
Bien peu... celui de ton collier, peut-être:
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux;
J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots;
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche?
Nouveau Pâris, arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le riche à son banquet,
Je ne sais rien... rien que flatter Lazare:
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
Dont la laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent; mais moi..
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entrais là, le pied me balaîrait,
Hué de tous, et mordu par toi-même:
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Au reste, comme le cœur endolori comprend bien la douleur, on lui dit d'aller voir un homme à qui il vient d'arriver un grand malheur.

Il secoue la tête.

— On ne console, dit-il, que ceux qui veulent être consolés.

Puis il prend une plume et écrit ces vers, qu'il envoie à sa place.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE.

Oh! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire;
Oh! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie
Mourant réjouissait Sion et Samarie,

Hérode, Pilate et l'enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et sur le Golgotha, noir de peuple infidèle,
Quand les vautours à grands bruits d'ailes,
Flairant la mort, volaient en rond;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine,
Pour consoler Jésus, se posa sur son front.

Oubliant pour la croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas! du sang divin;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « A quoi bon?...

A quoi bon te rougir aux blessures divines?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,

Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire;
Oh! non, je n'irai pas!

Quinze mois avant sa mort, le 21 juillet 1837, il écrit: « Je suis convaincu par l'expérience que je ne suis bon à rien, sinon à écrire; mais je ne suis pas encore assez habile pour subvenir ainsi à tous mes besoins. Je me suis assigné six mois d'apprentissage, et, pour vivre pendant ce temps, je me suis résigné à donner des leçons particulières à des enfants, ressources provisoires et précaires, sur lesquelles on ne peut pas fonder son avenir. Le temps approche, et je n'ai pas encore fait beaucoup de progrès. Et puis mes enfants, au rebours des hirondelles, se sont envolés loin de Paris à l'approche de l'été. Je viens de vendre un volume de prose et de vers qui devait être composé à mon choix. Pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur. »

Maintenant, après le découragement, voici la prophétie; il est vrai qu'il approche de la tombe, et que l'œil des mourants voit au delà des horizons humains.

C'est à sa sœur, à sa Béatrix, à sa Marcaria qu'il écrit:

« Le manque du nécessaire a toujours paralysé mes efforts en littérature. *Pour gagner, il faut avoir.* Si j'étais un fils de famille au lieu d'être tout simplement Hégésippe Moreau, il y a longtemps, je crois, que j'aurais de la réputation. Un monsieur que je n'ai vu qu'une fois chez madame Ferrand, et qui a joué un rôle politique sous la Restauration, M. de V..., vient de m'adresser une épître de quatre cents vers où il me flatte beaucoup, ce qui enchante madame Emma Ferrand. *Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront :* C'EST DOMMAGE! *et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert.* Ma sœur, ma bonne sœur, pardonnez-moi de vous entretenir si longuement de mes peines. Le malheur rend un peu égoïste. Si vous étiez là, je ne pourrais m'empêcher de poser ma tête sur votre épaule et de pleurer comme un imbécile, et je fais comme si vous étiez là : seulement, au lieu de parler, j'écris... »

Enfin, l'heure fatale arrive où les forces manquent au corps, le courage au cœur, la foi à l'âme.

L'hiver approchait; il ne restait plus assez de flammes dans ce pauvre flambeau pâlissant pour braver les bises de décembre. Hégésippe demanda comme une faveur de passer à l'hôpital la dure saison.

Il y entra dans le mois d'octobre, le spectre de Gilbert marchant devant lui.

C'est là que, sentant son âme prête à quitter son corps, il adressa ces derniers vers à cette fille du ciel qui va remonter au ciel:

A MON AME.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes,
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts;
Pleurs et sueurs, depuis, les ont couverts:
Je connais trop ce monde, et je m'ennuie:

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse :
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis, semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage!

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Fuis sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants, lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais.
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir et tu gémis!... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice, ni témoin,
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé!);
Mais toi, mon âme, à Dieu ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras;
Quand des enfants à tête franche et blonde
Auprès des morts joueront, tu souriras·
Tu souriras lorsque, sur ma poussière,
Ils cueilleront les saints pavots tremblants;
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu.

Une fois entré à l'hôpital, Hégésippe avait cessé d'être un homme et était devenu un numéro.

Le numéro 12.

Dans la nuit du 18 au 19 décembre, le numéro 12 se trouvant plus mal, on envoya chercher un prêtre.

Vers une heure du matin, le 20 décembre, le numéro 12 reçut le dernier sacrement.

Dans la journée du 20 décembre, le numéro 12 mourut.

Un seul ami, M. Sainte-Marie Marcotte, était venu voir le numéro 12 à l'hôpital et avait laissé son adresse, pour qu'on le fît appeler en cas de besoin.

Le 20 décembre, vers trois heures de l'après-midi,

un infirmier entra chez M. Sainte-Marie Marcotte et lui annonça que le numéro 12 était mort.

Voilà tout le bruit que fit la mort d'un homme dont les vers avaient inspiré une si grande admiration à Henri de Latouche, qu'après avoir lu *l'Hiver, les Cloches* et *la Voulzie,* il courut chez l'auteur du *Dieu de bonnes gens,* des *Deux Sœurs de Charité* et du *Vieux Vagabond,* en criant :

— Enfin, Béranger, j'ai donc trouvé un plus grand poëte que vous !

BÉRANGER

I

C'est dans les œuvres mêmes de Béranger qu'il faut chercher sa vie, comme on a été obligé de le faire pour celle d'Horace.

Si les événements contemporains, au milieu desquels Béranger a vécu en les traversant, nous étaient aussi inconnus que le sont à beaucoup de personnes ceux du siècle d'Auguste, nous en retrouverions la trace dans Béranger, comme, dans les *Odes* du poëte de Venusium, nous retrouvons la trace de tous les événements qui ont agité le vieux monde romain.

En France, pays des comparaisons, on a comparé le chantre de Napoléon Ier au chantre du second César. On a parlé de l'humble naissance du poëte français, et l'on

a dit que le poëte romain était, de son côté, le fils d'un *affranchi d'Auguste.*

Rectifions une petite erreur du biographe : Horace était fils d'un affranchi, mais non pas d'un affranchi d'Auguste. Horace, né soixante-six ans avant le Christ, l'an 689 de la fondation de Rome, ne pouvait pas être fils d'un affranchi d'Auguste, né soixante-trois ans avant le Christ, c'est-à-dire plus jeune de trois ans qu'Horace.

Ce fut, au reste, une des rages du pauvre Béranger que de s'entendre dire éternellement qu'il imitait un homme dont il ne pouvait lire les œuvres que dans une traduction.

Au reste, chez tous les deux, même génie, passant facilement d'une forme à l'autre et de l'expression simple à l'expression élevée; même penchant à la satire; et c'est ce penchant à la satire qui a fait Béranger un chansonnier à part, non pas plus verveux, non pas plus philosophe, non pas plus tendre, mais plus actuel, plus social, plus élevé que Désaugiers; mêmes éloges du vin, mêmes tendresses, nous dirions presque mêmes faiblesses pour les femmes, si, à notre avis, les poëtes ne trouvaient pas une inépuisable force dans cette faiblesse.

Le grand rapport qui existe entre les deux poëtes, c'est le besoin de repos, le culte de la paresse. Mais le repos et la paresse, chez le poëte, ne s'appliquent qu'au corps. Le repos et la paresse du corps, c'est le travail de l'esprit; que Béranger rêve couché sous les ombrages de Passy, ou qu'Horace médite au bruit des cascades de Tibur, au fond du rêve de l'un, au fond de la médita tion de l'autre, quelque chose vit, s'agite, se crée, qu verra la lumière quand l'heure sera venue. Ce quelque chose, c'est l'œuvre, c'est-à-dire la renommée, c'est-à-dire l'immortalité du poëte, le monument plus durable que l'airain : *œre perennius*.

Quant à nous, ne nous occupons point de ces subtiles comparaisons, laissons-les aux rhéteurs, aux faiseurs de discours, aux académiciens, à ceux enfin qui disent qu'Horace était fils d'un affranchi d'Auguste.

Au reste, de même qu'Horace nous raconte dans ses discours de qui il est fils, Béranger va, dans ses chansons, nous dire la date de sa naissance, et l'état, sinon de son père, du moins de son grand-père.

II

Pierre-Jean de Béranger, en véritable enfant de Paris qu'il devait être, naquit, comme Molière, son voisin du pilier des Halles, au centre de la grande ville.

La maison qu'habitait sa famille était située rue Montorgueil, n° 50. Aujourd'hui, elle a disparu, comme tout disparaît dans notre siècle de démolitions, et l'on en chercherait inutilement la place au milieu du nouveau marché.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée,
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond : « Vois-le sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
Un coup de foudre ajoute à mes présages;

Ton fils, atteint, va périr consumé ;
Dieu le regarde, et l'oiseau, ranimé,
Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Voilà les renseignements que le poëte nous donne lui-même sur sa naissance. C'est en 1822 que ce souvenir lui revient; il a alors quarante-deux ans.

Dans cette chanson, ni dans aucune autre, Béranger ne parle de son père ni de sa mère. C'est qu'il n'obtint pas même de cette dernière la nourriture que Dieu donne pour rien, — le lait.

Elle n'aimait pas l'enfant et n'aima pas davantage le jeune homme; Béranger ne se souvenait de l'avoir vue qu'une seule fois dans sa vie; il avait alors dix-sept ans.

On mit le nouveau-né en nourrice ; c'est toujours lui qui nous l'apprend, et il a le soin d'intituler la chanson où il va parler de sa seconde mère : *Chanson historique.*

En effet, tout est historique dans cette chanson, à laquelle nous pouvons ajouter des *notes* de la plus grande exactitude.

De souvenir en souvenir
J'ai reconstruit mon édifice,

Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux,
Le chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps!
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris !
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne, je débarquai;
Pour la chanson, climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice...

Tout à l'heure, nous verrons quel brave homme c'était que ce vieux mari que Béranger appelait son *vra père.*

Verre en main, Jean le vigneron,
Chantait les gaietés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormiro tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous;
Il entre sans que le chien jappe.

Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe...

On reconnaît à ce détail le contemporain de l'auteur de *l'Enfant du Carnaval.*

Cette nappe fripée amena une grande catastrophe.

Hélas ! l'odeur du récollet
Fait, pour *neuf mois,* tourner mon lait.

La nourrice enceinte, il fallut essayer d'une nourriture quelconque qui remplaçât le lait de femme. On essaya du lait de vache et du lait de chèvre; l'enfant repoussa l'un et cracha l'autre. Enfin, Jean eut l'idée de tailler un morceau de pain en forme de mouillette, de le tremper dans du vin, et de le faire sucer à l'enfant.

Cette fois, l'enfant suça, et de tout son cœur.

Il eut cette ressemblance avec Gargantua et Henri IV.

Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.

Ce fut donc la nourriture première du chansonnier.

Il resta deux ans, à peu près, chez le père Jean. Pendant ces deux ans, on avait oublié de payer les mois de nourrice ; ce qui n'avait pas empêché le bonhomme et sa femme d'avoir toute sorte de soins du nourrisson.

Un jour, on reçut de Paris une lettre qui invitait la nourrice à ramener l'enfant, et à venir en même temps toucher le prix de ses mois.

Ce fut une grande douleur pour le père Jean. Il s'était peu à peu pris à l'espérance qu'on ne réclamerait point l'enfant et qu'il le garderait.

Il se décida cependant à partir pour Paris avec le marmot, dont il commença par contester la possession au grand-père. Mais, ayant succombé dans cette prétention, il refusa d'abord de rien toucher pour les mois de nourrice. Enfin, on obtint de Jean qu'il prit *son dû,* comme on avait obtenu de lui qu'il rendît l'enfant. Et Jean s'en retourna, tout attristé, rejoindre sa femme en Bourgogne.

Espérons qu'il s'est consolé avec *le lait* de la vigne.

Comme il faut être juste avec tout le monde, ne laissons point peser sur un récollet l'accusation grave d'avoir fait tourner le lait de la nourrice de Béranger. *Récollet* est là comme une preuve que les poëtes, dans leur culte pour les vers, sacrifient tout à la rime, même la vérité.

Le récollet était tout simplement le curé de la paroisse.

C'est donc en Bourgogne, c'est donc à Auxerre que Béranger passa cette vague époque de la vie où l'homme est déjà né, mais n'existe pas encore; ces premiers mois de l'enfance qui sont les premières minutes du jour, minutes qui n'appartiennent déjà plus à la nuit, sans appartenir encore à la lumière, que les Latins nos pères appelaient *alba* et que nous avons appelées *aube*, à cause de leur pâleur.

L'enfant n'était pas beau. L'homme se charge de nous l'apprendre lui-même :

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant.

Fut-ce à cause de cette laideur qu'il n'obtint pas de celle à qui il ne dut que le jour toute la tendresse qu'un fils a le droit d'attendre de sa mère? Je n'en sais rien.

Tant il y a que ce fut chez son grand-père que l'enfant revint.

On laissa, pendant trois ou quatre ans, l'enfant jouer et polissonner à son aise, être heureux à cœur joie ; puis le moment des premières douleurs vint.

On le mit à l'école chez un abbé qui demeurait rue des Boulets, faubourg Saint-Antoine. C'est du haut des

murs de sa pension qu'il assista à la prise de la Bastille.

Ce souvenir de sa première jeunesse lui revint en 1829, lorsqu'il était dans une autre bastille, à la Force! Hélas! jamais le peuple ne fait la besogne tout à fait...

Voyez la chanson intitulée *le Quatorze juillet*.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!
A la Bastille! aux armes! vite aux armes! »
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous.
Je vois pâlir, et mère, et femme, et fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple! il a pris la Bastille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour!...

Le lendemain, un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici, d'un peuple esclave,
Le despotisme étouffait tous les cris;
Mais des captifs, pour y loger la foule,
Il creusa tant au pied de chaque tour,
Qu'au premier choc, le vieux château s'écroule.
Un beau soleil a fêté ce grand jour! »

Il y avait juste quarante ans *qu'un beau soleil avait fêté ce grand jour*. En quarante ans, Béranger avait vu couper la tête du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, grandir et tomber la Convention, passer le

Directoire, poindre Bonaparte, arriver Napoléon; il avait vu la gloire et la chute de l'Empire, il avait vu ce cadavre de règne galvanisé qu'on appelle les Cent-Jours, le second retour des Bourbons, la mort de Louis XVIII, l'avénement au trône de Charles X, et, à travers les barreaux de sa prison, en regardant l'avenir, il souriait au soleil de juillet 1830, qui ne se trompa que de quelques jours pour être l'anniversaire de celui de 1789.

Cette prise de la Bastille laissa un profond souvenir dans l'esprit de l'enfant; mais un autre souvenir non moins profond s'y incrusta en même temps.

Un maître d'armes, nommé Valois, venait donner des leçons dans la pension du faubourg Saint-Antoine; il amenait avec lui une petite fille de dix à douze ans, c'est-à-dire de trois ans plus âgée que Béranger, laquelle, dressée par lui à l'escrime, lui servait de prévôt et faisait des armes avec les enfants.

Cette petite fille était la nièce de ce maître d'armes et s'appelait Judith.

C'est cette même Judith qui vécut *cinquante-neuf ans* avec le poëte et qui est morte trois mois avant lui.

Un beau matin, sans consulter l'enfant, on vint le

prendre et on lui annonça qu'il partait pour Péronne, la ville pucelle.

Notre poëte avait là une tante paternelle, tenant auberge.

C'était une excellente femme, dont Béranger a conservé jusqu'à sa mort le meilleur souvenir.

Une anecdote que nous raconterons en temps et lieu sera une preuve de ce que nous avançons.

On embarqua l'enfant, — cette fois, l'homme a oublié de nous dire par quel coche, — et il arriva à Péronne sans accident.

C'est encore à lui de nous guider.

En 1831, c'est-à-dire à cinquante et un ans, le poëte retourne à Péronne ; alors, il adresse une chanson *à ses parents et amis de Péronne, ville où il a passé une partie de sa jeunesse, de* 1790 *à* 1796.

Ce fut chez sa tante aubergiste que s'accomplit la première partie de la prédiction de la fée : *garçon d'auberge, puis imprimeur.*

Salut à vous, amis de mon jeune âge !
Salut, parents que mon amour bénit !
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid...

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin;
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le *métier de Franklin.*

Vous n'ignorez point, chers lecteurs, que Franklin était imprimeur à Philadelphie.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon;
Ici, ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ce n'était point là une métaphore. Lorsque les Autrichiens bombardaient Lille, l'enfant devait entendre le bruit matériel du bombardement.

De ces impressions de jeunesse lui vint cette grande haine contre l'ennemi

Aussi conserve-t-il de ce bruit du canon autrichien une impression plus vive que des événements de Paris.

Le canon de 92 détourne les regards de l'enfant des échafauds de 93.

Sur ce grand événement social, le poëte hésite à se prononcer.

Il se contente de dire, en s'adressant à une femme qui avait représenté la déesse de la liberté :

Vous traversiez des ruines gothiques;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas;
Les fleurs pleuvaient, et les vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats;
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
Déesse de la liberté ! »

De noms fameux cette époque est flétrie;
Mais, jeune encore, je n'ai rien pu juger;
En épelant ce doux nom de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger!...

Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire en 1792, que s'accomplit cette autre prédiction :

« Un coup de foudre ajoute à mes présages,
Ton fils, atteint, va périr consumé! »

En effet, un orage grondait sur Péronne ; la tante de Béranger, personne dévote, avait grand'peur du tonnerre ; d'une main, elle faisait le signe de la croix ; de l'autre, elle aspergeait la maison d'eau bénite, quand, tout à coup, l'enfant, qui, le front collé aux vitres, regardait les beaux éclairs, tombe à la renverse sans pousser un cri, tandis que la fenêtre s'ouvre avec fracas ; le fluide électrique venait de traverser la chambre.

Dans l'antiquité, ceux que la foudre avait touchés étaient saints; nous ne croyons pas que le tonnerre ait gâté quelque chose à l'organisation de Béranger.

C'est à Péronne que Béranger fait sa première communion ; huit jours après, l'église ferme.

L'enfance, à notre avis, finit où commence le premier travail de l'homme; du moment où Béranger entre dans une imprimerie, il n'est plus un enfant.

Cette imprimerie était celle de M. Laisney.

« C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage, dit Béranger dans une note du deuxième volume de ses chansons; n'ayant pu parvenir à m'apprendre l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais. »

Le poëte, reconnaissant comme toujours, a, dans une chanson, consacré le nom du digne maître imprimeur :

Cette chanson est intitulée *Bonsoir.*

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si ces doux fruits que pour moi Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.

Un autre nom, à la date de cette époque, reste encore dans la mémoire du poëte. Or, comme il a, lui, la mémoire du cœur, ce nom, ainsi que celui de Laisney, aura sa part d'immortalité.

C'est le nom de M. Quénescourt.

Modeste et bon, cette homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et, par ses dons, au pauvre a semblé riche...
Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Longtemps son nom se lire sur la pierre.

Ce n'est pas tout : le poëte fit son épitaphe. — Venu de Péronne à Nanterre, ce fut là que mourut Quénescourt.

C'est donc dans le cimetière de Nanterre qu'il faut aller chercher cette épitaphe :

Vous qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu
Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière
Brillait sous l'humble habit de cette homme ingénu,
Saluez-le sous cette pierre.

Voilà tous les détails que nous avons sur le séjour du poëte à Péronne.

III

Vers la fin de 1796, Béranger revint à Paris. — Il avait seize ans.

Pendant les six ans qu'il avait passés à Péronne, Béranger avait appris le français ; mais, quels qu'eussent été ses efforts et sa persistance, il n'avait pu apprendre le latin.

Quant au grec, il n'y songea même pas.

Il le dit en vers et le redit en prose.

Jamais, hélas! d'une noble harmonie,
L'antiquité ne m'apprit les secrets ;
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais!
Que demander à qui n'eut point de maître?
Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et ces épis que mon printemps voit naître,
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé!

Voilà la plainte en vers, passons à la lamentation en prose :

« Oh ! que de fois, dit le poëte, j'ai maudit cette langue latine ! Vous ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune homme poussé par le démon des vers, et

qui n'a pas même décliné *musa* à vingt ans. Honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui l'auraient mise à nu, ou quelquefois je faisais, en rougissant, l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient au-dessus du préjugé ; mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude. Triste recette pour moi si paresseux, et qui me rappelais que, tout jeune, et malgré mon excellente mémoire, je n'avais jamais pu apprendre mes prières en latin ; et puis alors de beaux désespoirs ! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie ! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant répandue qu'un homme, sans le latin, ne pouvait pas bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge ; mais, alors, j'ai éprouvé un autre désappointement : j'avais beau protester que je n'avais lu Horace que dans les traductions, « Bonne plaisanterie ! » me disait-on ; « ne voit-on pas que vous l'avez étudié ; vous l'imitez sans cesse. »

Comme je connais cela, cher poëte ! que de fois n'a-t-on pas dit aussi, au beau temps de mon ignorance, que

j'avais imité des choses que je n'avais jamais lues!

Quoi qu'il en soit, lorsque Béranger revint de Péronne, le grand-père eut un instant l'espoir que la fée s'était trompée en prédisant que son petit-fils serait poëte ; en lui voyant, à dix-sept ans, tant de bon sens, tant de calme, une raison si mûre, il s'écria :

— Toi, un poëte! Dieu merci, tu ne seras jamais qu'un gros banquier.

Le pauvre vieux tailleur n'était pas doué de la double vue. Le jeune homme nageait en pleine comédie.

Il avait rêvé une pièce dans le genre d'Aristophane, et commencé une satire de mœurs contemporaines sous le nom des *Hermaphrodites*.

La jeunesse dorée en avait fourni le sujet.

Mais le poëte lui-même fut mécontent de son œuvre ; il l'enterra vivante comme une vestale qui a laissé mourir le feu sacré.

Alors, il commença un poëme épique : *Clovis*.

Il eut le bonheur de juger du poëme aussi nettement qu'il avait fait de la comédie, et l'abandonna

Outre l'ignorance des deux langues qui sont près de nous les interprètes de l'antiquité, le poëte avait peu de sympathie pour les sujets antiques.

Il dit lui-même :

« Je ne sais quelle voix me criait : « Non, les Latins » et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles ; » ce sont des flambeaux ; sachez vous en servir. » Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe, services que je n'ai jamais oubliés. »

Mais une chose que l'on comprendra facilement, c'est qu'en ébauchant des comédies et en cultivant des poëmes épiques, on ne s'enrichit pas.

Béranger était donc sans le sou.

Il en est de sa détresse comme de son regret de ne pas savoir le latin ; il l'a racontée en vers et en prose.

« J'étais si pauvre, dit-il, que la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours d'une maigre panade que je faisais moi-même, tout en entassant rimes sur rimes, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette *riante* époque de ma vie où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillèrent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut ré-

pandre son charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre! »

O printemps, jeunesse de l'année! ô jeunesse, printemps de la vie! a dit Pétrarque, et, après lui, Métastase.

Oh! le bon temps où nous étions si malheureux! disait Ninon.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans! dit à son tour Béranger.

Cette lutte contre la misère dura jusqu'en 1803. Ce fut, sans doute, pendant cette période que le poëte connut Lisette et apprécia Frétillon.

L'admirable chanson des *Gueux* est, selon toute probabilité, un souvenir de ce *bon temps*.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Ce grabat m'a bien l'air de faire partie des *meubles meublant,* comme dit mon bail, le grenier du poëte.

Mais, en 1803, une grande joie lui arrive. Presque aussi pauvre que Malfilâtre, presque aussi désespéré que Gilbert, il a l'idée d'écrire à Lucien Bonaparte.

Lucien faisait lui-même des vers : il est vrai qu'il les faisait mauvais, témoin son poëme de *Charlemagne ;* mais, chose rare dans l'espèce, il aimait ceux qui les faisaient bons.

Nous ne voulons pas dire que les vers de Béranger fussent bons, mais bien certainement l'avenir y était en germe, et *les Deux Sœurs de charité, le Dieu des bonnes gens, Mon Ame, les Fous*, et tant d'autres merveilles semées par la main du Seigneur dans l'âme du poëte, devaient commencer, dès lors, à sortir de terre comme la moisson en avril.

A cette époque, Béranger était républicain; c'est une ressemblance de plus avec Horace, qui, après avoir été tribun des soldats sous Brutus, devint le chantre d'Auguste.

Mais établissons bien cette différence entre Horace et Béranger : c'est qu'Horace flatta Auguste vivant, et que Béranger ne chanta Napoléon qu'après sa mort ou après sa chute, ce qui était plus courageux encore.

« Mon épître d'envoi, dit lui-même Béranger, je me le rappelle encore, était digne d'une jeune tête républicaine et portait l'empreinte de l'orgueil blessé de recourir à un protecteur. »

Lucien ne vit pas, ou ne voulut pas voir la trace de cet orgueil; d'ailleurs, celui qui depuis devint prince de Canino n'était-il pas républicain, et ne refusa-t-il pas plus tard le trône de Portugal? Il est vrai que c'était un bien petit trône.

Trois jours après, le poëte avait sa réponse. Lucien lui donnait un rendez-vous.

Le jeune homme y courut, le cœur bondissant de joie; puisqu'il était reçu, il était protégé : Lucien n'eût pas voulu le recevoir pour le bonheur de le désespérer de vive voix. En effet, le poëte avait trouvé un appui. Par malheur, Lucien quittait la France trois jours après cette entrevue. Mais, en quittant la France, il se souvenait.

Béranger reçut cette lettre :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse; soignez surtout la délicatesse du rhythme; ne cessez point d'être hardi, mais soyez plus élégant.

» LUCIEN,

» Membre de l'Institut. »

« Pendant les Cent-Jours, dit le poëte, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques, les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. »

Notre poëte n'était pas riche; mais, au moins, il avait le pain et l'habit assurés; *victum et vestitum,* comme disaient les Latins, avec lesquels, à son grand regret, il ne pouvait converser que par interprètes.

Et, cependant, rien ne reste de cette époque comme poésie; il est probable qu'il fit dans la période suivante, de 1803 à 1806, le volume qu'il jeta au feu, lorsque la censure ne lui permit point de dédier son livre à Lucien

Il est vrai qu'à cette époque Landon venait de fonder les *Annales du Musée,* et que Béranger fut un des collaborateurs de l'immense ouvrage.

Mais tout cela était en quelque sorte un bien-être d'accident, une fortune d'occasion; ce n'était pas, nous ne dirons point cette médiocrité dorée d'Horace, que

son imitateur était loin d'espérer, mais même cette modeste ambition que le poëte formulait ainsi : *De quoi vivre, avec un peu de loisirs.*

Cette ambition fut enfin réalisée.

M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes,* obtint pour Béranger, de M. de Fontanes, grand maître de l'Université, une place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'instruction publique.

La place était de cent cinquante francs par mois, dix-huit cents francs par an.

C'était ainsi que s'accomplissait la troisième prédiction de la fée :

« . . . . Vois-le sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur *et commis.* »

Une des chansons de Béranger est adressée à M. Arnault le jour de sa fête.

Une note y consacre la reconnaissance de Béranger pour l'académicien :

« Je ne livre cette chanson à l'impression, dit-il, que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le

ton qui y règne ne m'ait point permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps et me sera toujours précieuse. »

La chanson porte la date de 1812, la note celle de 1815.

Ce fut pendant qu'il était *commis* que Béranger abandonna tous les rêves de théâtre et de poëme épique, et adopta définitivement la carrière de *chansonnier*, comme la Fontaine avait adopté celle de *fablier*.

La première des chansons *reconnues* par Béranger porte la date de 1810 ; elle a pour titre *les Gourmands*, et s'adresse, selon toute probabilité, aux Cambacérès, aux d'Aigrefeuille, aux Grimod de la Reynière.

Elle n'a rien de remarquable que d'être la source assez maigre du ruisseau qui, au fur et à mesure qu'il s'éloignera de cette source, deviendra un fleuve magnifique.

La seconde chanson, qui porte la date de 1810, est intitulée *la Musique*.

Elle prouve seulement une chose, c'est que Béranger, en véritable Parisien qu'il est, n'entend rien à la musique.

On demandait à Charles X, roi français s'il en fût:

— Aimez-vous la musique, sire?

— Je ne la crains pas, répondit le roi.

Moins brave que le descendant de saint Louis, notre chansonnier la craignait, surtout si elle était de Cimarosa ou de Weber.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.

Nature n'est rien,
Mais l'on recommande
Goût italien,
Et grâce allemande.

L'année 1811 nous donne une chanson seulement : *le Mort vivant.*

On voit, par l'un des couplets, qu'il est déjà question de l'expédition de Russie.

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi, je suis mort! je suis mort!
Que près d'un feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

Ces trois chansons présentent un progrès sensible l'une sur l'autre. On y trouve la richesse de la rime et le culte de la forme, qui sont, au génie de Béranger, ce

qu'une charmante toilette est à la beauté d'une femme.

L'année 1812 fournit un contingent plus nombreux que les deux précédentes.

Quatre chansons datent de 1812 : *la Bonne Fille, ou les Mœurs du temps* (ne pas confondre avec *Frétillon*); *A Antoine Arnault* (c'est la chanson dont nous avons déjà parlé); *Ainsi soit-il! les Gueux.*

Dans *Ainsi soit-il*, un couplet fait allusion à l'oppression sous laquelle étouffait alors la pensée.

Qu'on n'oublie pas que le poëte était commis à l'instruction publique, c'est-à-dire à la machine pneumatique même.

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

La quatrième chanson est un chef-d'œuvre, *les Gueux.*

Voilà le premier éclair du génie, le véritable sourire de la Muse.

Tout le monde connaît cette merveille d'entrain, de poésie, de pensée, de verve, de forme, et, cependant, notre plume, notre esprit, notre cœur, tout veut que nous la citions en entier.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux :
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté,
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté!
Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
A longtemps régné, dit-on,
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand;

Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant,
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir;
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour, qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux:
Vivent les gueux!

France! n'oublie pas cette date de 1812. C'est l'année où un grand poëte s'est révélé.

Quand les siècles seront écoulés, quand les temps seront révolus, quand le souvenir même des douleurs politiques sera éteint, quand Dieu, sphinx sublime, aura

donné aux nations le mot des grandes catastrophes, nous dirons à la Russie victorieuse, à l'Autriche traître, à la Prusse douteuse : « Que vous reste-t-il de l'année de la grande lutte, où, comme Jacob, la France a plié pour la première fois les reins, sous l'étreinte de l'ange de la mort? Rien que le souvenir stérile de votre alliance avec la neige et le froid! Il nous reste, à nous, la révélation du poëte qui, fils pieux, a eu, selon l'expression d'un autre poëte, *des chants pour toutes nos gloires, des larmes pour tous nos malheurs.*

IV

1813 ne fournit que trois chansons au recueil de Béranger.

La première est *le Roi d'Yvetot*, la plus populaire peut-être des chansons de notre poëte.

C'était de l'opposition, légère, il est vrai; mais c'était de l'opposition.

> Il n'agrandit point ses États,
> Fut un voisin commode,
> Et, modèle des potentats,
> Prit le plaisir pour code.

Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La! la!

M. de Fontanes entendit parler de la chanson, il voulut l'avoir. Non-seulement Béranger la lui donna, mais encore il la lui chanta pour lui apprendre l'air.

L'air et la chanson arrivèrent jusqu'à l'empereur.

Il retint la chanson, mais ne put retenir l'air. Louis XV et Napoléon sont les deux souverains qui ont chanté le plus faux de la monarchie.

La seconde chanson de l'an 1813 est *le Sénateur.*

Elle était destinée à dérider le sourcil froncé peut-être par *le Roi d'Yvetot.*

La troisième fut *l'Académie et le Caveau.*

Il existait autrefois, et il existe encore aujourd'hui, une académie chantante appelée *le Caveau moderne.* Aujourd'hui, elle ne fait guère plus de bruit que sa sœur aînée, et l'on ne se doute pas davantage qu'elle existe. Mais, alors qu'elle était présidée par Désaugiers et qu'elle comptait au nombre de ses membres Armand Gouffé, Radet, Barré, Rougemont, Dumersan, Moreau,

elle avait son retentissement en France et même à l'étranger.

Ce fut en 1813 que Béranger, qui ne voulut jamais être de la grande académie, sollicita et obtint la faveur d'être de la petite.

La chanson qui lui tint lieu de discours de réception n'est pas une des meilleures qu'il ait faites.

1814 arrivait; l'ennemi enveloppait la France, au cœur de laquelle il allait pénétrer par trois points différents; dans tout ce qui restait de l'Empire, et, de l'Empire il ne restait que la France, on entendait retentir le cri « Aux armes! »

Deux chansonniers poussèrent leur cri comme les autres.

Désaugiers et Béranger.

Seulement, Désaugiers devait le renier et Béranger le poursuivre.

La chanson de Désaugiers, sur l'air du *Premier pas*, commence par ce couplet :

Il est chez nous, cet ennemi sauvage,
Cet ennemi du nom français jaloux;
Sa voix nous flatte et son bras nous outrage.
Que ce seul cri redouble notre rage :
Il est chez nous!

La chanson de Béranger, sur l'air *Gai, gai, marions-nous,* commençait par ce couplet :

Gai, gai, serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai, gai, serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Une seconde chanson suivit de près la première ; elle était intitulée *Ma Dernière Chanson peut-être*, et elle porte la date de 1814. Selon toute probabilité, elle fut chantée au Caveau.

Le poëte avait déjà fait connaissance avec la première Lisette, la Lisette aux infidélités ; un des couplets de la chanson nous initie aux craintes inspirées au poëte, cette terreur tant soit peu légère avec laquelle il s'est familiarisé par la suite :

Je possède jeune maîtresse
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.

Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi.

Dans le couplet suivant, le poëte prenait un engagement, fidèlement tenu depuis, et auquel, autant qu'à son beau génie, il doit son immense popularité :

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut pas qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi.

Le 20 mars, les alliés entraient dans Paris.

Au mois de mai de la même année, Béranger chantait, c'était sa manière de publier, chantait deux chansons : la première, intitulée *le Bon Français;* la seconde, *Roger Bontemps.*

Le Bon Français, une note de l'auteur se charge de nous l'apprendre, fut chantée devant les aides de camp de l'empereur Alexandre.

L'esprit de la chanson est renfermé dans les quatre premiers vers de son premier couplet :

J'aime qu'un Russe soit Russe
Et qu'un Anglais soit Anglais;
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France, soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent *des Français de plus,*
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays.

Mais, on le voit par cette chanson même, il n'y a point encore chez Béranger de parti pris contre les Bourbons qui s'élèvent, ni de regrets exprimés pour Napoléon qui tombe; au contraire, le poëte pense à se rallier :

Louis, dit-on, fut sensible
Aux malheurs de nos guerriers,
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers,
Près des lis, qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays.

Au reste, voici ce que le poëte dit lui-même, à propos de ses sentiments politiques à cette époque :

« Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur; ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de

l'égalité victorieuse ; cette admiration, cette idolâtrie, qui devait faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, *qui m'étaient indifférents,* leur faiblesse me parut devoir rendre plus facile la renaissance des libertés nationales ; on nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles. Malgré la Charte, j'y croyais peu. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, *son opinion ne me parut point d'abord décidément contraire aux maîtres que l'on venait* d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai *en présence* des étrangers, frondant déjà, toutefois, quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

» On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons. Ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence. »

Nous verrons ces illusions s'éteindre dans l'esprit du poëte, et une chanson nous exprimera le commencement de ses craintes.

Revenons à cette seconde chanson, publiée dans le mois de mai 1814 : *Roger Bontemps.*

Roger Bontemps est un chef-d'œuvre dans le genre du *Roi d'Yvetot.* Même entrain, même verve, même bonhomie.

Je ne sais si le *Roi d'Yvetot* a été fait sur un type quelconque ; mais j'ai connu l'homme qui a servi de modèle à *Roger Bontemps.*

Il s'appelait Billoux, et était borgne ; toutefois, l'absence de cet œil, qu'il avait perdu je ne sais où ni comment, ne l'attristait en aucune façon. Il portait un emplâtre noir sur l'œil crevé, voilà tout.

Cela n'embellissait point Billoux ; mais Billoux n'avait aucune prétention à l'endroit des femmes. Son ventre, qui n'eut depuis qu'un rival, celui de Lepeintre jeune, l'isolait de tout contact charnel. N'ayant pu le fixer au majestueux, comme avait fait Brillat-Savarin, il mettait son amour-propre dans son accroissement indéfini. Son ambition était d'arriver au poids immense de trois cent cinquante livres.

Dieu, qui le comblait, permit qu'il y parvînt.

Le jour où, après s'être pesé, Billoux reconnut qu'il avait atteint le poids désiré, il écrivit à tous ses amis, tant en son nom qu'au nom de la science, *joyeuse d'avoir enfin constaté le degré d'extension auquel la peau humaine peut atteindre*.

Il les invitait à venir admirer, en dînant, ce magnifique travail de la nature, et terminait en disant : Il Y A GRAS.

Nous l'avons dit, cette chanson était un chef-d'œuvre.

Elle popularisa Billoux.

Au moment où je le connus, le malheureux était en train de perdre cette popularité que lui avait faite le chansonnier. C'était l'heure la plus acharnée de la guerre des Turcs contre les Grecs. Or, pour ne pas être de l'avis de tous, et peut-être bien aussi parce qu'il était homme d'esprit, Billoux s'était fait turcophile, anathématisant, en plein café des Variétés, et les Grecs et ceux qui faisaient des vers sur les Grecs.

De là l'impopularité de Billoux.

J'ai perdu de vue Billoux en 1825 ou 1826, et ne me suis jamais inquiété de ce qu'il était devenu.

Pendant cette même année 1814, Béranger fit encore *l'Age futur* et *la Grande Orgie*.

Deux couplets de cette dernière chanson font allusion à la situation de l'époque.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Fi d'un honneur
Suborneur !
Enfin, du vrai bonheur,
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits;
Qu'on le donne
Par tonne;
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris,
Gris !

Au reste, malgré cette glorification du vin dans un pareil moment, j'ai toujours soupçonné Béranger de se vanter à tort à l'endroit de deux choses : de la bouteille et de Lisette.

J'ai beaucoup connu Béranger ; j'ai vécu dans son intimité, non pas précisément *domiciliaire,* mais *amicale*. Depuis un grand service qu'il m'avait rendu et dont je parlerai en temps et lieu, je l'appelais mon père; et, les jours où il était content de moi, il m'appelait son fils.

Eh bien, je le répéterai, à mon avis, la chanson sur *la Double Ivresse* était de la poésie :

Mon délire fut extrême;
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles,
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles,
J'ai mêlé le goût du vin.

Une anecdote à l'appui de ma négation.

En 1845, j'habitais Saint-Germain; Béranger vint m'y voir. C'était l'été, il faisait chaud; je dis au domestique d'apporter une bouteille de vin de Champagne et trois verres. Mon fils était là.

Le domestique rentra, portant le tout sur un plateau.

— Qu'est-ce que cela? demanda l'auteur du *Dieu des bonnes gens*.

— Vous le voyez, cher père, c'est du vin de Champagne, répondis-je.

— Est-ce que tu crois que je bois du vin de Champagne ?

— Et pourquoi n'en boiriez-vous pas?

— Je ne suis pas assez riche.

Mon fils s'approcha.

— A quel tonneau tirez-vous donc celui que vous buvez dans vos chansons ? lui demanda-t-il.

— A la fontaine du coin, morveux ! répondit Béranger.

V

Ce fut pendant la première restauration que Béranger fit sa chanson de *Vieux habits, vieux galons !*

Ce n'était pas encore de l'opposition, ce n'était que de la satire.

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles;
De galon même étaient couverts
Les habits verts !
Les valets, troupe chamarrée,
Troquent aujourd'hui leur livrée.

Que d'habits bleus nous étalons!
Vieux habits, vieux galons!

De m'enrichir, j'ai l'assurance!
On fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour!
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte;
Puis, à vos portes, nous allons!
Vieux habits! vieux galons!

Sur ces entrefaites eut lieu le retour de l'île d'Elbe. Béranger, qui, plus tard, fera *les Souvenirs du peuple,* ne souffle pas le mot de ce retour dans ses chansons; c'est que, malgré les belles promesses que Napoléon fait à la France, il doute.

« Dans les Cent-Jours, dit-il, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point; je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement; ce n'était point pour cela qu'il était donné au monde : tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise* (1), dont la forme a si peu de rapport avec le fond. »

Et, en effet, les conseils donnés à Lise sont, en réalité, donnés à l'ex-prisonnier de l'île d'Elbe, au futur prisonnier de Sainte-Hélène.

(1) Ou plutôt, *Traité de politique à l'usage de Lise.*

Comment la chose est-elle possible?

Jugez-en par deux couplets :

Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérants.
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imite pas leurs vains projets;
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets!

Lise, en vain, un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes,
Le sceptre passe sans procès,
De nous, il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

A la même date, il faut mettre *l'Opinion de ces demoiselles* et *le Nouveau Diogène.*

Enfin arrive Waterloo.

Le mois suivant, Béranger fait une de ses plus ravissantes et de ses plus mélancoliques chansons :

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore

Trop de part à mes amours;
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
  Rassurez-vous, ma mie,
  Je n'en parlerai plus!

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous;
Mais, las! j'ai, pour ma patrie,
Fait trop de vœux superflus.
  Rassurez-vous, ma mie,
  Je n'en parlerai plus.

Ici, Béranger est arrivé à la moitié de sa carrière et à l'apogée de son talent. Il a trente-cinq ans, une forme toute personnelle, un champ immense à moissonner.

Ce sont les Bourbons qui sèment pour lui.

Cette fois, il le sent bien lui-même; aussi, vers la même époque, fait-il la ravissante chanson dont nous avons déjà cité deux vers, et dont nous allons citer le premier et le dernier couplet :

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante

De ma bouche sortit:
Le bon Dieu me dit: « Chante,
Chante, pauvre petit! »

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit: « Chante,
Chante, pauvre petit! »

Et d'abord, les chants du *pauvre petit,* qu'une postérité de quelques jours a déjà fait si grand, sont pour l'exil. Son ami Arnault part pour Bruxelles; Béranger fait *les Oiseaux,* cette élégie de tous les temps, que la France, mère généreuse, chantera aux exilés de toutes les époques.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Dérobe nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra point inconstants:
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Puis s'échappent en abondance, comme le grain d'une

gerbe, comme l'eau d'un torrent, toutes ces merveilles de cœur, d'art, de verve et de poésie qu'on appelle *les Deux Sœurs de Charité, l'Homme rouge, les Infidélités de Lisette, Mon Curé, le Marquis de Carabas, Paillasse.*

Arrêtons-nous court au titre de cette dernière chanson.

A mauvaise intention, ou tout simplement sans bonne ni mauvaise intention, on a dit que, par *Paillasse*, Béranger avait voulu désigner Désaugiers.

Pour les gens de bonne foi, c'était une erreur; pour les autres, un mensonge ; pis que cela, une calomnie.

Béranger n'a jamais eu même l'idée d'une mauvaise action, et c'eût été une mauvaise action que d'attaquer ainsi l'homme qui l'avait accueilli, reçu, chanté.

On vous dira : « Savait-il être aimable? »
Et, sans rougir, vous direz : « Je l'aimais.
— D'un trait méchant se montra-t-il capable? »
Avec orgueil vous répondrez : « Jamais! »

Comment le poëte qui, en décembre 1815, faisait, à propos de la nomination de Désaugiers à la direction du Vaudeville, cette charmante chanson :

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans ta poche deux flacons;

Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds;
Ramène-les dans l'humble asile,
Où renaît le joyeux refrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train!
Et rends, enfin, au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Comment ce poëte eût-il, trois mois après, dit du même homme :

J' suis né paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuq' part m'attrapa,
M' disant : « Saute paillasse!
T'as l' jarret dispos,
Quoiqu' t'ay l' ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N' saute point z-à demi,
Paillasse, mon ami,
Saute pour tout le monde. »

Ce qui contribua à accréditer ce bruit, c'est que, dans une des illustrations de Béranger, le peintre, chargé de faire la vignette de *Paillasse,* trompé sans doute par ce faux bruit, donna à Paillasse la ressemblance de Désaugiers.

Des gens qui se prétendaient mieux instruits appliquèrent la satire à Martainville.

Cette fois, la chose est possible, quoique notre avis personnel soit que la satire désignait cette triste généralité de *paillasses* qui *sautent pour tout le monde,* sans désigner personne en particulier.

Pourquoi chercher l'individu quand l'espèce est si riche ?

On eût dit que le poëte secouait à la fois tous les grelots de sa marotte pour s'étourdir sur la tristesse des temps, et que, dans les intervalles, il fermait les yeux pour ne pas voir, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais, tout à coup, ce rire nerveux et prolongé s'achève dans un sanglot, et cette adorable élégie, intitulée *Mon Ame,* monte au ciel toute trempée de larmes.

Là commence pour le poëte une nouvelle période, sa période la plus brillante, la plus poétique, sa période qui donnera *l'Orage*, *le Dieu des bonnes gens, le Vieux Drapeau*, *la Vivandière*, *les Étoiles qui filent, la Bonne Vieille, le Champ d'asile, le Cinq Mai.*

C'est la première fois que Béranger passe de la chanson à l'ode.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la victoire,
Pour l'autel de la liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux!
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant, remontez dans les cieux!

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant, remontez dans les cieux!

N'attendez plus, partez mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel;
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï petille, à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant, remontez dans les cieux!

Dieu n'eût point permis que le même homme eût fait, dans la même année, une mauvaise action comme *Paillasse,* et un chef-d'œuvre comme *Mon Ame!*

VI

Le premier recueil de chansons porte la date de 1815; le second, celle de 1821. Le premier, si inoffensif qu'il fût, avait failli faire perdre sa place au poëte. Le poëte comprit qu'à l'apparition du second, sa place était perdue. Il ne voulait pas être destitué, il donna sa démission.

Le jour où il donna sa démission, il chanta, pour la première fois, *le Dieu des bonnes gens,* au Moulin-Vert.

Qu'était-ce que le Moulin-Vert?

Nous allons vous le dire.

Le Moulin-Vert était un cabaret situé à la barrière du Mont-Parnasse; il était tenu par une bonne femme que l'on appelait la mère Saguet, et avait été mis en vogue par Thiers, Armand Carrel et Chenavard.

Il devint, peu à peu, une espèce de succursale démocratique du Caveau.

Béranger était président de cette société chantante.

La certitude de trouver là l'illustre chansonnier attirait nombreuse société; la salle et les jardins furent bientôt trop étroits pour contenir les tables : elles dé-

bordèrent, s'étendirent autour de la maison et finirent par gagner la plaine.

Il y eut des jours où l'on en compta jusqu'à cent.

En mettant chaque table, en moyenne, à dix convives, cela donnait un total de mille dîneurs.

La mère Saguet était menacée de devenir millionnaire dans un temps très-court, lorsque la même cause qui avait fait la fortune fit le désastre.

La police s'inquiéta de ces réunions politico-chantantes, dont le président-poëte attaquait l'Europe coalisée, prédisait la Sainte-Alliance des peuples, réhabilitait Waterloo et apothéosait Sainte-Hélène.

D'abord, on s'en prit au grand coupable; M. de Marchangy, auteur de *la Gaule poétique,* lança un réquisitoire contre Béranger.

Béranger y répondit par une charmante chanson : il n'en faisait plus d'autres.

Quittez la lyre, ô ma muse,
Et déchiffrez ce mandat;
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs *crimes d'État.*
Pour un interrogatoire,
Au palais comparaissons,
Plus de chansons pour la gloire,
Pour l'amour, plus de chansons.

Suivez-moi,
C'est la loi;
Suivez-moi,
De par le roi.

Les crimes d'État dont était accusé le poëte étaient la triple inculpation d'insulte envers la majesté royale, dans *Mathurin Bruneau*, dans *le Roi Christophe*, dans *la Sainte-Alliance barbaresque*, dans *les Deux Cousins* et dans *le Vieux Drapeau;* envers la morale publique, dans *l'Opinion de ces demoiselles*, dans *le Vieux Célibataire*, dans *le Voisin;* et envers la religion, dans *l'Enfer, le Bon Dieu, les Clefs du paradis, le Chantre de paroisse* et *les Missionnaires.*

Deux lignes de points, remplaçant deux vers supprimés par l'imprimeur, devinrent l'une des plus sérieuses charges que fit valoir contre l'accusé M. l'avocat général.

L'accusé, défendu par Me Dupin aîné, fut condamné à trois mois de prison, qu'il fit à Sainte-Pélagie.

Comme cela devait arriver, sa popularité en redoubla, et sa verve aussi.

En 1825, quelque temps après la mort de Louis XVIII, le poëte publia un nouveau recueil.

La date est indiquée par le premier couplet de la chanson qui lui sert de préface:

Allez, enfants nés sous un autre règne;
Sous celui-ci, quittez le coin du feu;
Allez, partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : « L'occasion est bonne,
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. »
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos!

M. de Villèle laissa passer le recueil sans le poursuivre; il est vrai que cette édition était *expurgata*, comme le poëte le dit lui-même:

Si l'on disait : « La gaîté vous délaisse, »
Vous répondrez, et, pour moi, j'en rougis:
« De notre père accusant la faiblesse,
Les plus joyeux sont restés au logis;
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts. »
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.

Il est vrai que ces *égrillard*s, comme les appelle le poëte, ne purent rester au logis; ils en sortirent, confiants dans la parole mielleuse de M. de Martignac, et le poëte, défendu par M. Barthe, fut condamné à dix mille francs d'amende et neuf mois de prison.

Ces neuf mois de prison, il les fit, cette fois, à la Force.

Quelque temps auparavant, j'avais été mis en relation avec Béranger dans des circonstances que je dois rappeler ici. ces circonstances appartenant autant à sa vie qu'à la mienne.

Je venais de faire *Henri III*. *Henri III* était *une chose,* on ne savait encore comment appeler cela, une chose tellement osée, qu'on me donna le conseil de ne pas la lire d'emblée au Théâtre-Français, mais d'en faire une lecture préparatoire.

Firmin m'offrit son salon.

Firmin, avec qui j'étais très-lié, était très-lié lui-même avec Béranger.

Il se chargea d'inviter le poëte à la lecture.

Béranger était alors à l'apogée de sa puissance. Benjamin Constant venait de dire de lui ce mot proverbial:

— Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, il fait des odes.

C'était surtout le peuple qui glorifiait Béranger; l'instinct des masses ne se trompe point : il sentait très-bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône; et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la

tranchée par laquelle il entrerait un jour aux Tuileries.

Aussi Béranger jouissait d'une influence énorme; c'était à qui, de tous les partis, aurait Béranger. On avait, disait-on, — la chose était peu croyable sous les Bourbons de la branche aînée, mais on ne la disait pas moins, — on avait, disait-on, offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé la croix; on lui avait offert une pension, et Béranger avait refusé la pension; on avait, enfin, offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé l'Académie. Il en résultait que personne n'avait Béranger, et que, au contraire, Béranger avait tout le monde.

On savait Béranger complétement acquis aux idées nouvelles.

En 1833, c'est-à-dire dix ans plus tard, il écrivait.

« C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un nouveau monde; courage donc, jeunes gens! il y a de la raison dans votre audace. »

Il était donc probable que, si Béranger ne pouvait rien pour la réception de l'ouvrage, il donnerait au moins un bon conseil à l'un des plus *audacieux* champions, non pas de l'*école nouvelle,* il n'y avait encore que des

écoliers, mais pas d'école, à l'un des plus audacieux champions des idées nouvelles.

Béranger vint; *Henri III* fut lu.

J'ai oublié la date de cette soirée; c'est une des ingratitudes de ma mémoire; cette soirée avait décidé de ma vie.

L'effet de la lecture fut immense.

Quoique l'esprit de Béranger fût médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès.

A partir de cette soirée date pour moi, de la part de Béranger, une amitié, je pourrais presque dire une paternité qui ne s'est jamais démentie.

Je lus la pièce au Théâtre-Français le 17 septembre 1828; elle fut reçue par acclamation.

Le 18, les journaux annoncèrent la réception.

Le 19, le directeur général de l'administration de M. le duc d'Orléans me fit inviter à passer chez lui.

C'était un petit bossu fort vaniteux, décoré de Saint-Janvier de Naples, et que l'on appelait, par suite de cette décoration, le chevalier de Broval.

D'un ton moitié doucereux, moitié railleur, il daigna

m'expliquer que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemies qui ne pouvaient vivre ensemble. Or, sachant que, malgré leur antipathie naturelle, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles.

Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout. Je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, lorsqu'il eut fini :

— Monsieur le chevalier, lui dis-je, je crois comprendre, à votre discours, que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'auteur dramatique?

— Mais, oui, monsieur Dumas, répondit le chevalier.

— Ma place, continuai-je, fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy; elle fut accordée par le duc d'Orléans sur cette demande; j'attendrai donc, pour donner la démission de ma place ou accepter ma destitution, que mon *exeat* me soit signifié de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans. Quant aux cent vingt-cinq francs que je touche par mois, comme M. le chevalier m'a laissé entendre qu'ils grevaient d'une façon exorbitante le budget de Son Altesse royale, je les abandonne à l'instant même.

— Ah! ah! fit M. de Broval étonné, et votre mère,

monsieur? et votre mère?... Comment ferez-vous?

— Cela me regarde, monsieur.

Et je m'apprêtais à sortir.

— Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval, à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement.

— Mais, à partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur; ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse royale, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie.

Sur ce, je saluai une seconde fois et me retirai.

Trois jours après, je fus officiellement averti que mes appointements étaient suspendus.

J'y comptais; mais j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné cette fermeté.

J'étais résolu de m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, de demander mille écus à emprunter à Laffitte, sur mes droits d'auteur de *Henri III*.

J'allai trouver Béranger; il me conduisit chez Laffitte, lui dit deux mots en particulier, et, dix minutes après, je sortais de chez l'illustre banquier avec deux années de mes appointements dans ma poche.

Voilà le service que m'a rendu Béranger. Mais, par

un caprice étrange, plus j'ai voulu m'en souvenir vis-à-vis de lui, plus il s'est entêté à l'oublier.

Dans les derniers temps de sa vie, il protestait même ne m'avoir connu qu'à la Force.

C'était une idée à la Béranger.

J'allai, en effet, le voir en 1829 à la Force ; il y avait une assez jolie petite chambre, plus jolie que celle dans laquelle il est mort, et où il recevait bonne compagnie.

Il venait d'achever sa charmante chanson *Mes Jours gras de* 1829.

Béranger avait passé à Sainte-Pélagie son carnaval de 1821; il passait encore en prison les jours gras de 1829.

Chacune de ces deux dates lui avait inspiré une chanson; mais celle de 1829 a une amertume que n'a pas celle de 1821. Dans la première, le poëte se contente de chanter; dans la seconde, il menace:

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie !
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encore, grâce à Bridoie,
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés?
J'ai de la rancune de prince;
Mon bon roi, vous me le paîrez!

La veille, M. Viennet était venu le voir; la chanson dont nous venons de citer le premier couplet n'était pas encore finie.

— Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *la Philippide,* combien avez-vous déjà fait de chansons depuis que vous êtes sous les verrous?

— Pas encore tout à fait une, répondit Béranger. Croyez-vous donc qu'une chanson se fasse comme un poëme épique?

J'oubliais de dire que, lors de ma visite à la Force, *Henri III* était joué, et Laffitte remboursé.

Je ne revis Béranger que le 1er août 1830.

C'était chez Laffitte; il venait de *faire nommer* Louis-Philippe roi de France.

Faire nommer est le mot; j'en appelle à tous ceux qui assistèrent aux conférences de l'hôtel Laffitte.

J'arrivais de mon expédition de Soissons.

J'avais rencontré dans la rue quelques-uns de nos républicains désespérés, qui m'avaient dit où les choses en étaient, et la part que Béranger y avait prise.

En arrivant chez Laffitte, je me trouvai au milieu de trois ou quatre cents personnes qui attendaient.

Une porte s'ouvrit

M. de Sébastiani parut, la figure radieuse, et nous jeta ces mots :

— Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui, le roi de France s'appelle Philippe VII.

Le coup me fut rude, je l'avoue.

En ce moment, Béranger passa.

Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle ; et, riant et grondant tout à la fois :

— Ah ! pardieu ! lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père !

— Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il.

– Ce que vous avez fait, malheureux? Vous avez fait un roi !

Sa figure prit cette expression doucement sereine qui lui était habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant ; je n'ai pas précisément fait un roi, non...

— Qu'avez-vous fait alors?

— J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage : j'ai mis une planche sur le ruisseau

VII

« La révolution de juillet, dit Béranger dans sa préface de 1833, a aussi voulu faire ma fortune ; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère ; j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour en descendre.

» J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. »

Ce que nous dit ici Béranger en prose, il nous l'avait déjà dit en vers charmants, dans sa chanson intitulée : *A mes amis devenus ministres.*

Voyez plutôt :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours, Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien ;

De mon berceau, près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Aux premiers coups de fusil tirés par la révolution de 1830, Béranger s'était écrié :

— C'est sur moi que l'on tire !

— Comment cela ?

— Eh ! oui ; ne voyez-vous pas ce qu'ils font, les malheureux ? Ils détrônent la chanson !

Le mot avait été répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

Béranger le croyait en effet.

Le nouveau roi se chargea de le détromper.

Béranger était à l'affût ; il saisit l'occasion aux cheveux.

Toute détrônée qu'était la chanson, il tenait son volume prêt.

Le volume fut lancé comme une bombe, avec cette chanson, en manière de préface :

Oui, chanson, muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille,
On te détrônait.
Mais, chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.

Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf,
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf.
Mais point : on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Te voilà donc restaurée,
Chanson, mes amours;
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours;
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy...
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Mais, pourtant, laisse en jachère
Mon sol fatigué;
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai!
Chez eux la rose foisonne;
Chez moi le souci!...
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Le poëte, dans sa préface, donnait en prose l'explication de ce dernier couplet :

« Quant à moi, dit-il, qui jusqu'à présent n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : « Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer ! » ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer; mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

« Quoi ! vous ne ferez plus de chanson ? » Je ne promets pas cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux jours du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la Muse; le commerce m'ennuie, je me retire : mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours ; elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse pas même espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. »

Maintenant, voyons ce que le chansonnier nous donnait dans son adieu.

Il nous donnait *les Fous, les Contrebandiers, Jac-*

ques, Jeanne la Rousse, le Suicide, la Prédiction de Nostradamus pour l'an deux mil, le Vieux Vagabond, etc., etc.

L'adieu était terrible; c'était l'adieu du Parthe : à la monarchie, qu'il fuyait, il lançait la république!

Voulez-vous un échantillon de chacune de ces chansons? Voici : nous commençons par *les Fous*.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux?
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : « Cachez-vous! »
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse. Elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu!
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain!

Passons aux *Contrebandiers :*

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins;

Passons! c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout, la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur la tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve,
Ils en font un étang!

A la frontière, où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : « Suis d'autres lois. »
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là leurs droits sont perçus;
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus!

Laissons passer *Jacques :*

Jacques, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques! lève-toi!
Voici venir l'huissier du roi

Pauvre gens, l'impôt nous dépouille;
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques! lève-toi!
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent cher affermé;
Par la misère il est fumé,
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques! lève-toi!
Voici venir l'huissier du roi.

Elle appelle en vain, il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller!
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques! lève-toi!
Voici venir l'huissier du roi.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est la tristesse profonde dont est atteint le poëte; il a regardé dans l'abîme social, et a reculé d'effroi.

Ce ne sont plus des chansons qu'il publie; ce sont des élégies, des plaintes, des lamentations qu'il secoue.

Voyez plutôt *Jeanne la Rousse.* Puis comme le poëte est peintre en même temps qu'il est poëte!

Un enfant dort à sa mamelle;
Elle en porte un autre à son dos;

L'aîné, qu'elle traîne après elle.
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas! des gardes qu'il courrouce,
Le père au loin est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier!

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux;
Puis deux, puis trois; chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier!

Doux besoin d'être épouse et mère,
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond du bois.
Pauvres enfants! chacun d'eux pousse,
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier!

Certes, ce sont toujours des fleurs que le chansonnier moissonne; mais où va-t-il les cueillir?

Parfois au bord des abîmes.

En voici cueillies sur une tombe.

Escousse et Lebras meurent. Le poëte, à qui Dieu a

dit de chanter, chante; mais est-ce bien un chant, ce murmure plein de doute et de désenchantement? Le poëte voit-il clair dans ce chaos qu'on appelle la société? Non; il trébuche, il chancelle, sans connaître lui-même la cause de ce vertige; tout ce qu'il sait, c'est que la terre est mouvante comme l'Océan, c'est que le temps est à la tempête, c'est que la nuit est sur la création, c'est que le vaisseau qu'on appelle la France va plus que jamais à la dérive, est plus que jamais en perdition.

Écoutez : en avez-vous beaucoup entendu de lamentations plus douloureuses sur ces plages hérissées de rochers, couvertes de bruyères, où vient se briser, dans les criques de Morlaix et le long des falaises de Douarnenez, cette mer sauvage dont chaque flot est une tombe, dont chaque murmure est la plainte d'une âme?

Quoi! morts tous deux dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit : « Le monde fait naufrage;
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : « Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons!
Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons;
Est-ce pour nous que le soleil se lève? »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres,
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
« Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme;
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme. »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence;
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : « Enfants, suivez sa loi;
Aimer! aimer! c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pourquoi pousser plus loin nos citations? Jamais Béranger n'a fait rien de plus beau que ce que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous dirons même que jamais il n'a rien fait de si beau, non-seulement comme poëte, mais encore comme prophète.

Car, réfléchissez-y, à quel moment Béranger crie-t-il que le monde fait naufrage?

En février 1832, quand les Tuileries regorgent de courtisans, quand les journaux du gouvernement regorgent de louanges, quand les soldats citoyens de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin montent la garde avec enthousiasme, quand les officiers demandent des croix pour eux et des invitations à la cour pour leurs femmes; enfin, quand, sur trente-six millions d'hommes dont se compose le peuple français, trente millions hurlent à tue-tête : « Vive Louis-Philippe, le soutien de l'ordre, le sauveur de la société! » Quand le *Journal des Débats* crie : HOSANNAH! quand *le Constitutionnel* répond : AMEN!

Nous le répétons, il y a eu progrès, et progrès immense. Dans son premier volume, Béranger chante *le vin et les filles;* dans le second, Béranger chante *la gloire et la nationalité;* dans le troisième, il chante

la France et le peuple ; dans le quatrième, comme Jésus au Thabor, il se transfigure, et, au lieu de chanter, il crie : HUMANITÉ ! HUMANITÉ !

Et maintenant le poëte peut se taire, le poëte peut se reposer, le poëte peut mourir.

Son œuvre est faite, son monument érigé : il a sa base dans le passé et son faîte dans l'avenir.

Aussi Béranger tient-il parole. On n'entend plus parler de ce qu'il fait, mais de ce qu'il a fait.

De temps en temps seulement, on répète des anecdotes, on raconte des mots.

On le suit où il va.

Il abandonne Paris, il part pour Tours. C'est à cette époque seulement qu'il décide Judith à habiter avec lui. Depuis longtemps, il a quitté la Lisette volage pour la Lisette fidèle.

Cette petite fille qui donnait des leçons d'armes en 1789 avec son oncle Valois, dans la pension du faubourg Saint-Antoine, il la retrouve en 1807 ou 1808.

A cette époque, ils se sont dit qu'ils s'aimaient ; depuis cette époque, ils se le sont prouvé.

Un soir, Béranger passait sur le pont de Tours. Un aveugle chantait ; Béranger lui donne deux sous.

Béranger a toujours été assez riche pour faire l'aumône.

Un jeune homme suivait Béranger ; il voit les deux sous tomber dans la sébile du pauvre, il s'approche vivement; le pauvre n'a pas encore eu le temps de mettre les deux sous dans sa poche.

— Vingt sous pour cette pièce de deux sous ! dit-il à l'aveugle.

Le jeune homme était pauvre lui-même.

— Pourquoi voulez-vous payer cette pièce de deux sous dix-huit sous de plus qu'elle ne vaut ?

— C'est un caprice.

— Dites-moi le motif de votre caprice, et je verrai si je puis vous la donner ?

— Eh bien, celui qui vient de vous faire l'aumône est Béranger; je voulais garder sa pièce de deux sous comme chose lui ayant appartenu.

— Si cette pièce de deux sous vient de Béranger, dit l'aveugle, je ne la donnerais pas pour dix francs; elle me portera bonheur.

L'aveugle fit clouer la pièce de deux sous au fond de sa sébile, où elle lui rapporta, en effet, bien des fois les vingt sous que lui en avait offert le jeune homme.

Le jeune homme, c'était l'artiste Clarence.

Un jour, Béranger discutait avec Michelet ; nous nous taisions, nous autres jeunes gens, nous étions jeunes près de ces deux grands vieillards, et nous écoutions.

Béranger craignait les révolutions.

Michelet les bravait.

— En révolutions, disait Michelet, c'est comme en puits artésiens, il faut creuser au plus profond du sol ; la première eau qui vient est trouble.

— Oui, répondit Béranger, et, après l'eau trouble, vient l'eau claire.

VIII

De Tours, Béranger revint à Passy ; de Passy, il alla se loger avenue Chateaubriand, dans une pension bourgeoise.

C'est de cette pension bourgeoise qu'en 1853 il m'adressa trois lettres que j'ai précieusement conservées, et qu'il ne me paraît pas inutile de reproduire ici.

J'habitais alors Bruxelles.

Les premiers volumes de mes *Mémoires* étaient en cours de publication dans le journal *la Presse,* et des

personnes, probablement peu bienveillantes pour moi, et à coup sûr très-mal informées, avaient dit à Béranger que, dans un chapitre de ces *Mémoires* qui lui était consacré et tout près de paraître, je lui reprochais de s'être rallié au nouvel empire. Or, voici la lettre que, sur ces rapports, m'écrivit aussitôt l'illustre chansonnier :

« Paris, 19 août 53.

» J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à publier (dans vos *Mémoires* sans doute) un article où vous me reprochez de m'être fait le partisan du nouvel empire. Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée en tête? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. Vous voulez seulement vous venger de mes mauvaises plaisanteries par cette espièglerie nouvelle, qui sera chose fort sérieuse pour moi, dont la vie tout entière devrait suffire pour répondre à une pareille accusation.

» Je ne fais pas mystère de mes opinions, tout en respectant la bonne foi dans les opinions opposées. Au reste, la politique vous a toujours fort peu occupé : n'en parlons pas ici. Mais ce que vous eussiez dû vous dire en

formulant le jugement que vous portez sur moi, d'après je ne sais quelles dépositions, c'est qu'à Paris je manquerais de liberté pour repousser l'accusation, moi qui vis loin du journalisme. Je viens donc exiger de vous que vous me fassiez faire place au barreau.

» Si votre article paraît dans *la Presse,* où je n'ai aucune relation, j'aurai besoin que ma réponse se trouve dans le même journal. Obtenez-moi donc de M. de Girardin, que je connais trop peu pour ne pas me faire appuyer auprès de lui, l'assurance qu'il voudra bien faire insérer quinze ou vingt lignes dans un des numéros qui suivront le vôtre. Je promets, bien entendu, de me tenir dans les termes que la censure ne peut incriminer, ce qui ne sera pas chose facile. Au reste, M. de Girardin sera juge, et je connais assez son esprit pour compter sur ses bons conseils.

» J'ai aujourd'hui soixante-treize ans. C'est un peu dur d'être obligé de venir, à cet âge, se faire donner un certificat de bonne vie et mœurs Vous le voulez. Répondez-moi le plus tôt possible, et pardonnez-moi d'avoir pris mon papier à l'envers.

» BÉRANGER.

» Rue Chateaubriand, 5, à la pension bourgeoise. »

Je m'empressai, bien entendu, de répondre à Béranger qu'avec ou sans mauvaise intention, on l'avait induit en erreur; que, depuis le 2 décembre, certaines gens m'avaient bien voulu souffler des calomnies à son endroit, mais que je les avais méprisées, et que, dans le chapitre de mes *Mémoires* qui lui était consacré, je ne faisais qu'exprimer l'admiration que m'inspirait son talent et son caractère; qu'au surplus, j'allais prier le secrétaire de *la Presse,* M. Neeftzer, de lui communiquer les épreuves du chapitre en question, sur lequel je lui donnais carte blanche, jugeât-il à propos de le supprimer tout entier.

Il m'écrivit alors ce qui suit :

« Mon cher fils, je me suis mal exprimé ou vous m'avez mal compris. Je ne demande le sacrifice de rien de ce que peut contenir votre article. Je n'en veux pas même recevoir communication. Mais, quand il aura paru, si je juge utile d'y répondre, je désire que M. de Girardin m'en accorde la facilité dans son journal. La faveur que je sollicitais de votre crédit se réduit à cela, et je vous remercie de me la faire espérer, pour en user si bon me semble.

» Vous concevez qu'il m'en coûte d'occuper encore

le public de moi, et que je ne veux pas me laisser remettre en scène par ceux qui n'ont pas cru devoir protester à la Chambre et dans les journaux lorsque j'ai été déclaré *citoyen indigne* et privé de tout droit politique. Le mieux, d'après cela, est de rester dans le coin où l'on m'a repoussé, et où, du reste, j'ai passé toute ma vie.

» En bon fils, arrangez-vous donc pour ne pas me forcer d'en sortir. Vous le ferez, si vos témoignages d'attachement sont aussi sincères que je me plais à le croire. Ne m'envoyez donc pas M. Neeftzer, parce que je ne veux pas jeter les yeux sur les épreuves de votre article, quelques remercîments que je vous doive pour le bien que, dites-vous, il contient sur mon compte.

» On m'avait dit, hier, que vous étiez à Paris. Tout souffrant que je suis, j'ai couru chez votre fils chercher votre adresse. Il était absent. Je lui ai laissé un mot. Sans doute, on s'était trompé en m'assurant votre présence à Paris.

» Aujourd'hui, j'ai trouvé votre lettre, à ma rentrée pour dîner. Je crains que ma réponse ne puisse partir que demain.

» Tout à vous, » BÉRANGER.

» 21 août 53. »

La Presse publia donc mes feuilletons tels quels ; ce qui me valut cette troisième et charmante lettre du noble vieillard :

« Cher fils, je ne sais comment vous vous y êtes pris ; mais il ne me reste à vous faire que force compliments pour ce qu'il y a d'esprit dans les articles que j'ai lus, et plus encore, à vous faire des remercîments pour les fleurs et même les lauriers dont vous voulez bien parer ma tête chauve ; parure dont mon scepticisme ne peut s'empêcher de rire.

» Ce que je craignais, c'était, à soixante-quatorze ans, d'être obligé de mettre encore la nez à la fenêtre ; ce que, certes, je n'aurais pas manqué de faire, car mon besoin de repos n'aurait pu m'empêcher de rectifier les idées que vous avaient soufflées sur mon compte des gens que je ne devine pas, et qui ignorent, sans doute, qu'il y a plus de cinquante ans, si j'ai signé pour le consulat à vie, je n'ai pas signé pour l'Empire. Si la politique a pu, depuis, modifier un peu mes idées, elle n'a jamais eu le pouvoir de changer mes principes, ainsi que le prouvent mes petits vers.

» Ce que je n'ai pas voulu vous dire d'abord, parce

que cette considération était de nature à vous toucher trop, je vais vous l'avouer aujourd'hui.

» J'ai conservé plusieurs relations parmi les gens arrivés ou restés au pouvoir; ces relations me procurent l'avantage de rendre quelques services a ceux qu'oppriment la politique ou la misère. Bien qu'à Paris mes opinions soient mieux connues qu'à Bruxelles, ces puissances administratives se montrent accueillantes pour moi. Mais, si j'avais écrit quelques lignes qui eussent fait scandale, ces personnes n'eussent plus osé me rendre même mon salut; du moins, je devais le craindre.

» Laissez-moi mon métier de solliciteur, le seul qui puisse encore utiliser la fin de ma vie, autant que ma popularité le permettra; car c'est un devoir pour moi que de prouver à ceux qui me l'ont faite que j'ai su apprécier les obligations qu'elle m'impose, même quand elle sera tout à fait disparue, ce qui, sans doute, ne peut tarder

» D'après cette explication, vous concevez, enfant terrible, pourquoi, moi qui ne réponds jamais à ce qu'on écrit sur moi, j'ai dû me préoccuper des articles qu'on annonçait de vous.

» Adieu, mon cher Dumas. L'épicurien de la pension

bourgeoise vous fait ses amitiés et vous souhaite tous les succès possibles, surtout aux Français.

» Tout à vous.

» BÉRANGER.

» 4 septembre 53.

» J'ai eu une vive peur, il y a trois jours : on est venu m'annoncer la mort de Victor Hugo. Heureusement que Vacquerie, qui avait à m'envoyer les daguerréotypes de toute la famille et même de la maison, m'a écrit et donné des nouvelles qui sont excellentes. »

IX

En 1854, Béranger quitta l'avenue Chateaubriand, et alla demeurer rue de Vendôme, n° 5.

Un appartement se trouvait disponible dans la maison qu'habitait son ami Benjamin Antier, il profita de l'occasion.

L'appartement, situé au second au-dessus de l'entresol, était de huit cents francs; il se composait de cinq pièces, avec deux issues en face l'une de l'autre, sur le même corridor.

La chambre de Béranger, véritable chambre d'étudiant, tapissée d'un de ces papiers gris sur gris, que l'on devrait désigner sous le nom de papier de propriétaire, avait pour tous meubles, à gauche en entrant, dans une alcôve, entre deux cabinets de toilette, un lit de fer à rideaux de serge verte, soutenus par une flèche autrefois dorée; en face de la porte, au fond, un vieux canapé disloqué dans ses articulations, chargé de livres et de brochures, dont un bon tiers glissait d'habitude sur le parquet, et, se trouvant mieux là que sur le canapé, y restait indéfiniment. Un bureau-secrétaire, qui paraissait avoir suivi le poëte dans toutes ses pérégrinations, un fauteuil et trois ou quatre chaises complétaient l'ameublement.

Dans l'un des deux cabinets attenant à l'alcôve, était une patère où Béranger avait l'habitude d'accrocher son chapeau.

Il entra dans cet appartement le 15 octobre 1854.

Au mois de février dernier, Judith, qui avait près de quatre-vingts ans, c'est-à-dire trois ans de plus que notre poëte, tomba malade.

Béranger la soigna comme un père eût soigné sa fille, mieux que cela, comme une mère eût soigné son enfant.

Non-seulement il la laissa libre d'accomplir ses devoirs de religion, mais il l'y invita même ; elle refusa obstinément de recevoir ni prêtre ni sœur de charité.

Judith mourut le 8 avril. De quoi?

Littéralement de vieillesse.

En mourant, elle emporta la moitié de la vie du poëte. Resté seul, il dit à son ami Antier :

— Elle est partie la première; mais, tu comprends, cher ami, il y a cinquante-neuf ans que nous ne nous sommes quittés, je ne tarderai point à la rejoindre.

Et, en effet, de ce moment, lui qui ne s'était jamais plaint, se plaignit.

Dans les premiers jours de juillet, il s'alita; son médecin, Charles Bernard, que l'on envoya chercher, reconnut une hypertrophie du cœur.

A partir de ce moment, trois amis ne le quittèrent plus, M. et madame Antier et Perrotin, son éditeur.

Perrotin, qui avait acheté en 1816, je crois, tout ce que le poëte avait fait et tout ce qu'il ferait, moyennant une rente de huit cents francs, avait successivement porté cette rente à mille deux cents, à mille cinq cents, à mille huit cents, à deux mille quatre cents, et, enfin, à trois mille francs.

Vers la fin de la maladie, la surveille de la mort, un quatrième ami vint les rejoindre.

C'était M. Vernet, aujourd'hui agrégé à la faculté de droit de Toulouse.

On a dit à tort que ce dernier était le gendre de Béranger; on se trompe : Béranger n'a de descendant masculin ni féminin.

Voici quel lien attachait Vernet au poëte :

Vous vous rappelez cette bonne tante de Péronne, qui reçut chez elle le futur chansonnier pendant six ans, c'est-à-dire de 1790 à 1796.

Elle était morte depuis quelque vingt à vingt-cinq ans.

Béranger l'adorait.

Elle fut soignée pendant sa maladie par une pauvre femme.

Cette femme avait une petite fille.

Béranger reporta en tendresse sur cette petite fille la reconnaissance qu'il avait pour la mère.

On nommait l'enfant Fanny.

D'abord, Judith et lui firent venir la petite Fanny tous les ans à Paris.

Puis, tous les six mois.

Puis, enfin, tous les trois mois.

Alors, Béranger, qui s'était attaché à l'enfant, pensa qu'il était bien plus simple de la garder toujours.

Il la demanda à sa mère, qui la lui donna.

L'enfant grandit, appelant Béranger *mon père*, et devint une belle jeune fille de dix-huit ans.

Vernet, qui habitait alors Paris et qui fréquentait assidûment la maison du poëte, devint amoureux de Fanny.

Béranger s'aperçut, non pas de l'amour de Vernet pour Fanny, mais de l'amour de Fanny pour Vernet.

Il s'en ouvrit franchement avec le jeune homme, en l'invitant à ne lui plus faire que de rares visites.

— Cela serait bon si j'étais un malhonnête homme, dit Vernet; mais, si je suis un honnête homme?

— Je ne vous comprends pas.

— Si j'épouse Fanny?

— Dans ce cas, mon cher, au lieu de discontinuer vos visites, vous pouvez rester tout à fait.

Vernet épousa.

Citons une anecdote qui peint l'homme; nous parlons de Vernet.

En juin 1848, capitaine dans la 11e légion, il prit, à une barricade du faubourg Saint-Jacques, un pharmacien qui faisait de la poudre pour les insurgés.

Ses hommes voulaient le fusiller.

Il le sauva de la fusillade.

Mais le pauvre pharmacien n'en valait guère mieux : il était renvoyé devant une commission militaire.

Vernet lui offrit ses services comme avocat, plaida pour lui, et le fit acquitter.

X

Revenons à notre malade.

Le docteur Charles Bernard comprit tout de suite la gravité de sa maladie.

Il y eut une consultation entre lui, M. Trousseau et M. Jobin.

— Vous êtes oppressé? lui demanda l'un des trois médecins.

— Très-oppressé.

— Et vous souffrez beaucoup?

— L'oppression fait toujours souffrir, répondit en riant Béranger.

Par un caprice de malade, il eut envie de manger du gâteau.

Il en envoya chercher.

Tandis que la bonne faisait la commission, Béranger s'endormit.

La bonne revint; on plaça les gâteaux à côté de lui.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en s'éveillant.

— Des gâteaux que vous avez demandés.

Il étendit la main vers eux; puis, tout à coup, secouant la tête :

— Donnez-moi le gâteau du pauvre, dit-il, du pain.

Huit ou dix jours avant sa mort, il eut un instant de délire. Il se croyait en prison.

— Quel est le directeur de la prison? demanda-t-il.

— M. Ségalas, lui répondit-on.

M. Ségalas occupe le rez-de-chaussée de la maison.

— M. Ségalas, répéta-t-il; mais c'est le frère, alors. On n'a pas le droit de me mettre en prison sans mandat d'amener.

— Aussi, dit Antier, allons-nous essayer de sortir; voyons, donne-moi le bras.

Et, en effet, on sortit de la chambre de Béranger, on traversa la salle à manger, et l'on passa de l'appartement de Béranger dans celui qu'avait habité Judith.

Il fallait pour cela traverser le corridor, la porte de communication était calfeutrée.

Dans l'appartement de Judith, seulement, il se crut libre.

Au reste, l'hallucination ne dura que quelques minutes, et ne revint qu'une seule fois.

Seulement, cette seconde fois, c'était une espèce d'extase.

Béranger était assis dans son fauteuil, Antier écrivait à son bureau, il entendit le malade qui parlait seul.

Il se retourna.

Les premières paroles de Béranger furent incohérentes; mais, peu à peu, elles prirent un sens, et Antier retint celles-ci:

— Mon Dieu! inspirez aux hommes réunis l'amour du bon, l'amour du bien... Faire le bien, vivre pour les autres, c'est le bonheur!... La charité! la charité! que tout le monde soit heureux!... Les veuves et les petits enfants, secourez-les!...

L'homme de l'humanité priait encore dans son délire.

Béranger avait une sœur religieuse sous le nom de Sainte-Marie des Anges, sans doute celle qu'il a voulu peindre dans *la Sœur de charité;* le frère et la sœur se voyaient peu, mais s'aimaient beaucoup. Une des causes de ces rares entrevues était que la règle de l'ordre ne

veut pas qu'une religieuse sorte sans être accompagnée de deux autres sœurs.

Au reste, dans ces rares entrevues, jamais la question religieuse n'était soulevée.

Son frère malade, elle vint le voir, mais accompagnée, comme toujours, de deux sœurs.

Toutes trois entrèrent dans la chambre de Béranger; les deux étrangères s'assirent; sœur Sainte-Marie des Anges alla près de son frère.

Mais les deux statues qui demeuraient immobiles fatiguèrent Béranger; il appela Antier et lui dit :

— Mon ami, un malade a quelquefois besoin d'être seul; prie qu'on sorte.

On sortit.

Dans le corridor, les deux sœurs rencontrèrent l'abbé Jousselin, vieil ami de Béranger, qui avait été son curé à Passy, et qui était devenu curé de Sainte-Élisabeth.

Mues par un sentiment religieux, les deux sœurs s'approchèrent du prêtre et commencèrent à lui dire que Béranger était fort malade, et qu'il était urgent de le ramener dans la voie du salut.

— Dans la voie du salut? répondit le digne prêtre. Il n'est pas besoin de l'y ramener, il n'en est jamais sorti.

La discussion se borna là; les deux sœurs se retirèrent, l'abbé Jousselin entra chez Béranger.

Pendant les quatre derniers jours et les quatre dernières nuits, Béranger, ne pouvant supporter le lit, resta dans son fauteuil. Depuis quelque temps déjà, il ne mangeait plus ; mais, comme dans son enfance, il suçait des mouillettes trempées dans du vin.

Lui-même souriait à ce souvenir qui mettait le berceau si près de la tombe.

Deux jours avant la mort, Vernet, comme nous l'avons dit, arriva de Toulouse; Béranger le reconnut et parut fort joyeux de le voir.

Le dernier jour, trois personnes étaient dans sa chambre : madame Antier, une autre dame et la bonne qui servait particulièrement Béranger.

Une syncope fit croire à Béranger qu'il approchait de de la mort.

— Venez m'embrasser, ma chère, dit-il à madame Antier.

Madame Antier y alla.

— Vous aussi, dit-il à l'autre personne.

Puis, quand il eut embrassé celle-ci comme madame Antier, il fit signe à la bonne de s'approcher à son tour.

La bonne crut que c'était pour lui donner un ordre ; elle s'approcha et attendit.

— Embrasse-moi aussi, ma pauvre fille, lui dit le malade ; à cette heure, nous sommes tous égaux.

A quatre heures de l'après-midi, le jeudi 16, sa tête se renversa sur son épaule, on le crut mort ; mais, aux questions qu'on lui adressa, il répondit encore quelques paroles inarticulées.

A quatre heures et demie, sa tête se redressa, mais pour se renverser en arrière avec une espèce de râle.

On lui demanda s'il souffrait davantage ; cette fois, il ne répondit que par un soupir.

C'était le dernier. Béranger était mort.

Antier, Vernet, Perrotin et Charles Bernard assistaient seuls à cette douce agonie de l'homme de bien.

Dans la même soirée, Antier, Perrotin et Charles Bernard, prévenus par l'autorité que le convoi aurait lieu dès le lendemain matin, lui rendirent les derniers devoirs. Nulle autre main que celle de ces trois amis ne toucha le corps du poëte.

Depuis la veille, une table avait été dressée dans la cour, tant était grand l'encombrement des gens qui se venaient inscrire.

A dix heures du soir, c'est-à-dire plus de cinq heures après sa mort, deux ou trois cents personnes attendaient encore des nouvelles. A dix heures et demie, on leur fit évacuer la cour...

Le lendemain, à midi, le curé de Sainte-Élisabeth disait la messe des morts sur son ancien ami.

A deux heures, au milieu du déploiement de forces que l'on sait, les restes de Béranger étaient déposés dans le caveau de Manuel.

C'est là que le poëte et le tribun, ces deux grands lutteurs du passé, dorment dans la paix du présent et dans l'espérance de l'avenir.

Nous ne dirons pas aux hommes : Priez pour eux! Nous dirons aux hommes : Ils prient pour vous!

POST-SCRIPTUM

I

Dans l'étude qui précède, nous vous avons raconté, chers lecteurs, la vie et les œuvres de Béranger : sa vie jusqu'au dénoûment suprême, ses œuvres jusqu'au dernier vers alors connu.

Nous savions que le poëte laissait un recueil de quatre-vingts chansons inédites, composées par lui de 1833 à 1851.

Ce recueil vient d'être publié, et, pour compléter notre consciencieuse étude sur le chansonnier populaire, nous allons, avec un soin pieux, mais aussi avec l'impartialité qu'on doit à cette grande renommée, examiner la valeur du legs qu'il a fait à la France.

Comme les enfants de chair de la vieillesse de l'homme

sont les enfants bien-aimés de l'homme, cet enfant de l'esprit des derniers jours du poëte est l'enfant pour lequel le poëte craint le plus. Il le sent venu faible et tout grelottant de l'hiver pendant lequel il est né ; aussi, que de recommandations à son *cher Perrotin,* à son bon éditeur, qui a gagné un million avec lui, et qui a bien voulu élever sa rente viagère de huit cents francs à douze cents !

Jugez-en.

Voici la lettre qui sert de préface à la préface de ce dernier-né, pauvre enfant posthume, orphelin du chansonnier, qui n'a plus que le libraire pour tuteur.

Il est vrai qu'il a la France pour mère adoptive, ce qui aurait pu, à la rigueur, lui suffire.

« Mon cher Perrotin,

» On ne saurait prendre trop de précautions : en vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous, et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition in-18 ; en vous cédant, dis-je, tous mes droits sur mes chansons, aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en

pût être le nombre. Voilà déjà quelques années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de *huit cents francs;* cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à *douze cents francs:* c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure, par tous les moyens, la propriété, non-seulement des chansons publiées, mais encore des chansons que je fais encore de temps à autre.

» Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de mettre: *Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte sous seing privé entre lui et moi.* Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à le réclamer pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de mes publications in-12; mais, comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites, prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie, faite par moi, de ces chansons nouvelles, *et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance,* et vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite, pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma

mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, *ainsi que le porte la convention faite entre nous*. Ayez donc bien soin, cher ami, *de les tenir sous triple cachet*, afin que personne n'en puisse prendre connaissance ; s'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par *errata* aux envois subséquents que je vous adresserai... »

Ne vous semble-t-il pas voir une seconde édition de cette fameuse cassette en fer que M. Véron, afin de s'assurer les abonnés du *Constitutionnel*, annonçait avoir achetée dans le but de renfermer le manuscrit du *Juif errant* de notre pauvre Eugène Sue, *Juif errant* qui n'avait échappé que par miracle au bris de la première armoire où il avait été enfermé ?

Béranger continue :

« Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma *conscience* que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. *Il est juste que je vous assure la propriété exclusive* des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite... »

Il est vrai qu'il y a *conscience* de prendre tant de peines pour douze cents francs de rente viagère, quand Béranger, s'il n'eût pas fait le fameux *sous seing privé* dont il parle, pouvait vendre douze cents francs chacune de ses chansons !

« Vous concevez, poursuit le poëte, que, dans l'impression, il ne faudra point s'astreindre à l'ordre que j'établis ici ; si cela m'est possible, j'indiquerai l'ordre dans lequel il faudra les publier. Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis sans rupture de cachet ; vous promettant, de mon côté, de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiers la propriété de ces chansons. Il suffit, je crois, pour cela, que vous laissiez un mot de votre main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Cette remise est nécessaire *pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement,* dans le cas où votre fortune tomberait entre les mains d'un mineur.

» Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles ; *vous savez que cela est dans mon caractère*, vous en aurez la preuve à ma

mort ; car vous verrez que, dans mon testament, j'ai eu soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées ou manuscrites... »

Comment M. Perrotin accorde-t-il ces deux phrases dans la même lettre et à quinze lignes de distance :

« Vous sentez que c'est *dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience* que je prends tous ces soins, *qui ne me sont pas ordinaires.* »

« Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles ; *vous savez que cela est dans mon caractère.* »

Ces deux phrases, nous l'avouerons, nous semblent quelque peu contradictoires ; mais notre pauvre Béranger devait tant à son éditeur, que, emporté par la reconnaissance, il a pu un instant oublier cette suprême logique qui est le trait distinctif, à notre avis, de sa conduite et de son talent.

Béranger continue toujours :

« Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile, et je dois ajouter, pour ceux qui ont été surpris, que, si je n'ai pas eu une

plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas trouvé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été, du reste, bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercîments et l'assurance de toute mon amitié.

» A vous de cœur,

» P.-J. DE BÉRANGER.

» Tours, 5 septembre 1838. »

Pourquoi diable M. Perrotin nous donne-t-il connaissance de cette lettre toute d'affaires, disons plus, toute de ménage, faite pour être gardée, comme le dit l'illustre défunt, mais faite pour être imprimée, non? Elle nous donne la preuve de la grande amitié que le poëte portait à son éditeur. Nous la connaissions déjà, cette amitié, par l'affiche de M. le préfet de police, qui lui donnait un caractère tout officiel. Vous avez oublié cette affiche, chers lecteurs, ou vous ne la connaissez pas.

La voici :

PRÉFECTURE DE POLICE

AVIS

OBSÈQUES DE BÉRANGER

« La France vient de perdre son poëte nationa

» Le gouvernement de l'empereur a voulu que les honneurs publics fussent rendus à la mémoire de Béranger. Ce pieux hommage était dû au poëte dont les chants, consacrés au culte de la patrie, ont aidé à perpétuer dans le cœur du peuple le souvenir des gloires impériales.

» J'apprends que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler des désordres qui, dans d'autres temps, ont signalé de semblables cérémonies.

» Le gouvernement ne souffrira pas qu'une manifestation tumultueuse se substitue au deuil respectueux et patriotique qui doit présider aux funérailles de Béranger.

» D'un autre côté, la volonté du défunt s'est manifestée par ces touchantes paroles :

« Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit pu-
» blic, faites-le, je vous prie, MON CHER PERROTIN ; j'ai hor-
» reur, pour les amis que je perds, du bruit de la foule et des
» discours à leur enterrement. Si le mien peut se faire sans
» bruit, ce sera un de mes vœux accompli. »

» Il a donc été résolu, d'accord avec l'exécuteur testamentaire, que le cortége funèbre se composera exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation.

» J'invite la population à se conformer à ces prescriptions. Des mesures sont prises pour que la volonté du gouvernement et celle du défunt soient rigoureusement et religieusement respectées.

» Paris, 16 juillet 1857.

» *Le sénateur, préfet de police,*

» PIETRI. »

Oui, monsieur Perrotin, c'est une chose dite, c'est une chose sue, une chose convenue même, vous étiez l'ami, le bon ami, le *cher ami* de Béranger ; vous lui avez rendu de grands, d'énormes services ; sans vous, notre poëte national serait mort de faim comme Malfilâtre, ou à l'hôpital comme Gilbert, nous le savons, Paris le sait, la France va le savoir, l'Europe le saura.

Vous aurez la croix, que n'a pas eue Béranger ! vous serez de l'Académie, dont il n'a pas voulu être !

Maintenant, assez de commerce comme cela ; passons à la chose d'art, c'est-à-dire à la préface.

II

Tout le monde a su, tout le monde a dit, tout le monde a répété, depuis vingt ans, que Béranger avait fait, ou plutôt faisait des Mémoires.

Ces Mémoires ont tourné en biographie.

La biographie a tourné en préface.

Mais, là, il faut reconnaître, comme toujours, le suprême bon sens, l'incomparable esprit de conduite de Béranger, l'homme qui a mis autant de talent dans sa vie, autant de génie dans sa mort, qu'il en a mis dans ses œuvres ; l'homme qui est arrivé à être su par cœur de Lamartine, qui n'avait pas lu de Musset.

Lisez avec moi ces quelques lignes ; je vous ai cité, dans mon étude sur le poëte, bien des chefs-d'œuvre en vers ; voici un chef-d'œuvre en prose :

« J'avais promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains morts ou vivants ; j'ai fait plus : j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

» Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et, par conséquent, toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit à raison du pêle-mêle des documents, soit à raison des retours possibles dans les existences non achevées, soit enfin par la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé à cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches.

S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer le lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute, surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que décrire sans nécessité, et au jour le jour, les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !... »

Grande et sublime vérité, ô poëte !

Tout peuple enthousiaste peut être encore un grand peuple ; tout peuple sceptique est un peuple perdu ! Aristophane, en attaquant Socrate, a plus démoralisé les Athéniens qu'Alcibiade en coupant la queue à son chien, et que Périclès en entretenant Aspasie.

C'est que Béranger avait très-bien compris une chose ; car nul homme, sous une modestie apparente ou réelle, ne se rendait mieux compte que lui de la place considérable qu'il occupait, non-seulement dans l'affection, mais encore dans l'estime publique ; et ce qui prouve notre supériorité morale sur les Athéniens, qui proscrivirent Aristide au bout de dix ans, c'est que, au bout de quarante ans, nous ne nous sommes pas lassés d'entendre appeler Béranger *le Juste*.

Béranger avait donc très-bien compris que ses biographies, à lui, ne seraient pas confondues avec ces opuscules scandaleux qui vivent un jour pour faire vivre leur auteur une semaine; il savait que tout ce qui sortait de sa plume avait son poids plutôt exagéré qu'amoindri dans le plateau de la balance sociale; il craignait que, là où il mettrait la justice, le public, lui, ne mît la sévérité.

Mais Béranger s'est bien gardé d'avouer, avant sa mort, cette renonciation à son travail biographique.

Béranger, ayant horreur du bruit, et surtout du bruit qui discute, ne craignait rien tant que d'être discuté poétiquement ou politiquement pendant sa vie : il s'est toujours fait humble pour échapper à la critique; hysope, pour échapper au tonnerre; bon enfant à la manière de l'abeille, qui bâtit sa cellule et qui y distille son miel, il n'était point fâché qu'on dît de lui comme de l'abeille: « Ne l'irritez pas, il a un aiguillon! »

Cet aiguillon avec lequel Béranger pouvait rendre au centuple le mal, non pas qu'on lui eût fait, Béranger était invulnérable, mais qu'on eût voulu lui faire, c'étaient ses biographies, faisceau d'épées qu'il laissa suspendu sur la tête de ses contemporains jusqu'au jour où il s'est moqué du bruit que l'on pouvait faire autour de

lui, réfugié qu'il était dans l'asile à la porte duquel tout bruit s'éteint.

Voici comment Béranger parle lui-même de ce bruit qu'il craignait tant :

« De bonne heure, je me suis défendu du bruit, si contraire à mon humeur et à mes goûts ; certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au public, ses ouvrages, à lui, sa personne. J'aurais voulu dire presque comme Sosie : Un *moi* se promène dans la rue, où on le chante et où on l'applaudit, et l'autre *moi* le voit et l'entend de sa fenêtre sans être reconnu ni salué des passants ; mais cela n'est guère possible quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se faire connaître aux soldats comme aux chefs. »

Vous le voyez, ce n'est pas le bruit, ce n'est pas la renommée qui se fait autour de l'œuvre que redoute Béranger ; non, de ce bruit, de cette renommée, il a toujours été assez friand, au contraire, le délicat gastronome qu'il était ; non, ce qu'il craint, c'est le dérangement que le bruit et la renommée de la poésie causent

au poëte; ce sont les cinquante lettres qu'il reçoit chaque matin et auxquelles il est obligé de répondre; ce sont les mille services qu'on lui demande et pour lesquels il lui faudrait, en supposant qu'il voulût les rendre, la richesse de Lucullus et la longévité du Juif errant; ce sont les ennemis que ce bruit et cette renommée vous font, de ceux à qui on n'a pas pu rendre service, et surtout de ceux à qui on l'a rendu.

Il voudrait, Béranger vous le dit naïvement lui-même, il voudrait, d'une fenêtre, invisible derrière le rideau, se voir passer, s'entendre chanter et applaudir.

Je le crois bien! ce serait tout simplement le paradis du poëte si cela pouvait être, s'il y avait un paradis sur la terre.

Mais ce désir de se voir passer, de s'entendre chanter et applaudir, n'a-t-il point, sans qu'il s'en doutât, entraîné le poëte un peu loin? Lui qui n'a voulu être ni le courtisan de l'empereur, c'est-à-dire du génie, ni le courtisan des Bourbons de la branche aînée, c'est-à-dire de la légitimité, ni le courtisan de la branche cadette, c'est-à-dire de l'usurpation, ni le courtisan de la République, c'est-à-dire du principe démocratique, n'a-t-il pas été quelque peu le courtisan de la popularité? N'est-ce pas à

une popularité permanente qu'il a sacrifié la fortune c'est-à-dire une jouissance; la position sociale, c'est-à-dire une vanité; une position politique, c'est-à-dire un devoir?

Béranger, donnant sa démission de représentant du peuple, en 1848, ressemble bien à Horace jetant son bouclier à la bataille de Philippes.

Lui-même le sent, car il s'en disculpe dans un des meilleurs couplets de son nouveau volume :

> « Dirige le char de la République ! »
> M'ont crié des fous, sages d'à présent.
> Qui? moi? m'atteler au joug politique,
> Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant?
> Ai-je à tel labeur force qui réponde?
> Qu'en dis-tu, bâton las de me porter?
> Tu gémirais trop de voir ajouter
> Au poids de mon corps tout le poids d'un monde!

Cela est vrai au point de vue de la philosophie épicurienne; mais ce n'est point vrai au point de vue du devoir social.

C'étaient des vieillards, et des vieillards à barbe blanche, ces sénateurs romains que les Gaulois crurent de marbre comme leurs fauteuils, et dont le plus impatient donna à l'un de ses vainqueurs le coup de bâton d'ivoire

qui amena leur mort sur la chaire curule même où ils avaient l'honneur de siéger.

Et, en effet, examinez l'œuvre immense et si remarquable de Béranger. Dans cette œuvre, il est toujours en harmonie avec l'esprit public; il ne le précède pas, l'accompagne à peine, le suit presque toujours.

En 1812, la France se désaffectionne de Napoléon. Béranger fait *le Roi d'Yvetot* et *le Mort vivant*, critique légère, mais critique du gouvernement napoléonien.

Avec cet admirable instinct qui ne le quitte jamais, Béranger sent que Napoléon, tyran en 1812, ogre de Corse en 1814, sera martyr en 1820, dieu en 1825.

Alors viennent les chansons contre les Bourbons impopulaires et les odes pour Napoléon, dont la popularité grandit.

C'est en ce moment qu'il est facile de voir combien souvent cette voix du peuple, qu'on appelle la voix de Dieu, est injuste.

En 1826, quatre poëtes existent : deux qui appartiennent à l'opinion légitimiste, deux qui appartiennent à l'opposition.

Les deux poëtes légitimistes sont Victor Hugo et Lamartine.

Les deux poëtes de l'opposition sont Béranger et Delavigne.

Tout ce que font Béranger et Delavigne est accepté, adopté, loué; leur poésie, c'est l'arche sainte à laquelle on ne saurait toucher sans être frappé de mort, et la majorité maudira l'impie.

Tout ce que fait Lamartine ou Victor Hugo est attaqué, dépecé, raillé; on peut déchiqueter leurs vers, les parodier, les traîner dans le ruisseau, et la majorité applaudira le vengeur.

C'est que Lamartine et Hugo, il faut le dire, ne répon daient alors qu'à des besoins de poésie individuels, la vraie poésie, au reste, tandis que Béranger et Casimir Delavigne répondaient aux besoins des masses, c'est-à-dire à la réaction contre Waterloo.

Quand l'esprit d'un peuple est dans cette disposition, il lui faut des années pour que chaque génie reprenne son équilibre.

De 1820 à 1830, toute chanson de Béranger est attendue, prônée, fêtée; en 1830, l'esprit change : Béranger se tait; en 1833, le gouvernement du juste milieu se popularise : Béranger fait paraître son volume de chansons; mais, cette fois, il se trompe : il n'est plus

saint Jean l'Évangéliste ; il est saint Jean Précurseur, et il est puni de sa précipitation à attaquer l'homme qui ne tombera que quinze ans après, par l'indifférence, disons mieux, par l'injustice du public, qui déclare inférieur à ses devanciers ce volume, qui, à notre avis, est le point culminant du talent de Béranger.

Aussi, à partir de ce moment, prend-il la résolution de se taire.

C'est Rossini gardant le silence après *Moïse* et *Guillaume Tell.*

Voici ce que dit Béranger, qui cherche un prétexte à son silence :

« Nous vivons sous un régime de grande publicité. De ces immenses avantages doivent résulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment (1). On fait, de mémoire, et même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour le livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin, avez-vous un journaliste pour ami, celui-ci, trouvant en vous matière à feuilleton, vous dépèce

(1) Témoin madame Collet ; mais c'est la faute de Béranger. Pourquoi, par politesse, par courtoisie, écrit-il des lettres qu'il peut regretter un jour de voir imprimer ?

en colonne et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs, quand même on a pris, comme je l'ai fait depuis le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses; grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour ne pas y rencontrer quelque doigt indiscret, qui vous désigne à des regards curieux. Votre renom est depuis longtemps évanoui, que le doigt perfide vous poursuit encore.

» Cette manière de voir, que l'on n'en fasse pas honneur à la philosophie, je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance; elle fera comprendre qu'il y a eu de bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même. J'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pas pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations, j'aurais rougi de répondre; mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste eût volontiers considéré le

silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Siéyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournirait déjà une excuse suffisante; mes raisons se trouvent, d'ailleurs, exposées dans des correspondances particulières; je me contenterai d'en rapporter quelques-unes, en faisant observer que je vais parler ici uniquement de la chanson politique.

» La chanson politique est sans doute une arme redoutable; mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux camps bien distincts ou des passions fortes. La Ligue et la Fronde l'ont prouvé de reste. Après les noëls contre la cour de Louis XV et de Louis XVI, au commencement de notre immortelle révolution, en présence des étrangers et du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers la fin, pour n'avoir pas été en butte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Empire; elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui la redoutent le

moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy-Rabutin, exilé plus tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est point à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges et des geôliers. A la chute de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la chanson arriverait à un temps de repos. »

C'était facile à prévoir, et un moins lucide prophète l'eût annoncé.

Comment cela? Nous allons le dire.

III

Il y a, à la suite de tout revirement politique dans le genre de celui de 1830, une période réactionnaire pendant laquelle les intérêts matériels l'emportent sur la nationalité, les appétits honteux sur les nobles passions; pendant cette période-là, et Louis-Philippe en fut un exemple, tout ce que fait le gouvernement qui caresse ces intérêts et qui soûle ces appétits est bien fait; les actes de ce gouvernement, fussent-ils visiblement illégaux, tyranniques, immoraux, sont des actes sauveurs; on les approuve, on les loue; on fait du bruit autour du

pouvoir, comme ces prêtres de Cybèle qui battaient des cymbales autour du berceau de Jupiter. Pendant cette période, la seule chose que craigne la masse qui, vivant de cette réaction, a tout intérêt à la soutenir, c'est que le jour ne se fasse sur ce Pandémonium, c'est que la lumière ne pénètre dans cette sentine où se heurtent, se pressent, se bousculent, avec un bruit d'argent qui dénonce l'œuvre qu'ils y opèrent, les agioteurs, les gens de bourse, les tripoteurs d'écus, les froisseurs de papiers.

Cette période est plus ou moins longue, et, nous le répétons, tant qu'elle dure, tant que l'élément honnête, pur, élevé de la nation n'a pas repris le dessus, il n'y a rien à dire, rien à faire, rien à espérer; tout est applaudi, tout est ratifié, tout est glorifié d'avance! On dirait que cette grande âme populaire qui, de temps en temps, vient ranimer les nations et leur faire tenter de grandes choses s'est évanouie, est remontée au ciel, est allée enfin on ne sait où... Les esprits inférieurs désespèrent de la voir revenir jamais; les esprits supérieurs seuls, c'est-à-dire ceux qui participent à son essence, savent qu'elle vit toujours, ayant en eux une étincelle de cette âme divine que l'on croit éteinte, et ils attendent son retour le sourire aux lèvres, la sérénité sur le front.

Alors, peu à peu, ils assistent à ce phénomène politique.

Sans cause apparente, sans qu'il s'écarte de la route qu'il a suivie, et peut-être par cela même qu'il continue de la suivre, ce gouvernement, qui ne peut pas perdre la considération qu'il n'a jamais eue, perd la popularité factice qu'il avait : ceux-là mêmes dont il a fait la fortune, dont il a récompensé la coopération, s'éloignent de lui peu à peu, et, sans le renier encore tout à fait, commencent déjà à douter de sa stabilité. A partir de cette heure, ce gouvernement est condamné ; de même que l'on approuvait ce qu'il faisait de mal, on critique même ce que, par hasard, il fait de bien.

La corruption, qui est sa moelle, va du centre aux extrémités, sèche la séve fatale qui lui avait fait étendre sur tout un peuple des rameaux comme ceux de l'upas, une ombre pareille à celle du mancenillier. Dans cette atmosphère où, pendant cinq, dix, quinze, vingt ans, il a répandu cette impure émanation qu'on a respirée parmi les autres éléments de l'air, passe quelque chose d'hostile : c'est le retour de la masse à la probité sociale, à la conscience politique ; c'est cette âme de la nation enfin que l'on croyait évanouie, remontée au ciel, allée

je ne sais où, et qui revient animer le grand corps populaire qu'elle avait un instant abandonné à une léthargie que les peuples environnants, jaloux et, par conséquent, ennemis, s'étaient hâtés de proclamer la mort.

Alors, ce gouvernement, par le seul retour de la masse à l'honnêteté, semble un vaisseau qui a perdu son aire; il trébuche, il chancelle, il ne sait plus où il va; il a résisté à quinze ans de tempêtes et d'orages, il sombre sous une bourrasque. Il était devenu plus fort par des 5 et 6 juin, des 13 et 14 avril, et il tombe devant un 24 février.

Ce gouvernement, le présage de sa chute, c'est lorsque les hommes de cœur et d'intelligence refusent de s'y rallier, ou que ceux qui s'y étaient ralliés par faiblesse ou par erreur s'en éloignent par dégoût; cet éloignement ne veut pas dire qu'il tombera le lendemain, dans un an, dans dix ans; cela veut dire qu'il tombera un jour, qu'il tombera tout seul, et que, pour qu'il tombe, la conscience publique n'aura qu'à le pousser du doigt!

Oui, Béranger a eu raison de ne rien publier de 1835 à 1843; mais nous croyons qu'à partir de 1843, il eût pu faire et publier de nouvelles chansons, et qu'au milieu des procès Teste et des assassinats Praslin, ces chansons

eussent pu avoir le succès des chansons de 1828, en leur supposant une valeur égale.

Maintenant, les chansons de la vieillesse de Béranger ont-elles une valeur égale à celles de sa jeunesse et à celles de son âge mûr?

C'est ce que nous aurons à examiner tout à l'heure. J'ai assez loué, Dieu merci, le volume de 1833 pour n'être pas accusé, je l'espère, de dénigrer celui de 1857.

Mais, comme nous voulons juger le poëte à son point de vue, mettons sous les yeux de nos lecteurs sa théorie nouvelle, à l'endroit de ses nouvelles chansons.

C'est Béranger qui parle :

« Si l'on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger, un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne : il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels le maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux. Il feindra de ne pas me

reconnaître; il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant : toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rhythmiques auxquelles je me soumettais pour lui plaire et dans l'intérêt de la cause que j'ai défendue. On s'en apercevra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons ; ce qui ne m'a pas empêché de les chanter souvent sur des airs improvisés d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont, jusque-là, je n'avais point osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peines, mon Dieu! le refrain ne m'a-t-il pas données! Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents! Je dois le reconnaître pourtant : si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison, j'ai dit, du refrain, qu'il était le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte et à mieux en approfondir l'expression.

» Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger. »

Le nouveau volume de chansons que Béranger annonce dans cette éloquente préface, remarquable en certains endroits par la hauteur de sa pensée, remarquable partout par son bon sens, est divisé en six périodes :

De 1834 à 1838, — de 1838 à 1841, — de 1841 à 1843, — de 1843 à 1844, — de 1844 à 1847, — de 1847 à 1851.

IV

La première période contient vingt et une chansons. Sur ces vingt et une chansons, sept sont consacrées à la gloire du premier empereur.

C'est le tiers.

Mais que l'on n'oublie pas que cette époque est celle où l'on s'occupe le plus de Napoléon en France.

Son fils, le duc de Reischtadt, meurt à Schœnbrünn.

Louis-Philippe rend sa statue à la colonne et rêve de rendre ses cendres à la France.

Horace Vernet, par l'ordre du gouvernement, peuple la grande galerie de Versailles de Napoléon, vu de profil, de trois quarts, de face, de dos, à pied et à cheval.

Le prince Louis frappe aux portes de Strasbourg

Comme toujours, Béranger se met à la suite de l'opinion publique.

La chanson par laquelle s'ouvre ce recueil de vers est intitulée : *Plus de vers.* Il semble que le poëte demande l'indulgence pour ce qu'on va lire.

Et cependant, cette chanson est une des mieux réussies de cette période. La voici :

PLUS DE VERS

Non, plus de vers! quelque amour qui m'anime,
La règle et l'art m'échappent à la fois.
Un écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts.
Devant le ciel, lorsque tout haut je cause
Avec mon cœur, au fond des bois déserts,
L'écho des bois ne me répond qu'en prose.
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ; et, comme aux fins d'automne,
Le villageois, dans ses clos dépouillés,

Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais cherchant! Pour cela je m'éveille;
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :
Qu'il manquera de fruits à ma corbeille!
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus; et, pourtant, dans mon âme,
J'entends sa voix dire au peuple craintif :
« Lève ton front, peuple! je te proclame
De la couronne héritier présomptif! »
Il dit, et moi, joyeux de prescience,
Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts,
Peuple dauphin, t'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Vous le voyez, la forme est toujours belle, le rhythme facile, la rime riche. Le poëte a mis une certaine coquetterie à faire la meilleure chanson de son recueil, peut-être, en prenant pour refrain :

« Dieu ne veut plus que je fasse de vers. »

Mais, cet anathème de Dieu, on serait tenté d'y croire, lorsqu'on lit ces sept chansons à la gloire de l'empereur!

LE BAPTÊME

PREMIER CORSE.

Nous voilà sujets de la France,
Qui nous envoie un gouverneur.

Y gagnera-t-elle en puissance?
Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE.

De ce toit, vois d'ici le maître,
Bonaparte, ami des Français ;
Tandis qu'il aide à leur succès,
Un second fils lui vient de naître.

PREMIER CORSE.

Dans toute l'île une fête a donc lieu?

DEUXIÈME CORSE.

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE.

On dispose ainsi de la Corse,
Sans nous dire : « Y consentez-vous? »
La règle des rois, c'est la force :
Ont-ils parlé, peuple, à genoux!

DEUXIÈME CORSE.

Dieu le veut, comme il veut la joie
De ces époux qu'on vient fêter.
A l'église, on va présenter
L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE.

Où va la foule au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE.

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE.

Sur nous qu'avait opprimés Gênes,
Un autre joug va donc peser!
Ce n'est pas à changer de chaînes
Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE.

Voila le baptême qui sonne,
Le cortége part triomphant;
Ce fils n'est pas leur seul enfant;
D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER CORSE.

Par le canon, quoi! ce jour est fêté?

DEUXIÈME CORSE.

Il sera cher à la postérité...

PREMIER CORSE.

« La Corse étonnera le monde, »
A dit un ami de nos droits.
Mais, s'il faut qu'un roi la féconde,
Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE.

La mère, dame honnête et bonne,
Sur son lit, le front incliné,
Par le jour où son fils est né,
Le recommande à la Madone.

PREMIER CORSE.

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE.

D'exploits futurs, ces chants parlent toujours.

Il est inutile d'aller plus loin.

Vous voyez la distance qui existe entre cette espèce de cantate et *le Dieu des bonnes gens*, *Mon âme* et *la Grand'mère*.

Pour Béranger, le *placer* impérial est épuisé. Il s'y

acharne, mais comme le mineur qui, ayant trouvé un splendide filon, s'acharne à ne pas l'abandonner

V

On a fort attaqué ce dernier recueil de Béranger; on l'a trouvé relativement d'une grande faiblesse; et l'on a eu raison. Mais nous soutenons que ce n'est point l'âge qui, chez Béranger, cause cet affaiblissement, et la preuve, c'est que c'est dans la période de 1847 à 1851 que se trouvent les meilleures chansons du recueil, c'est-à-dire quand Béranger traverse sa soixante-huitième, sa soixante-neuvième et sa soixante et dixième année, c'est-à-dire ses trois dernières années de production.

Le secret de cet affaiblissement, à notre avis, Béranger nous le livre par ces mots :

« Si l'on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger, un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que *la retraite seule* peut procurer. »

Oui, Béranger était *en retraite,* Béranger avait quitté Paris, Béranger habitait la province.

Eh bien, en province, Béranger échappait à ces effluves magnétiques qui émanent de ce grand centre que l'on appelle Paris. Il y a certain nombre d'idées, et surtout les idées *actuelles,* que l'on respire en quelque sorte avec l'air du boulevard; il y a une certaine électricité qui se dégage des amis que nous coudoyons, et qui alimente notre foyer; il y a certaines sources qui aboutissent à nous et qui empêchent notre réservoir de se tarir. Échappant au frottement quotidien du premier-Paris, de la nouvelle, du canard même, le génie se rouille, la verve s'endort, la forme s'alanguit. Peu à peu, le murmure des ruisseaux, la vue des arbres, le chant des oiseaux attirent le poëte à l'idylle; de satirique, il devient contemplatif... Juvénal tourne au Théocrite.

C'est ce qui arrive à Béranger. Ses chansons les plus faibles sont celles de sa retraite, celles où il ne s'astreint plus *au refrain,* celles *où il ne rame plus toute une nuit pour venir attacher sa pauvre nacelle à cet immobile poteau,* phrase charmante, qui tout à la fois exprime et peint la pensée.

Et, cependant, au milieu de tout cela, que de ravissants petits poëmes, s'ils n'étaient point signés de ce nom habitué à ne signer que des chefs-d'œuvre!

Il y a, dans la publication posthume de M. Perrotin, quatre ou cinq chansons éminemment remarquables.

Nous en avons cité une, c'est la première.

La seconde est intitulée l'*Histoire d'une idée.*

Elle appartient à la période de 1847 à 1851.

C'est avec une joie filiale que nous avons salué cette enfant de la vieillesse du poëte, que l'on dirait une des plus pimpantes fille de son âge mûr.

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Idée, idée, éveille-toi.
Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.
Sommeillait-elle au front d'un roi?
Au front d'un pape dormait-elle?

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

D'un tribun ou d'un courtisan
Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille?
Non, fille d'un simple artisan,
Elle a vu le jour sur la paille.

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

« Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois,
Des prétentions mal fondées!

Pour l'émeute encore une voix!
Nous n'avons eu que trop d'idées. »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

De l'Institut les souverains
Disent : « Sachez, petite fille,
Que nous ne servons de parrains
Qu'aux enfants de notre famille. »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Un philosophe crie : « Eh quoi!
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi?
Il n'en sort que de mon école. »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Un prêtre dit : « Siècle de fer,
Ce qui naît de toi m'épouvante;
Ton idée est fille d'enfer.
Si Dieu créa, le diable invente. »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Un charlatan, qui vient la voir,
L'escamote, fuit, et répète :

« Sans tambour qui peut le savoir?
Qui peut le savoir sans trompette? »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Mais, malgré trompette et tambour :
« Cette idée est sans doute ancienne, »
Se dit chacun, et tour à tour
Chacun lui préfère la sienne.

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Pauvre idée! enfin un Anglais
L'achète, et le sir britannique
A Londres lui donne un palais,
En criant : « C'est ma fille unique! »

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

En France, avec le père intrus
Elle accourt. Que d'or elle apporte!
Du fisc les valets malôtrus
Vite au nez lui ferment la porte.

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

Mais, en fraude admise à la cour,
Comme Anglaise, on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour,
Pauvre et fou mourait à l'hospice.

CHOEUR DE BOURGEOIS.

« Une idée a frappé chez nous!
Fermons notre porte aux verrous. »

On le sent, l'idée qui préoccupe éternellement Béranger, c'est qu'il vieillit, et qu'en vieillissant sa verve s'en va, son génie s'évapore, son étoile pâlit.

Il a tort : c'est dans sa dernière période, nous le répétons, c'est-à-dire de 1847 à 1851, quand il est rentré dans Paris, quand il s'est remis en contact avec le monde, quand il retrouve la main électrique de la société tendue vers lui à chaque pas, c'est alors qu'il rentre dans un crépuscule doux comme son aurore, quelquefois brillant comme son midi.

Vous venez de lire l'*Histoire d'une idée,* qui appartient à sa façon critique.

Voici *le Septuagénaire,* qui rentre dans le cercle de ses chansons intimes et qui rappelle son meilleur temps :

LE SEPTUAGÉNAIRE

Me voila septuagénaire,
Beau titre, mais lourd à porter.

Amis, ce titre qu'on vénère,
Nul de vous n'ose le chanter.
Tout en respectant la vieillesse,
J'ai bien étudié les vieux.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Malgré moi, j'en grossis l'espèce.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, mesdames :
A vos traits seuls l'âge fait tort.
L'amour persiste au cœur des femmes;
Il y sommeille ou fait le mort.
Connaisseuses comme vous l'êtes,
Tout bas vous dites : « Fi des vieux! »

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ils s'en vont sans payer leurs dettes.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne!
Au progrès il met son *veto :*
« Ne renversez pas ma tisane;
Ne dérangez pas mon loto. »
Tous ils ont peur qu'un nouveau monde
N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux!
Le ciel sourit : le vieillard gronde.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques,
Nos hommes d'État, vieux hâbleurs,
Prétendent guérir les coliques
Qu'ils provoquent chez les trembleurs!
Ils nous traitent à leur idée :
Régime et drogues, tout est vieux.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
France, ils te font vieille et ridée.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'empereur, s'il régnait encore,
Canon par le temps encloué,
Faible et démentant son aurore,
Aujourd'hui serait bafoué.
Mieux vaut mourir, gloire proscrite :
Dieu reprend le génie aux vieux.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Voyez Corneille et *Pertharite*.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve!
Que de sottises en cent ans!
Amis, moi, j'ai perdu ma verve :
Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter cette satire,
Le souffle manque au pauvre vieux.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ici, du moins, on peut en rire.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

La lampe va s'éteindre ; mais, vous le voyez, elle jette en mourant, sinon une de ses plus ardentes, du moins une de ses plus mélancoliques lueurs.

VI

Disons un mot d'une chanson qui me donne raison complète dans la polémique qui commence cette étude, lorsque je dis que Béranger est un épicurien qui a arrangé sa vie d'avance et qui déteste tout ce qui contrarie son plan.

La révolution de 1848 arrive. Béranger ne comptait pas dessus ; si quelqu'une de ses chansons la prévoit, c'est vaguement, dans un avenir terne et éloigné.

Elle arrive.

On le nomme représentant du peuple. Il s'effraye et résigne son mandat, malgré l'insistance de l'Assemblée nationale, qui sent que c'est une grande popularité et, par conséquent, une grande force qui lui fait défaut à l'heure des périls.

La seule chose qui le frappe dans cette révolution, qui consacre le plus grand principe qu'une révolution ait jamais consacré, — le vote universel, immense progrès sur 1789, — c'est le bruit des tambours.

Ni l'affranchissement du domestique, qui redevient homme, ni l'ennoblissement du soldat, qui redevient citoyen, ne lui paraissent dignes d'être constatés dans un vers.

Mais ces tambours, ces maudits tambours qui battent sans cesse, qui le font tressaillir lorsqu'il rêve, qui l'éveillent en sursaut quand il dort, oh! les tambours maudits!

Tambours, cessez votre musique,
Rendez la paix à mon réduit;
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?
Tambours, tambours, maudits tambours!

Grace à vos roulements stupides,
Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides,
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?
Tambours, tambours, maudits tambours!

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel, — adieu la joie!
Il redouble, — adieu les chansons!
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?
Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'Empire, ils ont fait merveille:
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?
Tambours, tambours, maudits tambours!

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.
Terreur...

Hein! j'espère qu'il retrouve sa verve pour maudire, notre Béranger!

Tout à l'heure, il va retrouver toute sa poesie pour mourir.

Sa dernière chanson est un chef-d'œuvre de tristesse et de mélancolie. Jamais fils pieux n'a trouvé plus tendres et plus doux accents pour dire à sa mère l'adieu éternel.

Jugez-en :

ADIEU

France, je meurs! — je meurs, tout me l'annonce.
Mère adorée, — adieu! Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant, mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. — Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé...

Arrêtons-nous pour dire que nous venons de citer quatre des plus beaux vers que Béranger ait faits.

Maintenant continuons :

Le ciel rendit ta ruine féconde :
De te bénir les siècles auront lieu.

Car ta pensée ensemence le monde.
L'égalité fera sa gerbe. — Adieu !

Nous aurions dû ne nous interrompre qu'ici ; les quatre derniers vers de ce couplet valent bien les quatre premiers.

Demi-couché, je me vois dans la tombe,
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui, dans ton champ, ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre,
Mon bras se lasse ; elle retombe. — Adieu !

C'est son dernier cri ; ce dernier cri poussé, le poëte meurt.

Maintenant, ce dernier volume ajoute-t-il à la gloire poétique de Béranger ?

Non, mais il la complète.

Béranger était placé comme poëte aussi haut qu'il pouvoit l'être ; mais il lui manquait ce qui fait de l'arc-en-ciel une chose véritablement céleste : à sa fin, les quelques nuages de son commencement.

Donnons à Béranger la place qu'il se donne lui-même.

Il s'est débattu sous l'accusation de faire des odes : il a eu raison.

Comme poëte pindarique, il avait deux rivaux terribles je ne dirai pas à dépasser, mais à atteindre : Lamartine et Victor Hugo.

Comme chansonnier, il avait Désaugiers à faire oublier ; voilà tout. Désaugiers oublié, il était maître et roi.

Roi d'un royaume inférieur. Mais rappelez-vous ce mot de César, traversant un village des Alpes :

« J'aime mieux être le premier ici que le second dans Rome. »

Béranger, avec son immense bon sens, avec son irréprochable civisme, avec sa conduite stoïque, a droit, au reste, en France, à quelque chose de mieux qu'une royauté.

Nous avons eu soixante et dix ou soixante et douze rois en France, et nous avons dix ou douze grands poëtes.

Mettons-le au rang de ces dix ou douze grands poëtes, et répétons-nous bien que, en même temps qu'il fut un grand poëte, il fut un grand citoyen.

Quelques-uns diront peut-être que Béranger a posé pour la pauvreté, pour le désintéressement et pour la nationalité.

Répondons que l'homme qui pose soixante-seize ans ou soixante-dix-sept ans pour les trois vertus les plus rares de nos jours, mérite bien, s'il ne les avait pas, que l'on croie qu'il les avait.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY